

Boyer (J. B. de)

K MÉMOIRES
ET

LETTRES
DE
M. LE MARQUIS
D'ARGENS.

NOUVELLE ÉDITION.



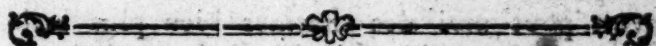
A LONDRES,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE,

M, DCC. LXXIV.





M É M O I R E S
D E
M. LE MARQUIS
D' A R G E N S.



L I V R E P R E M I E R.

L Es aventures qui me sont arrivées, ont quelque chose de si surprenant, & forment des incidens si particuliers, que j'hésiterois à les écrire, si elles n'étoient connues de bien des gens, sous les yeux desquels elles se sont passées, ou si je les destinois à être imprimées. Mais je ne les couche sur le papier que pour ma satisfaction. Je suis assuré qu'elles ne verront jamais le jour. Rien n'a pu m'obliger à farder ni à déguiser la vérité. J'ai dit naturellement ce que je pensois sur des matieres assez délicates. C'est

là , je crois , la façon dont il seroit à souhaiter que tout le monde écrivît , & c'est aussi ce qui me met en repos sur la vérité de mon récit.

Je suis né à Aix-en-Provence , d'une famille noble & distinguée dans la Province. Je fus destiné en naissant à être de robe , ainsi que le sont chez moi la plupart des aînés , & quatre freres que j'avois , dont trois étoient Chevaliers de Malthe , & l'autre Abbé , à tâcher de faire leur fortune , les premiers dans le Service , & le dernier dans l'Eglise. L'état qu'on vouloit me faire prendre , me paroissoit affreux. Je le regardois comme le tombeau des plaisirs. La vie voluptueuse d'un Officier avoit pour moi des charmes bien plus brillans , que le pénible soin d'instruire & de juger les Procès d'autrui.

Je le témoignai plusieurs fois à mon pere , qui , lassé plutôt que convaincu par mes importunités , me plaça dans le Régiment de Toulouse auprès d'un de mes parens. Je n'avois alors que quatorze à quinze ans. Je me regardois comme l'homme du monde le plus heureux d'avoir secoué le joug de mille maîtres incommodes. Deux ans s'écoulerent dans cette félicité parfaite. La peste , qui pour lors ravageoit ma Patrie , pouvoit à peine balancer dans mon cœur le plaisir que j'avois d'être hors de tutelle.

La contagion étant finie en Provence , mon pere souhaita de me voir. Je me rendis

de Strasbourg à Aix. Lorsque j'arrivai chez moi , mes parens furent charmés de voir combien je m'étois formé. Je n'avois plus l'air du College , deux ans de garnison m'avoient donné les manieres d'un Petit-Maître. J'avois le cœur tendre ; mais je ne m'en étois encore apperçu que vaguement. J'aimois généralement tout ce qu'on appelle femmes , & ne me croyois point susceptible d'une passion durable. J'éprouvai bientôt le contraire. Je devins sensible pour le reste de ma vie , & cette passion m'a jetté dans un enchaînement de malheurs , dont je ne verrai peut-être la fin qu'avec celle de ma vie.

Une Troupe de Comédiens étoit arrivée à Aix presque en même-temps que moi. J'allai à la premiere représentation , avec une foule de jeunes-gens qui aimoient le spectacle. On représentoit l'Andromaque de Racine. L'Actrice qui jouoit le rôle d'Hermione étoit une jeune brune , âgée de seize ou dix-sept ans. Elle avoit la taille fine , de grands yeux noirs , la voix belle & touchante. Quelqu'attaché que je fusse à la représentation de la Tragédie , il me sembloit que d'abord qu'elle sortoit du Théâtre , la piece languissoit. J'avois peine à démêler des sentimens qui ne m'étoient pas connus. J'attendis avec impatience que la piece fût finie. J'allai dans la loge. Je la trouvai remplie d'un nombre de Petits-Maîtres Provinciaux. Un silence , qui ne m'étoit pas ordinaire , lui fit juger , à ce qu'elle

m'a dit depuis , que j'avois assez d'usage du monde. Après lui avoir dit quelques mots , je me retirai. Toute la nuit l'idée de Sylvie m'occupa. Je la voyois sans cesse. Il me sembloit que je l'entendois déclamer. Sa voix , aussi-bien que ses yeux , avoit passé jusqu'au fond de mon cœur. J'attendis le lendemain l'heure de la Comédie avec une extrême impatience. Enfin quatre heures sonnerent. J'arrivai le premier , & comme j'étois seul dans la salle , je passai au chauffoir , où elle étoit déjà habillée. Dans l'idée que je m'étois formée d'une Comédienne , je crus que je ne devois pas perdre une aussi belle occasion pour lui dire ce que je pensois ; je lui fis une déclaration aussi tendre que longue.

L'air de sang froid avec lequel elle m'écoutoit , me désespéroit. Ce fut bien pis , lorsqu'après m'être épuisé en beaux sentimens , elle me dit en riant , il faut avouer que le Ciel auroit dû vous faire naître dans l'état où il m'a placée. Vous auriez été un grand Comédien. Vous venez de réciter à merveilles de forts beaux morceaux. Je vous payerai quand vous voudrez en même monnoie ; car notre profession nous oblige d'apprendre par cœur nombre de pareilles déclarations.

Comme j'allois répondre à Sylvie , une foule de jeunes étourdis entrèrent dans le chauffoir. Il fallut me contraindre. J'affectai pendant la Comédie de rendre mille petits soins à Sylvie. Je tins la même conduite pen-

dant près d'un mois. Je lui avois demandé la permission d'aller chez elle. Elle se tira d'affaire fort poliment, sous prétexte qu'elle étoit avec sa mere, qui ne recevoit personne, & qu'elle n'étoit point sa maîtresse. J'étois devenu amoureux au dernier point, & j'avois été assez heureux pour le cacher à mes amis, parmi lesquels j'en avois plusieurs qui étoient mes rivaux.

Les principaux étoient le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limaille. Ils avoient tous les deux de quoi se faire aimer par leur douceur & leur politesse. Le Marquis d'Entrecasteaux joignoit à ces qualités plus d'un million de bien. C'étoient aussi les deux seuls que je craignisse. Quoique Sylvie eût une grande indifférence pour ses adorateurs, je tremblois que quelqu'un ne pût lui plaire. Elle me faisoit bien des politesses; mais c'étoient de ces politesses ordinaires, qui ne signifient rien, sur-tout pour un cœur que l'amour rend clairvoyant.

Je résolus de m'expliquer tout-à-fait. Je ne voyois point, lorsque je parlois à Sylvie, que ses yeux s'armassent de rigueur. C'est ce qui m'enhardissoit. L'occasion seule me manquoit. Je crus qu'en allant à la Comédie avant qu'elle commençât, je pourrois l'entretenir dans sa loge. J'y fus en effet, mais inutilement. Le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limaille m'avoient devancé. Je les trouvai à sa toilette. Il fallu faire bonne mine

à mauvais jeu. J'avois peine pourtant à me contraindre, & comme je sortois de sa loge, elle me dit d'un air fort obligeant ; quoi , vous sortez déjà Monsieur ! Ces paroles dont le ton m'avoit ému , m'avoient jetté dans une espece de trouble , qui auroit pu découvrir ce que je cachois avec tant de soin , si le Comte de Limaille , qui avoit fait un mouvement pour sortir , ne les eût prises pour lui. Comme il étoit aussi amoureux que moi , il fut si enchanté de ce reproche , que la saluant de la façon du monde la plus comique , il ne put jamais dire que bien de l'honneur , Mademoiselle , bien de l'honneur. Cet enthousiasme parut si burlesque que chacun éclata de rire ; la Comédie commença ; & je perdois l'espérance de parler à Sylvie , lorsque le sort me donna le moyen de la voir chez elle.

Il y avoit long-temps que je recherchois un prétexte pour aller chez sa mere. Elle se trouvoit un jour incommodée d'un mal de dents , dont elle se plaignoit fort. Je m'avisai de faire le Médecin. Je lui dis que j'avois une opiate excellente , que si elle vouloit le permettre , je lui en porterois chez elle en sortant de la Comédie , & lui apprendrois comment il s'en falloit servir. Elle me remercia beaucoup , sur l'assurance de la parfaite guérison que je lui promis. J'étois dans une joie sans égale d'avoir trouvé le moyen de voir Sylvie chez sa mere ; il ne restoit que l'embarras de l'opiate. Non-seulement je n'a-

vois point ce miraculeux remède. J'en ignorois même jusqu'au nom. J'allai chez le premier Apothicaire. Il me donna un onguent qu'il honora d'un nom barbare, & je portai cette drogue chez la mere de Sylvie. Je lui dis d'en appliquer sur la dent & sur la gencive. Je lui racontai mille cures admirables que j'avois vues. Elle me crut, & un quart-d'heure après, soit le remède, soit la nature, soit que l'amour qui vouloit me favoriser, fit un miracle en ma faveur, elle se trouva extrêmement soulagée. J'étois plus étonné qu'elle de l'effet de mon opiate. J'aurois bien mieux aimé que sa guérison n'eût pas été si prompte. Je comptois que sous le prétexte de sa maladie, je viendrois plusieurs jours chez elle. Par bonheur je n'eus pas besoin de cet expédient. Elle étoit si charmée du service que je lui avois rendu, que lui ayant demandé la permission d'aller le lendemain chez elle pour savoir de ses nouvelles, elle me répondit que j'étois le maître toutes les fois que je voudrois lui faire cet honneur, qu'elle ne recevoit point ordinairement de jeunes-gens, mais que le caractère qu'elle m'avoit connu m'exceptoit de cette règle.

Ceux qui ont aimé véritablement, jugeront quelle étoit ma joie dans ce moment. Je sus la contraindre, mais pas si bien, que Sylvie ne s'en apperçût. Je crus même entrevoir que la permission que la mere me donnoit ne lui faisoit aucune peine. Je me retirai

chez moi , pour ne penser qu'à Sylvie. Je me figurois qu'il m'étoit impossible de ne trouver pas un moment pour lui dire ce que je sentois , ayant le moyen de la voir dès que je voudrois , sans qu'elle fût obsédée d'une troupe d'importuns. Il est vrai que sa mere ne la quittoit gueres. Mais il ne se pouvoit point que je ne trouvasse pas un instant. Je fus pourtant près de huit jours sans avoir l'occasion de lui parler seul. Enfin ce moment fortuné arriva.

Je la rencontrai dans l'appartement de la mere avec sa fille de chambre. Elle étudioit le rôle de Junie. Il y a de l'indiscrétion , lui dis-je , à vous détourner. Mais lorsqu'on est entraîné par un penchant plus fort que soi , on est excusable. Du ton sérieux dont vous débutez , me dit-elle en riant , notre conversation ne sera pas gaie. Souffrez que j'appelle ma mere , qui est dans la chambre voisine , occupée à quelques affaires du ménage. Elle y répandra bien plus d'enjouement. Aussi-bien n'êtes-vous gai que lorsque vous êtes auprès d'elle. Quoi , lui dis-je , vous m'enviez donc le plaisir de vous dire une fois que je vous adore ! Est-ce un si grand crime que de vous aimer ? Si ce n'est pas un crime , me répondit-elle , du moins je sens que je fais mal de vous écouter. Croyez-moi , cessons une conversation qui nous gêneroit tous deux. Non , non , poursuivis-je , je ne saurois plus me contraindre. Il faut que je vous

avoue que je suis l'homme du monde le plus malheureux, si vous n'avez pour moi que de la haine. Je n'ai point de haine pour vous, me dit Sylvie. Je puis vous répondre de mon cœur. Quant aux autres sentimens que vous voulez m'inspirer, consultez ma mere qui vient. Elle entra en effet dans ce moment, & nous fûmes obligés de changer de conversation.

Depuis ce temps-là, je commençai à parler plus aisément à Sylvie. Il se passoit peu de jours que je ne lui disse quelque chose qui lui marquoit la situation de mon cœur. Elle m'a avoué depuis qu'elle n'aimoit dès-lors, mais qu'elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour étouffer une passion, qu'elle regardoit comme une chose qui ne pouvoit que lui être nuisible. Je ne laissai pas d'être encore long-temps sans savoir que j'étois payé du moindre retour. Enfin je vis l'heureux moment où je devois apprendre que je n'étois point haï. Je le dûs à la pitié plutôt qu'à l'amour.

La situation de mon cœur avoit influé sur mon esprit. J'étois tombé dans une mélancolie affreuse. Un jour que j'étois chez elle; qu'avez-vous, me dit-elle? Vous n'êtes plus le même depuis deux mois. Votre gaieté s'est changée en tristesse. Il semble que tout vous afflige. Belle Sylvie, lui dis-je, quand on est aussi malheureux que je le suis, on ne trouve de remède à ses maux que dans la mort. Quoi! vous voulez mourir, répondit Sylvie! Ah!

comme votre amie , je m'oppose à une pareille envie. Non , non , vous prenez peu de part à ce qui me regarde , continuai-je. Le Ciel m'est témoin que , quoique vos rigueurs soient la cause de ma mort , je n'en accuse que mon malheureux destin. Le seul regret que j'aye à la vie est de vous perdre pour toujours. Je ne pu retenir quelques larmes qui échappèrent de mes yeux. Elles firent leur effet. Je vis Sylvie s'attendrir. Mais enfin que prétendez-vous , me dit-elle , & qu'exigez-vous de moi ? Que vous m'aimiez , belle Sylvie , & que vous souffriez que je vous aime. Que me demandez-vous , continua-t-elle ? Aimez-moi , si vous voulez , & si cet amour peut servir à votre bonheur. Mais n'exigez pas que je perde une liberté qui fait le bonheur de ma vie. Je ne sais. Depuis que je vous connois , je ne suis plus aussi tranquille. J'aime bien à vous voir. Cependant ce seroit peut-être un bonheur pour moi de ne vous avoir jamais parlé. L'air embarrassé avec lequel Sylvie me tenoit ce discours me charmoit. Je sentoisi renaître dans mon cœur l'espérance & la joie. Je pris plus de hardiesse dans la suite de cette conversation , & je fus assez heureux pour lui faire avouer que je ne lui étois point indifférent.

Depuis ce moment délicieux , mes jours sembloient tissus d'or & de soie , je voyois Sylvie , je lui disois que je l'aimois , elle le souffroit , je lui faisois avouer qu'elle m'ai-

moit. Quoique j'entrevissè que cet aveu la blessait, il ne m'en étoit pas moins cher. Rien n'auroit manqué à mon bonheur, si l'amour chez moi eût pu être toujours spéculatif. Mais il est difficile de le réduire à ce point quand on n'a que vingt ans. D'ailleurs, dans l'idée que j'avois d'une Comédienne, j'étois étonné de trouver tant de résistance. J'avois tenté la voie des présens, elle avoit été inutile, elle les avoit tous refusés. C'avoit été avec peine que je lui avois fait accepter un bouquet. Elle avoit reçu les fleurs, mais elle avoit constamment refusé le ruban, parce qu'elle l'avoit trouvé trop beau. Nous avions été brouillés trois jours pour une toilette que j'avois envoyée chez elle, elle m'avoit forcé de la reprendre, & j'avois été obligé de la rendre au Marchand. Je ne savois quel parti prendre. Lorsque je voulois m'émanciper à quelque petite liberté, l'air triste & sérieux que prenoit Sylvie me remettoit dans mon devoir. J'étois tourmenté par la crainte de lui déplaire & par le desir d'obtenir ce parfait bonheur que le tendre amour prépare aux siens. Après beaucoup de peines & de soins, je m'avisai d'un stratagème qui me réussit heureusement.

J'avois demandé plusieurs fois à Sylvie un rendez-vous, lorsque sa mere étoit couchée. Je prenois le prétexte que nous pourrions nous parler plus tranquillement. Elle avoit toujours rejeté cette proposition. Un jour que je la pressois excessivement de consentir, elle se

fâcha. je fis semblant de mon côté d'être piqué de son refus. Je fus deux jours sans aller chez elle, ni à la Comédie. Sa mere envoya chez moi, pour savoir des nouvelles de ma santé. Je lui fis dire que j'avois un grand mal de tête, & que je comptois aller passer quelque temps à la campagne, parce que les Médecins m'avoient conseillé de changer d'air. Quelque indifférence que Sylvie eût affectée pendant les deux jours que je n'avois point été chez elle, elle ne put apprendre que je partoïs sans vouloir l'empêcher. Elle m'aimoit. Toutes ses résolutions s'évanouirent, lorsqu'elle crut que j'allois m'éloigner. J'étois encore plus intrigué qu'elle, de savoir comment finiroit cette Comédie, quand mon laquais me dit que sa fille de chambre me demandoit. Elle m'apportoit cette lettre.

Vous êtes fait pour me rendre malheureuse, je le sens, je le connois, & malgré cela je ne puis résister à l'envie de vous voir. Venez ce soir à minuit. Annette vous conduira dans ma chambre. Elle vous attendra à la porte du logis. Quittez le dessein de partir, ou résolvez-vous à me voir dans un désespoir qui me sera fatal.

Je baisai cent fois cette lettre & fis mille extravagances. Je dis à Annette d'assurer sa Maîtresse avec quelle joie je l'avois reçue. Je lui fis la réponse la plus tendre qu'il me fut possible. Je pensois que minuit n'arriveroit jamais. Je regardois perpétuellement ma montre,

Il fallut pourtant attendre près de sept heures, mon impatience ne me servoit de rien. A onze heures & demie je sortis avec un laquais, qui m'éclaira jusqu'à l'entrée de la rue. Là, je le renvoyai ; & guidé par l'amour, j'arrivai à la porte de Sylvie. Je trouvai Annette qui m'attendoit. Elle me conduisit chez Sylvie.

Quels étoient dans ce moment-là mes sentimens ! Je ne saurois les définir moi-même. Toutes les passions s'étoient donné rendez-vous dans mon cœur. L'amour, la crainte, la timidité, la honte, l'espérance occupoient mon ame à la fois. Je ne distinguois ni ce que je voulois ni ce que je souhaitois. Dans cette agitation, je me trouvai dans sa chambre sans savoir comment j'étois venu. L'état où je vis ma belle Maîtresse ne fit qu'augmenter mon trouble. Elle étoit dans un fauteuil, sa tête appuyée sur une main, dans laquelle elle avoit un mouchoir, qui servoit à essuyer des larmes, qui couloient des deux plus beaux yeux que l'amour eût jamais animés. Vous voyez, me dit-elle, ce que je fais pour vous. Ma mère dort dans la chambre voisine. Songez où vous me réduiriez, si elle venoit à savoir quelle est ma conduite.

Je n'avois pu, pendant que Sylvie me parloit, faire aucun usage de ma raison. Je lui embrassois seulement les genoux. Otez-vous, me dit-elle, & écoutez-moi. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter ? Vous savez combien j'ai résisté au penchant qui m'entraînoit

vers vous. Ingrat, pourquoi m'avez-vous amenée au point de ne pouvoir me guérir d'un amour, que vous ne m'avez donné que pour me rendre malheureuse ?

Quoi ! Sylvie, lui dis-je, vous croyez que ma plus grande envie n'est pas de faire votre bonheur ! Pouvez-vous penser qu'un amant aussi tendre ait de pareils sentimens. Avez-vous vu jusqu'ici que j'aye mérité ces reproches ? Eh ! n'est-ce pas les mériter, me dit-elle, que d'exiger de moi de vous recevoir ici à pareille heure ? Je m'excusai le mieux qu'il me fut possible. Sylvie ne vouloit point me trouver coupable. J'avois à faire à un juge indulgent. Ma grace fut bientôt obtenue.

Charmé d'avoir apaisé Sylvie, je fus près d'une demi-heure sans songer pour ainsi dire combien ce rendez-vous m'avoit coûté de peines & de soins. A la fin l'amour rappella ma hardiesse. J'entremêlai notre conversation de mille privautés, dont Sylvie se défendoit, & que j'enlevois, moitié par ruse, moitié par force. L'amour & l'occasion parloient pour moi. Je voulus en profiter. Je pressois excessivement Sylvie. Dans ce désordre, j'oublois insensiblement le respect. Bientôt je n'aurois plus ménagé du tout la pudeur de ma charmante Maîtresse. Ah ! c'en est trop, s'écria-t-elle. Si vous ne cessez vos indignes efforts, je vais appeler ma mere. J'aime mieux lui avouer la triste situation où je me suis mise, que de souffrir vos outrages.

Les larmes qu'elle joignoit à ses discours m'arrêterent. Je fus même honteux de l'avoir violentée si fort. Je rejetai ma faute sur l'excès de mon amour. Sylvie ne me répondoit plus. Elle pleuroit, & la tristesse paroissoit peinte sur son visage. Je restai encore quelque temps avec elle. Je ne pus sécher ses pleurs qu'à moitié, & elle étoit encore désolée lorsque je me retirai. Elle m'en pria même de la façon du monde la plus tendre, & je sortis plus amoureux que je n'étois auparavant.

Il étoit près de trois heures lorsque je rentrai chez moi. Je passai le reste de la nuit à penser à ma Maîtresse. Le matin je reçus ce billet.

Rendez-vous à trois heures dans ma Loge. J'ai à vous parler d'une affaire qui me regarde. N'y manquez pas. Je vous attends.

Je fus ponctuel, & je trouvai Sylvie seule. Elle alloit se mettre à sa toilette. Son air sérieux que je croyois devoir être dissipé par l'intervalle de près de douze heures, m'étonna. Asseyez-vous, me dit-elle, je veux vous parler.

Si je n'avois pas résolu de ne vous plus voir, continua-t-elle, je serois la dernière des femmes de vous regarder encore après ce que vous avez fait hier. Vous avez cru sans doute qu'en m'aimant, vous trouveriez de ces conquêtes aisées & passagères. Je vous avois pourtant prévenu du contraire, & il me paroît que ma manière de penser méritoit que vous

eussiez une autre idée de mon caractère. Je n'ai point été assez heureuse pour pouvoir vous inspirer quelqu'estime ; j'espère que la conduite que je tiendrai dorénavant avec vous, pourra me faire obtenir ce que vous m'avez refusé jusqu'ici. Je vous prie donc instamment de ne plus vouloir venir chez nous. Je vous serai même obligée de m'éviter par-tout où je serai.

Surpris autant qu'on peut l'être d'une pareille demande , je fus quelque temps à répondre. Je ne vous obéirai point , lui dis-je , & puisque votre mere veut bien que j'aille chez elle , je me servirai de ce prétexte pour vous rendre tous les jours le témoin de mon désespoir. Eh bien , lorsque votre présence me fera trop à charge , me répondit Sylvie avec un air piqué , je saurai m'en délivrer. Aussi bien cette femme , que vous appelez ma mere , n'a-t-elle de droits sur moi , que ceux que je veux bien lui donner , puisqu'elle n'est ma mere que dans l'esprit de ceux qui ne connoissent point combien je suis à plaindre.

Ces derniers mots ne pouvoient que m'inspirer une extrême curiosité. Je priai cent fois Sylvie de vouloir m'apprendre quel étoit son sort. Je lui demandai autant de fois pardon d'une offense qu'un amour trop violent m'avoit fait faire. Après plus d'une heure de prières & de soumission ; je veux bien , dit-elle , achever de mettre ma destinée dans vos
mains

main. Le Ciel m'a condamnée à y abandonner mon cœur malgré moi. Je dois vous rendre le maître du reste. Vous me reconduirez au sortir de la Comédie. Ma mere ne reviendra que long-temps après moi. Elle joue dans la petite Pièce , & nous sortirons dès que la Tragédie sera finie. Voici ce qu'elle m'apprit , lorsque je l'eut conduite chez elle.

Vous me voyez aujourd'hui Comédienne. Mais je suis née fille d'un Gentilhomme. L'astre fatal qui a présidé à ma naissance a influé sur tout le reste de ma vie. Mon pere étoit de Normandie. Il s'appelloit du Tremblai , & étoit d'une très-ancienne maison. Son pere l'envoya à saint Malo pour quelques affaires de famille , qui l'arrêterent plus qu'il ne pensoit. Il logeoit chez un pauvre Officier réformé , qui n'avoit pour tout bien qu'une maison dont il occupoit le quatrieme étage , & il vivoit du louage du reste. Il s'appelloit Canton. Il avoit une fille nommée Isabelle , qui étoit fort jolie. Elle plut à mon pere , qui crut qu'elle ne résisteroit pas à quelque présent. Mais il eut beau lui offrir , elle tint ferme , & il résolut de l'épouser en secret. Il le lui proposa. Elle l'aimoit ; elle y consentit ; la difficulté étoit de le faire approuver à Canton. La mort de cet Officier arrivée dans ce temps-là , laissa Isabelle maîtresse d'elle-même. Mon pere l'épousa dans un Village auprès de S. Malo. Un Prêtre , parent d'Isabelle , fit le mariage.

Pendant trois ou quatre mois ils furent fort heureux. Mais le mariage de ma mere n'avoit pas échappé à la curiosité des Malouins. On l'écrivit à son beau-pere , qui , au désespoir de la sottise de son fils , fit casser son mariage par le Parlement de Rouen. Mon pere ne voulut point abandonner son épouse. Il vécut quelque temps de l'argent qu'il pouvoit avoir. Bientôt il fut obligé de vendre la maison de ma mere , le seul bien qu'il avoit , & prévoyant qu'il se trouveroit encore aux expédiens , il prit le parti de se faire Comédien. Il étoit bien fait , il avoit étudié , il fut reçu avec plaisir à Toulouse par la Troupe qui y étoit. Ma mere accoucha de moi peu de temps après , & survécut peu à ma naissance. Mon pere fut extrêmement affligé de la perte de son épouse. Pour dissiper sa tristesse , il prit un grand soin de mon éducation. Il me laissa à Toulouse où je fus élevée jusqu'à dix ans. Lorsque j'eus atteint cet âge , il me fit venir auprès de lui. Je fus fort surprise de le voir marié. Cependant je m'accoutumai aisément avec ma belle-mere. Elle n'avoit point d'enfans. Elle me regardoit dès-lors & m'a toujours regardée comme sa fille. C'est cette même femme que j'appelle ma mere aujourd'hui.

Environ deux ans après que j'eus joint mon pere , la Troupe dans laquelle il étoit , vint à Marseille. C'est-là que pour comble de maux je le perdis pour toujours. Il eut quelque dis-

puté avec un de ses camarades , & ayant mis l'épée à la main , il reçut un coup dans la poitrine, dont il mourut deux jours après. J'étois perpétuellement au chevet de son lit. J'arrosais ses mains de mes larmes. Mes pleurs ni mon désespoir ne purent le rappeler à la vie. *Ma fille , me dit-il quelque temps avant d'expirer , je vous laisse dans une triste situation. Le Ciel m'est témoin que de tous les malheurs que j'ai essayés , celui de vous manquer dans l'âge où vous êtes , m'est le plus sensible. Souvenez-vous que vous êtes née au-dessus de l'état où le sort vous a réduite. Mais ne vous en souvenez que pour prendre les sentimens qui vous conviennent. Vous êtes pauvre. Ainsi vous ne sauriez vivre dans le monde. J'ai remis mille écus à votre belle-mère pour vous faire Religieuse. C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.*

J'étois si affligée , que je ne pouvois dire un seul mot. Quelque temps après , on m'arracha d'auprès de mon père. Ce fut pour ne plus le revoir. Dès qu'il fut mort , ma belle-mère songea à remplir ses intentions. La Troupe étant allée à Montpellier , elle me mit dans un Couvent , & configna les mille écus entre les mains des Religieuses. J'étois si jeune alors , que quoiqu'élevée dans le grand monde , j'em brassai sans peine un état qui m'en éloignoit à jamais. Je demurai un an Pensionnaire , n'ayant point encore l'âge pour prendre le voile ; lorsque le temps de ma profession arriva , les

billets de banque furent annullés. Les mille écus que j'avois donnés aux Religieuses, ayant été remboursés en papier, & par conséquent étant devenus à rien, la Mere Supérieure me dit que je pouvois sortir du Couvent, quand il me plairoit, qu'on ne pouvoit pas m'y nourrir plus long-temps. En vain lui représentai-je que ce n'étoit pas ma faute, & que lui ayant donné mon argent, c'étoit à elle d'essuyer le remboursement. J'eus beau me plaindre, j'avois affaire à la Nation dévote. Il fallut en passer par où elle voulut. Les Religieuses répondirent à mes raisons, que si j'avois fait Profession, je serois fondée, au-lieu qu'étant simple Pensionnaire, mon argent n'étoit qu'un dépôt qu'elles avoient, & dont elles ne répondoient point. Dans cet embarras, j'écrivis à ma belle-mere, & elle m'envoya de l'argent pour l'aller joindre à Bordeaux.

N'ayant plus d'autre ressource pour vivre, que la Comédie, il fallut que je rentrasse au Théâtre. Nous vîmes peu après à Toulouse. La Troupe y resta cinq mois. J'étois entourée d'une foule d'adorateurs. Mais j'étois si jeune que leur langage m'étoit inconnu. Un Conseiller au Parlement conçut pour moi une forte passion. Il s'appelloit de Cache. Il me le dit. Je l'écoutai sans attention. Il s'aperçut sans doute combien mon cœur étoit encore peu capable de passion. Cette remarque ne le rebuta point, & il m'aima jusqu'au moment que nous partîmes de Toulouse pour venir à

Aix. Il faut même que son amour ait continué ; car depuis que je suis ici , j'ai reçu une de ses lettres , que je lui ai renvoyée sans réponse. Je dois lui rendre justice. Il est aimable , doux , poli , & si mon cœur n'eût été réservé à d'autres sentimens , il auroit pu penser favorablement pour lui. Voilà , Monsieur , continua Sylvie , quels ont été mes premiers malheurs. J'ignore quels seront ceux que votre amour me prépare. Dieu veuille qu'ils ne soient pas plus sensibles & plus grands !

Cette histoire avoit fait naître dans mon esprit mille idées différentes. Je m'arrêtai à la dernière & je résolus de l'exécuter. Elle étoit d'autant plus surprenante qu'elle étoit éloignée de mon caractère. Ce fut de l'épouser & de réparer par-là toute la bizarrerie de sa fortune. Cette pensée m'étoit venue dès que j'eus quitté Sylvie , & mon amour me fournissoit mille raisons pour la justifier à mes yeux. Je me disois à moi-même , que la distinction du rang n'étoit qu'un préjugé ridicule , & que la seule vertu faisoit le mérite. Je joignois à cela l'exemple de bien des gens d'une condition plus élevée que la mienne , que de pareils engagements n'avoient point déshonorés.

Ma résolution prise , je fis une promesse de mariage avec un dédit de dix mille écus. Je fus le lendemain chez elle. Vos malheurs , lui dis-je , m'ont occupé entièrement depuis que je vous ai quittée. J'ai pensé comment on pourroit les réparer ; je n'ai trouvé qu'un seul

moyen. Voyez s'il vous paroîtra bon. Je lui donnai en même-temps la promesse que je lui avois faite, avec le dédit. Que voulez-vous que je fasse de cela, me dit-elle en le déchirant? Allez. Vous n'êtes pas sage. Je pense mieux que vous ne croyez. Vous n'êtes point votre maître, vos parens ne consentiroient jamais à un pareil établissement; & quand vous pourriez disposer de votre main, j'ai trop de délicatesse pour vouloir attacher votre sort à celui d'une infortunée Comédienne. C'est pourtant cette infortunée Comédienne, lui dis-je, qui reglera le destin de ma vie. C'est elle que je veux rendre heureuse, ou si je ne le puis pas, je vais quitter un monde qui m'ennuie. Promettez-moi de conserver la promesse que je vais vous faire, ou je parts cette nuit pour la Grande Chartreuse. Sylvie me connoissoit capable de cet emportement. Pour me retenir, elle promit. Je lui fis donc une promesse semblable à l'autre, & m'étant piqué le doigt avec une épingle, je la signai de mon sang.

Dès ce jour, je la regardai comme une personne qui devoit être mon épouse. Je l'appellois ma femme, elle m'appelloit son mari par complaisance. Cependant le temps agissoit pour moi. L'amour mena peu-à-peu Sylvie au point de souhaiter que je pusse effectuer ce que je lui avois promis. Je lui jurai de nouveau, que dès que l'occasion s'en présenteroit, elle pouvoit être assuré que je lui tiendrois parole.

J'allois chez elle tous les soirs, lorsque sa mere étoit couchée. Nous passions une partie de la nuit ensemble. La fin de tous ces rendez-vous ne pouvoit que m'être heureuse. En effet, Sylvie se fia sur ma constance, & m'accorda les dernières faveurs. Elles ne firent qu'augmenter mon amour. Pour être plus libres, nous changeâmes le lieu où nous nous voyions. L'appartement de sa mere communiquoit à la Salle de la Comédie. C'étoit où je passois une partie des nuits avec elle. Il m'arriva dans ce temps-là une plaisante aventure.

Un orage des plus violens étant survenu, Sylvie craignit que le tonnerre ne vînt à réveiller sa mere, & elle me pria de me retirer. Je n'avois point de manteau & il pleuvoit à verse. On avoit joué la veille *Crispin Médecin*. Sa robe étoit encore dans la loge où nous étions. Je m'avisai de me la mettre, pour me servir de manteau, & ayant allumé un flambeau, qui devoit servir dans le *Festin de Pierre*, je sortis de cette façon pour retourner chez moi. L'orage cependant continuoit avec plus de violence. Lorsque je fus au détour de la première rue, je trouvai un homme qui, me voyant dans cet équipage, me prit sans doute pour un Lutin qui excitoit cette tempête. La peur lui donna des forces pour courir. Je me mis à ses trousses & le poursuivis, le flambeau à la main, comme une furie, pendant près d'une demi-heure. Ce misérable pouffoit des cris étonnans. Enfin, ayant

trouvé par bonheur une allée ouverte, il entra dedans & ferma la porte après lui, & moi j'allai me coucher assez fatigué.

Mon bonheur étoit trop grand pour pouvoir durer. Je ne tardai gueres à voir commencer cet enchaînement de maux qui m'ont suivi jusqu'à présent. Une nuit que j'étois dans la loge de Sylvie, sa mere vint à s'éveiller. Elle l'appella, & ne recevant point de réponse, la curiosité la fit lever pour voir ce que sa fille faisoit. Elle entra dans sa chambre, & de-là elle passa jusqu'à la salle de la Comédie. Nous l'entendîmes venir. Je n'eus que le temps de descendre sous le Théâtre. Sylvie alla au-devant d'elle. Que faites-vous ici à cette heure, lui dit la vieille Comédienne ? Je repassois mes rôles, répondit la fille. J'ai cru appercevoir quelque clarté dans le jeu. Je suis venu voir si on n'auroit point laissé quelque chandelle qui pût mettre le feu. Voyons votre loge, dit sa mere. Elle y entra. J'avois malheureusement oublié mon épée sur le Théâtre. Une épée ici, dit-elle ! & avec qui étiez-vous donc ? Elle vit bien qu'on ne pouvoit s'être retiré que sous le Théâtre. Elle y vint avec de la lumiere, & il me fut impossible de me cacher davantage. Dès qu'elle m'aperçut, elle me dit : Ah, Monsieur le Marquis, c'est vous ! Que vous a fait ma fille, pour la perdre d'honneur & de réputation ? J'étois trop étonné pour pouvoir répondre. Je remontai sur le Théâtre. Quelle fut ma sur-

prise de trouver Sylvie évanouie & sans sentiment ! Je voulus la secourir. Sa mere me prévint & lui donna de l'eau des Carmes. Elle revint peu-à-peu. Sa mere se contraignit assez pour me dire poliment , qu'elle me prioit de sortir , & de faire en sorte que personne ne me vît. Sylvie étoit si saisie , qu'elle n'eut pas la force de me dire un seul mot. Nos regards seuls nous apprirent mutuellement la situation de nos cœurs.

Ceux qui ne connoissent le monde que médiocrement , seront étonnés des sentimens que je donne à deux Comédiennes. Le Théâtre n'a pas la réputation de faire des Vestales , je le fais , & on verra dans la suite de ces Mémoires , que je les connois assez bien. Mais aussi il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas des Comédiennes sages. J'en ai connu plusieurs , sur le compte desquelles il n'y avoit rien à dire ; & pour justifier par des exemples vivans mon opinion , je défie la médifance la plus maligne de trouver à redire sur la conduite de la Sallé & de la fille de Thomassin. D'ailleurs, Sylvie avoit été élevée toute sa vie dans un Couvent & ne faisoit encore que d'entrer au Théâtre.

J'étois impatient de savoir la conversation qu'elle avoit eue avec sa mere , & j'allois envoyer un de mes gens pour s'en informer , lorsque je reçus ce billet.

Venez chez la Robben , d'abord que vous aurez reçu ma lettre. Nous sommes ma mere &

moi dans une situation à ne pouvoir plus vivre ensemble. J'ai mille chose à vous dire. Je crains bien que le malheur qui m'est arrivé hier au soir ne soit pas le dernier que j'ai à appréhender.

J'allai dans l'instant chez la Robben. C'étoit une Comédienne de la Troupe. J'y trouvai Sylvie, qui me parut très-affligée. Ce qui lui faisoit le plus de peine, c'étoit d'être obligée de se séparer de sa belle-mere. Elle avoit été piquée de quelques discours qu'elle lui avoit tenus, & elle n'avoit pu résister à la tentation de lui répondre. Elles en étoient venues aux invectives, & s'étoient mises toutes les deux dans la nécessité de ne pouvoir plus vivre ensemble. J'étois fâché de mon côté que Sylvie quittât sa mere. Je comprenois combien un pareil éclat feroit de bruit. Je lui proposai de la raccommoier avec elle & de me charger de cette paix. J'y consens volontiers, me répondit-elle. Mais je doute que vous en veniez à bout. Je l'assurai que je réussirois. J'allai chez la mere, qui fut d'abord étonnée de me voir. Madame, lui dis-je, votre fille m'envoie chez vous, pour vous demander sa grace. Elle a cru qu'étant la cause de votre brouillerie, je devois me charger du raccommodement. Vous croyez qu'il y a quelque chose de criminel entre votre fille & moi. J'ose vous protester, par ce qu'il y a de plus sacré, que nos sentimens sont aussi purs que le jour. Je pouvois lui parler de la sorte; car

Sylvie & moi comptant sur notre amour & notre constance, nous nous regardions comme époux. Soit que sa mere fût touchée de ma sincérité, soit qu'elle pénétrât une partie de nos sentimens, ou que l'amour qu'elle a toujours eu pour sa fille la déterminât, elle me répondit qu'elle croyoit Sylvie trop sage pour avoir d'autres sentimens que ceux que je lui donnois. Mais qu'une jeune personne se perdoit souvent par des indiscretions. Que je sentoie bien moi-même combien l'heure où elle m'avoit trouvé avec elle étoit peu convenable. Qu'elle n'avoit pu s'empêcher de lui dire ce qu'elle en pensoit. Qu'au reste, elle étoit la maîtresse de revenir quand elle voudroit. Qu'elle la recevroit toujours comme une fille qu'elle aimoit. Que je serois le maître de lui parler toutes les fois que je voudrois, pourvu que ce fût à des heures qui convinssent à la bienséance. Je dis à Sylvie la réponse de sa mere. Elle retourna chez elle, & je fus témoin de leur raccommodement. Je crois que ce qui le facilita, fut que la mere avoit pénétré une partie de nos secrets.

Peu de jours après, les Comédiens partirent, pour aller à Nîmes passer le temps des vacances du Parlement, la Ville dans ce temps-là ne pouvant soutenir un spectacle. J'avois résolu de prendre ce temps pour finir entièrement mes affaires avec Sylvie. Je comptois, lorsqu'elle seroit en Languedoc, de l'épouser en secret. Un Prêtre, que j'aurois gagné

pour quelqu'argent , eût fait cette cérémonie. Je voulois lui faire quitter la Comédie. Elle eût vécu dans quelque maison de campagne auprès d'Aix , & j'aurois attendu la mort de mes parens pour déclarer mon mariage. Mais le Ciel qui me préparoit un torrent de malheurs en disposa autrement.

Quelque temps après que Sylvie fut partie , elle eut une nouvelle dispute avec sa mère , qui lui reprocha de l'avoir surprise avec moi. C'étoit frapper son cœur par l'endroit sensible. Aussi sortit-elle de chez sa mère. J'en fus fort surpris , lorsque j'arrivai à Nîmes. Je lui en témoignai mon chagrin. Elle se plaignoit si fort des manières qu'elle avoit essuyées , que connoissant d'ailleurs son caractère , je ne doutai point qu'elle n'eût raison.

Il y avoit deux ou trois jours que j'étois en Languedoc. Tout étoit résolu , ainsi que nous l'avions prémédité. Sylvie devoit quitter la Comédie , lorsque la Troupe partiroit de Nîmes , & venir me trouver en Provence dans une maison de campagne où je devois la loger. J'avois trouvé un Prêtre , qui m'avoit promis de nous marier , lorsque tout changea de face.

J'entre dans la vaste mer de mes infortunes , & le souvenir m'en est encore sensible après dix ans écoulés. Il y avoit à la Comédie une Actrice , nommée la du Lac , monstre que le Ciel avoit produit pour mon malheur. Elle avoit été long-temps entretenue par le Prévôt

des Marchands de Lyon , étant Danseuse à l'Opéra , & après avoir eu de lui cinq ou six enfans , elle s'étoit mariée à un Comédien , à qui elle avoit donné près de trente mille livres en argent ou en bijoux. C'étoit le reste d'une banqueroute de plus de huit cents mille livres qu'elle avoit fait faire à son amant. Cette femme haïssoit Sylvie sans savoir pourquoi. Elle affectoit souvent de me plaindre de ce que j'étois si amoureux. Mais le peu d'attention que je faisois à ces discours , & la conduite de Sylvie , qui étoit irréprochable , faisoient qu'elle n'osoient s'expliquer clairement.

Le temps que j'avois été éloigné d'elle lui donna plus de hardiesse. Avez-vous vu , me dit-elle , un jeune Abbé qui parle à Mademoiselle Sylvie ? Il me paroît qu'elle n'est pas fâchée de l'écouter. Je ne sais , lui dis-je , de quel Abbé vous me parlez. Mais je puis assurer que depuis que je suis ici , je n'ai vu qui que ce soit aller chez elle. Il faut donc , me dit-elle , qu'on lui ait donné son congé depuis que vous êtes arrivé. Ce discours fait d'un air ingénu , fit couler dans mon cœur le poison le plus dangereux. J'avois ignoré jusqu'alors les maux que causoient cette passion. Je sentis tout ce qu'elle peut inspirer de rage & de douleur. J'allai chez Sylvie. Mon air triste en l'abordant l'étonna beaucoup. Elle m'en demanda la cause. Je la lui avouai naturellement. Est-il possible , me dit-elle , que vous

croyez de pareilles impostures ? Avez-vous vu jusqu'ici quelque chose qui ait pu vous faire soupçonner que je fusse capable d'une pareille conduite ? Ses larmes acheverent de me convaincre , & la tranquillité rentra dans mon cœur pour quelques momens. Mais étant allé dans la loge de Sylvie , avant la Comédie , j'y trouvai l'Abbé dont on m'avoit parlé. J'ais depuis , que loin de penser à elle , il étoit amoureux de la Robben.

Cette rencontre fut un coup de foudre pour moi. J'eus peine à me contraindre. Sylvie s'en aperçut. Elle affecta beaucoup de froideur pour lui ; cette froideur même augmenta mes soupçons. Je crus qu'elle vouloit me tromper. Je sortis de sa loge , & ne lui parlai point du reste de la Comédie. Je fus dévoré pendant qu'elle dura , des plus cruels mouvemens. Dès que Sylvie fut sortie , j'allai chez elle. Je la trouvai noyée dans ses pleurs. Elle avoit connu à ma conduite quelle étoit ma façon de penser. Eh bien , me dit-elle , nous vivions trop heureux ! Il faut que vous troubliez notre tranquillité par des chimères que vous vous forgez. Je ne fais , lui dis-je , si mes soupçons sont bien ou mal-fondés. Mais je sais qu'il faut vous résoudre à partir cette nuit avec moi pour l'Espagne , ou bien à nous séparer pour jamais. Partir pour l'Espagne , s'écria Sylvie ! Eh que voulez-vous y faire ? Je veux vous y épouser , & y vivre avec vous jusqu'à ce que je puisse retourner en France. Il est

impossible, en vous faisant quitter la Comédie aujourd'hui, que cet éclat ne soit su de mes parens. Cela rompt toutes mes mesures, & j'aurois peine, s'ils apprenoient jamais quels sont mes sentimens, à vous mettre à couvert de leur haine. Il faut donc que je m'éloigne de la France. Cette résolution me précipite dans de grands inconvéniens. Mais mon cœur est trop troublé pour vous souffrir plus long-temps à la Comédie.

Sylvie me représenta envain que c'étoit me perdre que d'agir de la sorte. Que j'apprenois à mes parens ce que je voulois leur cacher. Je n'ai plus rien à ménager, lui dis-je, & si l'argent me manque, je serai plus heureux étant Comédien avec vous, s'il le faut, dans le pays étranger, que jaloux & désespéré au milieu de ma patrie par la crainte de perdre votre cœur. Sylvie n'osa résister davantage. Elle craignoit que je n'attribuasse son opiniâtreté à quelque nouvelle tendresse. Eh bien, me dit-elle, je suis prête à vous suivre. Mais du moins souvenez-vous, si vous êtes jamais malheureux, de ne vous en prendre qu'à vous-même.

Charmé d'avoir fait consentir ma maîtresse au projet insensé que j'avois formé, je préparai tout pour mon départ. Je la fis habiller en homme, pour qu'elle fût moins connue. Je fis tenir ma chaise de poste prête pour neuf heures du soir, au sortir de la Comédie, parce que la Troupe ne jouant point le

lendemain , cette circonstance me donnoit deux jours à courir sans qu'on s'aperçût de notre évasion.

Il m'arriva en passant par Perpignan , un incident qui me jeta dans un grand embarras. Quoiqu'il y eût plus de dix-huit mois que la peste fût finie , on ne laissoit entrer personne en Espagne sans passe-port. Lorsque je fus chez le Commandant , il me dit que j'aurois de la peine à pénétrer plus avant , & qu'il ne pouvoit pas me donner un passe-port comme venant de Perpignan , puisque je venois de plus loin. J'étois dans le dernier embarras. Je me voyois obligé de retourner. Je n'osois m'arrêter trop long - temps sur une grande route , de peur que ma famille n'eût fait courir après moi , dès qu'elle sauroit mon évasion. Je m'avisai d'un moyen qui me tira d'embarras. J'allai trouver le Secrétaire du Commandant. Je lui dis que j'étois Officier , qu'une affaire malheureuse m'obligeoit de sortir de France : & que je le priois de vouloir dire à son Maître de quoi il étoit question , persuadé qu'il ne voudroit pas perdre un Gentilhomme. Deux louis d'or , & une tabatiere d'argent , que je joignois à mes raisons , le persuaderent entièrement. Il me donna lui-même le passe-port dont j'avois besoin , & j'arrivai le lendemain à la Jonquiere , premiere ville d'Espagne.

Le hasard me conduisit dans une hôtellerie , où il y avoit deux Provençaux , Capitaines

taines dans les Troupes Espagnoles , qui s'en alloient à Barcelone. Ils me reconnurent. J'eus beau vouloir leur dissimuler que je n'étois pas le Marquis d'*Argens*. Ils m'avoient vu tous deux en France. Il fallut le leur avouer. Quoique Sylvie fût encore habillée en homme , ils connurent bien que c'étoit une fille. Je ne leur cachai rien de mon aventure , si ce n'est le nom & la condition de Sylvie. Je leur dit qu'elle étoit fille d'un Président du Parlement de Provence , que je l'avois enlevée du Couvent , & que j'allois l'épouser à Barcelone. Ils m'offrirent tout ce qui dépendoit d'eux dans ce pays , & nous eûmes d'abord lié une étroite amitié ensemble. Deux jours après nous arrivâmes.

Je voulus d'abord exécuter ce que j'avois promis à Sylvie. Je priai ces Officiers de m'adresser à quelque Prêtre qui me dît la conduite qu'il falloit tenir. Ils m'en firent connoître un qui parloit assez bien Français , & qui étoit Chevalier du Saint Office , autrement dit Inquisition. Il m'assura d'abord que rien n'étoit si facile que de me marier. Que le Concile de Trente étoit reçu en Espagne purement & simplement. Que le consentement de parens n'étoit point nécessaire. Il se chargea d'en parler au Grand Vicaire.

Le lendemain , il vint nous voir de sa part & nous prier d'aller chez lui. Nous y fûmes avec Sylvie. Il nous dit qu'il nous épouserait ; mais qu'il falloit auparavant que nous nous

missions pour trois jours dans un Couvent , pour marquer notre soumission à l'Eglise. Ce mot de Couvent fit peine à Sylvie. Le Grand' Vicaire s'en aperçut , & lui dit fort obligeamment, qu'il voyoit qu'elle n'alloit point volontiers chez des Religieuses. Mais qu'il la mettroit dans une maison auprès de quelque Dame , ce qui feroit le même effet. Ce fut chez Madame de Prédajas , Intendante de Catalogne , que Sylvie fut mise en dépôt. Quant à moi , on me donna le Couvent des Mathurins pour retraite. J'étois pourtant le maître d'aller voir ma Maîtresse lorsque je voudrois. Ce fut ce qui nous perdit tous les deux.

L'Intendante , qui avoit d'abord pris Sylvie en amitié , eut la curiosité de me voir. J'étois si jeune , qu'elle fut étonnée que j'eusse osé enlever une fille. Je tâchai pourtant par mes discours de m'acquérir son estime. Mais plus elle crut appercevoir en moi quelque génie , plus elle eut d'envie d'approfondir ce mystère. Lorsque je fus sorti pour me retirer dans le Couvent où je couchois , elle tourna si bien Sylvie , qu'elle lui fit avouer nos secrets.

Nous devions nous épouser le lendemain. Mais nos affaires changerent bientôt de face. Je fus surpris d'apprendre en m'éveillant que Sylvie étoit allée dans un Couvent de Religieuses dès la pointe du jour. J'y courus. Elle m'avoua qu'elle avoit eu la foiblesse d'avouer à l'Intendante qu'elle étoit Comédienne , &

que cette Dame lui avoit dit qu'il ne convenoit pas qu'elle se mêlât davantage de ces affaires. Qu'elle s'étoit retirée par son conseil dans ce Couvent pour attendre que les trois jours fussent écoulés. Elle ajouta que ces Religieuses l'avoient parfaitement bien reçue , à la sollicitation de l'Intendante , qui lui avoit promis de la servir en tout ce qui dépendroit d'elle , pourvu que la chose ne parût point. J'allai voir mon Chevalier de l'Inquisition , qui me servoit de Procureur. Je lui avouai tout ce qui se passoit. Il me dit que je ne devois point m'étonner. Que la différence d'état & de condition ne faisoit point un empêchement au mariage ; & comme il voyoit qu'imbu des maximes de France , je doutois fort de ce qu'il me disoit , il me raconta une histoire fort particulière , qui s'étoit passée trois semaines avant que j'arrivasse à Barcelone.

Vous voyez , me dit-il , le Comte de Montemar , Viceroi de cette Province. Il vient d'éprouver que la plus haute naissance n'est point une raison pour empêcher l'effet d'un Sacrement. Il reste veuf de fort bonne heure avec deux filles. Il maria l'une avec un Seigneur. Sa cadette s'appelloit Isabelle. Elle étoit bien-faite , aimable , & auroit eu sans doute une fortune aussi brillante que sa sœur , si l'amour , qui renverse tant de projets , n'eût réglé autrement sa destinée. Le Comte

de Montemar avoit dans sa maison un jeune Officier de son Régiment , qui lui servoit d'Ecuyer. Il étoit d'une fort jolie figure & plein d'esprit. Isabelle le voyoit souvent. La charge qu'il avoit chez son pere l'obligeoit de lui rendre mille services journaliers. Elle vint à l'aimer. Elle fit les premieres avances. L'Ecuyer , ravi de sa bonne fortune , joignit de son côté la reconnoissance à l'amour. Isabelle gagna un Prêtre qui les maria. La Femme-de-Chambre qui étoit du complot , introduisit l'Amant pendant la nuit dans la chambre de sa Maîtresse. Le mariage s'y consumma. Leur bonheur dura près de six mois. Mais Isabelle s'étant apperçue qu'elle étoit enceinte , il fallut songer comment elle apprendroit son mariage à son pere. Elle pensa d'abord à la sûreté de son amant , & elle l'envoya dans une Province éloignée de la Catalogne ; ensuite , s'étant mise dans un Couvent de Religieuses , elle écrivit à son pere son mariage & sa grossesse. Le Comte de Montemar demeura pétrifié en lisant la lettre de sa fille. Il jura de faire périr son Ecuyer , & envoya retirer Isabelle par des Soldats , du Couvent où elle s'étoit retirée. L'Eglise se scandalisa du violement de ses droits. L'affaire fut portée en Cour. Il vint ordre au Comte de Montemar de mettre sa fille en liberté , d'aller rejoindre son mari , & de lui donner une pension alimentaire. Elle est partie depuis deux jours , au

grand contentement du Peuple , à qui cet exemple a fait voir que l'Eglise ne fait aucune distinction entre ses enfans.

Cette histoire , dont j'avois déjà entendu parler confusément , calma un peu mes inquiétudes. J'allai chez le Grand-Vicaire. Il me parut que l'Intendante l'avoit instruit du sort de Sylvie. Il me dit que l'Evêque feroit quelque difficulté de me marier , sans avoir auparavant un certificat comme je n'étois pas marié , & qu'il falloit écrire en France pour avoir une attestation de l'Official. Que je ne m'en devois faire aucune peine , parce que si on me la refusoit , il me donnoit sa parole de passer plus avant. Qu'étant Français & Etranger , il étoit obligé de garder plus de mesures que si j'avois été Espagnol.

J'allois passer les après-dînées avec Sylvie en attendant que le temps de notre mariage arrivât , & le soir je me retirois chez les Moines. Passant un jour dans les rues , je m'entendis appeller par mon nom. Je me retournai , & je vis un homme habillé superbement , qui me dit , vous serez surpris , M. le Marquis , d'être connu d'une personne qui ne l'est point de vous. Je vous ai vu fort jeune. J'ai été ami de Mr. votre pere , & je serai charmé de vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Comme celui qui me parloit avoit l'air d'un homme au-dessus du commun , je tâchai de répondre à sa politesse. Il me proposa d'entrer chez lui. J'étois au-

près de sa maison , j'acceptai ses offres avec plaisir. Il étoit parfaitement bien logé. Lorsque nous fûmes assis , mon nom , me dit-il , vous sera moins inconnu que ma figure. Je m'appelle Vaumale. J'ai en Provence mon frere aîné , qui se nomme Valcroissant. A ce mot , je me levai pour l'embrasser. Je connoissois sa famille & son frere particulièrement. Lorsque je lui eu témoigné le plaisir que j'avois de le voir , il m'apprit qu'ayant eu une affaire en France dans son Régiment , il avoit été obligé de passer depuis quelques années en Espagne. Qu'il étoit Capitaine dans les Gardes - Valonnes. Qu'ainsi son exil de France avoit été la cause de sa fortune.

Il me demanda ensuite quel sujet m'amenoit à Barcelone. Je lui en dis la raison. Il la savoit déjà , il l'avoit apprise à l'Intendance. Il ignoroit seulement la condition de Sylvie ; & comme il me questionnoit beaucoup sur son compte , j'eus la foiblesse de faire la même faute qu'elle avoit faite auprès de Madame de Pédras. En un mot , je lui avouai qu'elle étoit Comédienne. D'abord il en parut surpris. Mais se contraignant ensuite , il me dit que l'amour égaloit tous les états , & que pour lui , il n'en seroit pas moins porté à me faire plaisir. Je lui sus bon gré de ses offres , & je me livrai à lui dès ce moment. Dieu ! qu'il m'en a coûté cher , & que j'ai bien payé ma crédulité !

Il me pria pour le lendemain à dîner. Je ne

pus le lui promettre , parce que j'allois régulièrement depuis une heure jusqu'à cinq chez Sylvie. Il me proposa de venir prendre du café sur les trois heures. je crus que je ne pouvois , sans impolitesse , le lui refuser. Le lendemain donc je quittai Sylvie , deux heures plutôt qu'à mon ordinaire. Elle me demanda où j'allois. Je ne sais , me dit-elle , mais je sens un mouvement dont je ne suis pas la maîtresse. J'ai un pressentiment que je ne vous verrai plus. Je traitai ce qu'elle me disoit de foiblesse. En effet , je n'y voyois aucune apparence. Je me rendis chez Vaumale qui m'attendoit. Nous prîmes du café. Il affecta de ne me parler de rien. Comme j'allois sortir , il me dit , où passez-vous vos avant-soupers ordinairement ? Je lui répondis que je n'avois encore aucune habitude , & que je me retirois de fort bonne heure dans mon Couvent. Voulez-vous , me dit-il , que je vous mene dans une maison où la maîtresse a deux jolies filles. C'est la Gouvernante de la Citadelle. J'étois si éloigné d'avoir aucun soupçon sur son compte , que s'il m'eût proposé d'aller par-tout ailleurs , je l'aurois suivi. Comme je n'avois jamais vu la Citadelle , je l'acceptai avec plaisir. Nous nous mîmes en chemin , & lorsque je fus arrivé entre le pont de l'avance & celui de la place , nous trouvâmes le Gouverneur qui sortoit. Vaumale fit arrêter son carosse. J'ai un Mémoire , lui dit-il , à vous rendre

de la part de Mr. le Comte de Montemar. Il lui donna en même-temps un papier. Le Gouverneur l'ayant lu , lui dit , qui faut-il arrêter ?

C'est Monsieur , dit Vaumale , en me montrant. Le Gouverneur alors m'ordonna de rendre mon épée au Sergent de garde , qu'il appella. Il m'eût été inutile de penser à me défendre. J'étois enfermé dans la Citadelle entre deux corps-de-garde. Je me contentai de dire à Vaumale ; Monsieur , nous nous reverrons. Vous me ferez gré un jour de ce que je fais , me dit-il.

On me mena dans une tour , qui faisoit la plus belle prison du monde , s'il peut y en avoir de telles. J'y trouvai un jeune Colonel Italien , nommé le Comte Baratieri , qui avoit été arrêté pour une affaire qu'il avoit eue. Il y avoit le neveu d'un grand d'Espagne , & le Fils du Commissaire Ordonnateur de la Catalogne. Ces deux-ci étoient pour un cas semblable au mien. Ces Messieurs me reçurent fort poliment. Ils parloient tous Français. Je leur contai mes aventures. Ils en parurent d'autant plus touchés , que mon sort approchoit infiniment du leur. On peut juger de ce qui se passoit dans mon cœur. Deux jours s'écoulerent sans que je puisse avoir aucune nouvelle de Sylvie. Il y avoit ordre de ne laisser parler aucun des prisonniers de la Tour à qui que ce fût.

Cependant Sylvie envoya aux Mathurins

pour savoir de mes nouvelles. On ne sauroit exprimer quel fut son désespoir ; lorsqu'on lui apprit qu'il y avoit deux jours que je n'avois point paru. Elle crut d'abord qu'ennuyé des longueurs & des fatigues que nous essuyons , je l'avois abandonnée. Mais ensuite faisant réflexion sur mon caractère , & combien il étoit éloigné d'une pareille perfidie , elle comprit qu'il falloit que j'eusse été enlevé , ou arrêté , sans qu'on le sût.

Vaumale s'étoit bien gardé de le dire. Il avoit joué un jeu à se faire une affaire fort sérieuse , comme je le dirai dans la suite. Il avoit dit au Comte de Montemar qu'il me feroit embarquer sans qu'on le sût. Celui-ci charmé , à cause de l'aventure qui étoit arrivée à sa fille , de faire peine aux gens d'Eglise , avoit donné l'ordre pour m'arrêter , si on pouvoit m'obliger par finesse à sortir de la Ville , pour qu'on n'en sût rien. Le projet de Vaumale étoit de me remettre à un Capitaine de Vaisseau , qui auroit répondu de moi jusqu'en France. Il auroit réussi , si le Ciel ne m'eût inspiré un heureux artifice. J'avois demandé la permission d'écrire à ces deux Capitaines , que j'avois rencontrés en entrant en Espagne. On me la refusa constamment. Je voulus voir Vaumale. On me dit qu'il étoit parti pour Gironne. Je dis que je voulois me confesser , & qu'on me fît venir un Prêtre. A ce mot de Prêtre , la Sentinelle s'inclina. Le Sergent de garde à notre Tour , courut chez

le Commandant , & revint me dire qu'on alloit m'amener un Confesseur.

Une heure après , quelle fut ma surprise , lorsque je vis entrer mon Chevalier de l'Inquisition ! Quoi ! Vous êtes ici , me dit-il , & c'est pour vous qu'on est venu me chercher ! Ah ! je vous jure sur la croix que je porte , que je vous tirerai d'ici. Je cours avertir M. le Grand-Vicaire & votre Maîtresse de votre situation. Il y a deux jours que la pauvre fille n'a point pris de nourriture. Mon Confesseur disparut à ces mots. Il revint deux heures après avec le Promoteur d'Officialité , qui m'arrêta dans la prison de la part de l'Eglise , & ordonna au Gouverneur d'avoir à me représenter toutes fois & quantes elle me demanderoit.

Dès ce moment , l'entrée de la Tour fut permise à mes amis. Je reçus des lettres de Sylvie. J'en avois souvent trois ou quatre par jour. Elle m'écrivoit de me tranquilliser , & que de la façon dont alloient nos affaires , nous en verrions bientôt la fin. Je demurai deux mois dans ma Tour , arrêté par le Roi d'Espagne d'un côté , & par l'Eglise de l'autre. Cependant mon départ avoit fait un bruit infini en France. On ignoroit où j'étois allé. Mais les lettres qu'on avoit écrites à Aix à l'Official , apprirent que j'étois en Espagne & que je voulois épouser Sylvie.

Je ne saurois exprimer la colere de mon pere. Il jura de m'exhéréder. Il demanda une

lettre de cachet pour moi , s'il pouvoit me faire revenir en France , & envoya à Barcelone un de ses amis , nommé Crivelly , homme d'esprit & d'un excellent caractère , pour intervenir en son nom. Il le chargea d'une procédure qu'il fit faire par le Juge criminel à Aix , où Sylvie étoit dépeinte comme la plus grande malheureuse du monde.

Dès que Crivelly fut arrivé , il vint me voir , & me montra l'information qu'on avoit faite contre Sylvie. Elle me causa plus d'indignation que de colere. Cependant comme je craignois qu'elle ne prévînt l'Evêque & le Grand-Vicaire , qui étoient les deux seules personnes maîtresses de mon sort , j'écrivis un mémoire de vingt feuilles en latin , que je leur envoyai. Crivelly y répondit assez bien. Mais comme j'étois fondé , & que j'avois pour moi tous les Casuistes Espagnols & le Concile de Trente , il me fut aisé , dans une réponse de six feuilles , d'anéantir toutes ses objections.

Crivelly comprit bien qu'il falloit mettre en œuvre autre chose que des argumens. Il venoit me voir tous les jours , il étoit poli infiniment , & quoiqu'il fût mon plus grand adversaire , je ne pouvois m'empêcher de l'aimer. Je comparois ses manieres avec celles de Vaumale , qui étoit un Provençal pétulant & à qui j'avois été obligé d'interdire ma chambre , de peur de m'emporter à quelque

violence. Je m'étois bien promis en sortant de prison d'avoir une affaire avec lui, & lorsqu'il m'étoit venu voir, je ne m'étois contraint que pour être plus sûr de mon fait. Il n'osoit pas même agir ouvertement, parce que Sylvie, qui s'étoit fait des amis dans le Couvent, menaçoit de le prendre à partie. Ainsi Crivelly étoit le seul qui fût déclaré contre moi. Il me fonda plusieurs fois de toutes les manieres imaginables. Mais il me trouva ferme dans mes sentimens, & il perdit ses peines à vouloir m'éloigner de Sylvie.

Il s'attacha à elle. Il lui demanda la permission de l'aller voir. Il se plaignoit de la commission dont il étoit chargé. Enfin il fut plaire autant à la Maîtresse qu'à l'Amant. Quand il vit que Sylvie l'écoutoit; il lui fit pressentir, que puisqu'elle m'aimoit véritablement, elle devoit ne point me rendre malheureux. Que mon pere lui donneroit de quoi s'établir. Que tôt ou tard, reconnoissant la faute que j'avois faite, je la quitterois. Que le lendemain que nous serions mariés en Espagne, mon pere feroit casser notre mariage en France. L'Intendante, que Crivelly avoit mise dans son parti, tenoit les mêmes discours.

J'étois destiné à être malheureux. Mon sort influa dans ce moment sur le caractère de Sylvie. Elle se démentit, & me sacrifia à douze mille livres que mon pere lui donna,

Crivelly & l'Intendante lui firent signer un écrit, par lequel elle se départoit de tous ses droits, & déclaroit ne vouloir pas m'épouser, quand même je le voudrois. Elle rendit en conséquence les promesses & le dédit que je lui avois faits. Je ne pensois à rien moins qu'à cette rupture. J'avois reçu la veille deux lettres de Sylvie. Mon affaire prenoit un fort bon train.

Qu'on juge quelle fut ma surprise, lorsque Crivelly me montra la déclaration de Sylvie, & mes promesses ! Je restai immobile. Il me fut impossible de dire un seul mot. Crivelly eut l'attention, pour ne point augmenter ma peine, de sortir, & il me laissa seul avec mon Commissaire de l'Inquisition, qui étoit aussi stupéfait que moi. Je le priai de vouloir se charger d'une lettre pour elle & de m'en apporter la réponse. Il s'acquitta de sa commission. Mais la lettre de Sylvie ne fit qu'augmenter mon désespoir. Elle est si profondément gravée dans mon cœur, que je n'en oublierai jamais les termes.

Je viens de vous rendre à votre famille. Partez, & oubliez-moi, si cela peut vous rendre heureux. Je vais faire des vœux qui m'attacheront pour le reste de ma vie dans le Couvent où je suis, & me punir d'avoir donné trop facilement dans des idées qui m'ont plongée dans les plus grands malheurs. Adieu. Ne m'écrivez plus ; car je ne vous ferois point de réponse.

La lecture de cette lettre me rendit comme insensible pour un instant. Ensuite revenant à moi-même, je compris que mes maux étoient de ceux que la mort seule peut finir. L'unique chose qui m'embarrassoit étoit d'avoir du poison. Le désespoir m'en fit trouver. Je pillai du verre, que je mêlai avec du tabac d'Espagne excessivement fort. J'en composai dix ou douze paquets, & lorsque je les eus préparés, j'écrivis cette lettre à Sylvie.

Je vais mourir, cruelle, & c'est vous qui conduisez les coups qui me font descendre dans le tombeau. Je vous pardonne de m'avoir rendu malheureux. Mais je ne puis souffrir que vous m'accusiez d'être cause de vos infortunes. Au moment que vous lisez cette lettre; je ne vis plus. Oubliez mon trépas, si cela peut bannir votre infidélité de votre mémoire.

J'envoyai cette lettre à Sylvie par celui qui nous apportoit à manger, & comme nous allions nous mettre à table, & que nous étions tous enfermés dans la même chambre, je pris les ballottes de poison que j'avois, & à la première cuillerée de soupe que j'avalai, j'en glissai une. A la seconde que je voulus prendre, le tabac d'Espagne s'étant fondu dans ma bouche je devins violet. Dans le moment le Comte Baratieri, qui s'en aperçut, se doutant de quelque chose, se jeta sur moi. On me trouva le reste du poison sous ma serviette. On me fit avaler de l'huile

malgré mes efforts ; ce qui , m'ayant fait vomir , empêcha que le verre pilé ne passât dans les intestins. J'en ai pourtant été incommodé fort long-temps de la poitrine & de l'estomac. Quand on m'eût enlevé le moyen de cesser de vivre , je n'eus plus d'autre recours qu'aux larmes. Je formai la résolution de me laisser mourir de faim.

Cependant le Ciel m'avoit destiné à de plus grands malheurs. Sylvie avoit reçu ma lettre. A peine l'eût-elle lue , qu'elle troubla tout le Couvent par ses pleurs. Crivelly apprit jusqu'où j'avois poussé ma rage. Il vint me voir & me dit tout ce qu'il put s'imaginer. Je ne lui répondit jamais un seul mot. Il lut dans mes regards que j'avois peu de part à la vie. Il courut chez Sylvie. Elle étoit persuadée que je ne vivois plus. Il la dissuada & lui apprit qu'on m'avoit sauvé. Cette nouvelle la rassura un peu. Crivelly lui dit de m'écrire , pour m'empêcher de me porter à des extrémités si funestes. C'étoit bien son dessein , sans qu'il le lui conseillât. Elle m'envoya cette lettre.

Vivez , mon cher Marquis , ou je vous suivrai au tombeau. Votre dernière marque d'amour me fait voir combien vous méritez d'être aimé. Je vais me servir de l'argent que votre pere m'a donné , pour vivre seule dans une maison de campagne , en entendant que vous trouviez le secret de venir me joindre. Retournez en France , puisqu'il le faut. Mais

revenez le plutôt que vous pourrez. Vous me trouverez toujours fidele. Je vous le jure par votre amour, qui m'est plus cher que la lumiere des Cieux.

Qu'on est foible, quand on est amoureux ! Cette lettre remit le calme dans mon ame. J'en reçus encore plusieurs autres pendant deux jours que je restai à Barcelone. Enfin je partis avec une escorte de vingt-cinq Maîtres qui avoient ordre de me remettre entre les mains du Gouverneur de la premiere Ville Française. En vain je demandai à voir Sylvie avant mon départ. Crivelly me dit qu'il avoit des défenses expresses de mon pere. Je m'en consolai, dans l'espérance que j'avois de la rejoindre bientôt. Je la laissois avec de l'argent dans un pays où elle n'avoit rien à craindre de mes parens ; hors la peine que j'avois d'être éloigné d'elle, mon cœur étoit assez tranquille. Lorsque je fus arrivé à Bellegarde, Mr. le Comte de Pertuis m'envoya avec vingt Grenadiers, jusqu'à Perpignan.

Mr. d'Andrefel, qui étoit pour lors Intendant du Roussillon, & qui fut peu après Ambassadeur à Constantinople, m'envoya son carrosse à la porte de la Ville. Nous nous y mîmes, Crivelly & moi, & allâmes descendre chez lui. Il me dit qu'il étoit au désespoir que le Roi lui eût envoyé une lettre de cachet pour me faire mettre dans la Citadelle de Perpignan, Qu'il espéroit que ce
seroit

feroit pour peu de temps. Qu'il vouloit me conduire lui-même à Mr. de Monmejan, qui en étoit le Gouverneur. Il vint effectivement avec moi & me présenta. Le Commandant me fit mille politesses ; il me retint à dîner avec Mr. d'Andrefel, pria les Officiers de la Garnison de vouloir me recevoir à leur Auberge, & me donna la Citadelle pour prison, quoique la lettre de cachet portât un ordre de me renfermer.

Crivelly partit, lorsqu'il m'eût établi dans mon nouveau domicile. Je n'y fus pas long-temps sans avoir des nouvelles de Sylvie. Je reçus plusieurs lettres de différentes personnes. Il m'en vint une entr'autres du Comte Barateri, qui étoit sorti de prison, & qui me marquoit qu'on parloit fort du mariage de Sylvie, que c'étoit l'Intendante qui le faisoit. Je traitai ces nouvelles de ridicules. Je pensois que Sylvie faisoit courir ces bruits, pour faire croire qu'elle ne pensoit plus à moi, lorsqu'on me manda qu'elle étoit mariée. J'eus beau lui écrire. Je n'en reçus plus aucune nouvelle. Je m'adressai à mon Commissaire de l'Inquisition. Il me marqua qu'il étoit vrai qu'elle avoit épousé un nommé Larcher, & que c'étoit Madame de Pédras qui avoit fait ce mariage. Je crus pour lors que Sylvie avoit tenu une conduite indigne d'une femme d'honneur ; & qui ne l'auroit pas cru comme moi ? Il n'en étoit rien, comme je l'ai appris dans la suite.

Cependant, piqué au vif contr'elle, je résolus de l'oublier, & de finir mon esclavage qui duroit depuis six mois. Je m'adressai à Mr. d'Andrefel, qui venoit d'être nommé Ambassadeur à la Porte. Je lui proposai de l'accompagner. Il l'accepta avec plaisir. Il écrivit à ma famille; & moi, de mon côté, je m'adressai au Marquis de Châteaurenard, pour parler à mon pere, qui étoit son ami depuis long-temps, & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Je lui avois, en mon particulier, des obligations qui seront éternellement gravées dans mon cœur. Il m'avoit soutenu contre les premiers mouvemens de ma famille, & il l'avoit empêchée de se porter à de plus grandes extrémités. Comme il étoit reconnu pour un homme plein d'honneur, il s'étoit acquis le droit de dire ce qu'il pensoit, & il soutenoit ce caractère de sincérité par une naissance illustre & par beaucoup de bien. Il me fit réponse, qu'il avoit obtenu ce que je demandois, & que je partirois avec les fils de Mr. d'Andrefel, qui venoient attendre leur pere à Toulon, où je trouverois un équipage dont j'aurois lieu d'être content. Je reçus quelques jours après le rappel de ma lettre de cachet, & fis le voyage de Perpignan à Aix avec le jeune Marquis d'Andrefel & son frere.

Lorsque nous arrivâmes en Provence, ils allerent chez mon pere. Je ne les accompagnai point, & je ne vis personne de ma fa-

mille, qu'un frere, que j'aimois autant que Sylvie. Il venoit de justifier, tout jeune qu'il étoit, combien il méritoit ma tendresse. Mon pere lui ayant offert, s'il vouloit quitter la Croix de Malthe, de le faire l'aîné, il l'avoit refusé constamment. Son amitié pour moi ne s'est jamais démentie, & dans les malheurs qui me sont arrivés, elle a été la seule chose qui m'ait apporté quelque consolation. Il m'apprit que ma mere auroit fort souhaité de me voir, mais que mon pere s'y étoit fortement opposé. Elle avoit alors une tendresse infinie pour moi. Elle n'avoit pas peu contribué à faire consentir mon pere à la révocation de ma lettre de cachet. Bien plus, comme il se plaignoit beaucoup de la dépense que je lui avois causée, ma mere lui offrit de vendre ses diamans. Son amitié pour moi a bien changé dans la suite. Il semble que c'est mon destin d'être rendu malheureux par les personnes qui m'ont le plus aimé.

Après avoir pris congé de mon frere, je partis pour Toulon. Mon pere y vint quelques jours après. Mr. l'Ambassadeur me mena chez lui. Il me parla assez doucement, me représenta le tort que je m'étois fait dans le monde, & finit par me dire qu'il souhaitoit que ma conduite fit oublier au public ma sortise, autant qu'il l'avoit déjà oubliée. Je ne m'attendois pas à une réprimande aussi modeste. Quoique je sente qu'il avoit le cœur fort bon, comme je ne suis pas celui de ses enfans qu'il

a le plus aimé , je ne pensois pas en être quitte à si bon marché. A ce qu'il me disoit , je n'avois rien à répondre. Aussi ne parlai-je point. Le Marquis de Châteaurenard qui se trouvoit présent à ce raccommodement , changea de discours. Il ne fut plus question de rien. Trois ou quatre jours après , nous mêmes à la voile pour Alger , où nous devions passer avant d'aller à Constantinople , l'Ambassadeur ayant été chargé des négociations particulieres pour les Beys d'Alger , Tunis & Tripoli.

Fin du premier Livre.





M É M O I R E S

D E

M. LE MARQUIS
D' A R G E N S.



L I V R E S E C O N D.

L'ESCAIRE qui portoit l'Ambassadeur, étoit composée de quatre Vaisseaux : *le Solide*, de soixante & douze pieces de canon ; *le Toulouse*, de soixante & seize ; & deux Frégates de cinquante, appelées *la Loire* & *la Vestale*. Ces quatre vaisseaux devoient suivre l'Ambassadeur jusqu'en Candie. Mr. de Grand-pré, qui commandoit l'Escadre, & qui montoit *le Toulouse*, devoit aller en Egypte avec *la Vestale*, & Mr. de Beau-

caire , qui montoit *le Solide* , devoit mener l'Ambassadeur jusqu'à Constantinople , ayant *la Loire* pour conserve. Comme les négociations , dont Mr. d'Andresel étoit chargé , tendoient , ou à renouveler l'alliance , ou à déclarer la guerre , la France avoit voulu faire paroître quatre vaisseaux de guerre , sur ces Côtes , pour en imposer davantage.

Après deux jours de navigation fort heureuse , le vent grossissant excessivement , nous fûmes obligés de mouiller aux Fromentieres. Les Isles qui portent ce nom , sont à quelques lieues de celles de Minorque & de Majorque. Elles ont été peuplées. Mais *Barberousse* , en revenant de France avec la Flote Turque , en fit les habitans esclaves & les vendit à Constantinople. Il n'y a plus aucune habitation. On y peut faire commodément de l'eau & du bois. Comme nous restâmes près de huit jours pour attendre le vent , je proposai au Chevalier de Clairac , Capitaine dans le Régiment de la marine , & Ingénieur en chef actuellement , avec qui j'avois fait connoissance , d'aller voir l'Isle d'Yviça , qui n'est qu'à trois lieues des Fromentieres. Clairac y consentit , & ce fut dans ce petit voyage que nous liâmes une amitié , qui ne finira sans doute qu'avec la vie. Il alloit à Constantinople par curiosité. Sachant parfaitement les Mathématiques , il avoit cru pouvoir faire quelque nouvelle découverte. L'Ambassadeur , dont il étoit connu depuis long - temps ,

l'estimoit infiniment. Aussi le méritoit-il. Quoiqu'il n'eût pour lors que vingt-cinq ans, il y avoit peu d'hommes en France qui joignissent tant de science & d'esprit, à tant de jugement & de probité.

Yviça est une Isle appartenant au Roi d'Espagne. Il y a une ville assez grande, mais mal-bâtie, pleine de Couvents des deux sexes, ainsi que toutes celles qui sont sous la domination des Espagnols. Nous allâmes saluer le Commandant. Il se tient dans le Château, situé sur une hauteur qui défend la Ville & l'entrée du Port. Ce Gouverneur se nommoit Dupuis & sortoit des Gardes-Valonnes. Il nous retint malgré nous un jour entier. Nous le menâmes à nos Vaisseaux, où il salua l'Ambassadeur. Il y fut magnifiquement régalé par Mr. de Beaucaire, qui commandoit le Vaisseau où étoit son Excellence. Cet Officier trouva le secret de manger dans ce passage plus de vingt mille écus au-delà de ce qu'il recevoit du Roi. Il étoit coutumier du fait, il n'avoit jamais commandé de Vaisseaux, qu'il n'eût perdu où les autres gagnent. Il a été fait Officier-Général depuis peu de temps, avec l'approbation générale du Corps de la Marine.

Le vent ayant changé, nous arrivâmes en trente-huit heures devant Alger. La Ville salua nos vaisseaux de vingt-un coups de canon, que nous rendîmes coup pour coup. Une heure après que nous eûmes mouillé, le

Consul de France vint à notre bord voir l'Ambassadeur. Ils eurent une conférence particulière.

Une Escadre Hollandoise de cinq vaisseaux de guerre , que nous avions trouvée devant Alger , fit le principal sujet de leur entretien. Elle inquiétoit infiniment Mr. d'Andresel. Il avoit des ordres exprès de la Cour de ne descendre à terre que lorsqu'il auroit parole qu'on signeroit le renouvellement de la paix. Les Hollandois , las d'avoir la guerre avec eux , étoient pour traiter d'un accommodement. Cette circonstance rendoit notre négociation beaucoup plus difficile. Les Algériens ne vivent que de rapine. Il falloit nécessairement que s'ils faisoient la paix avec les Hollandois , ils rompiissent avec nous. Nous restâmes deux jours sans qu'il nous fût permis de débarquer. Le troisième , le Consul , suivi du Kiaia , ou Ministre du Bey , vint visiter l'Ambassadeur , & lui déclarer , de la part de son Maître , que le Divan avoit résolu de donner toute sorte de satisfaction à la France & de renouveler la paix.

Depuis ce jour , la négociation des Hollandois alla de mal en pis. Ils en attribuerent la cause au manque d'Interprète. Celui dont ils se servoient étant Esclave du Bey , ne lui osoit pas rendre dans les termes précis ce qu'ils disoient , & ils prièrent Mr. d'Andresel de vouloir bien leur prêter le sien. Ils furent obligés de mettre à la voile quel-

ques jours après , aussi fâchés de notre arrivée , que nous l'avions été de les rencontrer.

Alger est une Ville bâtie en Amphithéâtre , dont les rues sont étroites & mal-propres , les maisons hautes , peu riantes , la plupart sans fenêtres du côté des rues. Les bâtimens sont tous couverts de terrasses , où les femmes vont se promener lorsque la chaleur du soleil est finie. Elles sont un peu plus libres en Afrique qu'en Asie & à Constantinople. Il y a des intrigues à Alger , mais il est dangereux d'en avoir. Les femmes n'y sont servies que par des Esclaves Chrétiens. Elles les voient même avec plus de liberté que les Naturels du pays , & de-là viennent bien des passions , qui finissent ordinairement par d'étranges catastrophes.

Lorsqu'un Chrétien est surpris avec une Turque , il faut qu'il se fasse Mahométan , ou qu'il soit empalé. Quoique le cas arrive assez souvent , on voit néanmoins peu de Martyrs à Alger. Si c'est un Esclave , on se contente de lui donner deux ou trois cents coups de bâton sur la plante des pieds. L'intérêt personnel des Turcs a fait mettre cette différence entre l'Esclave & celui qui est libre. Quant à la fille , avec lequel des deux qu'elle soit surprise , elle est jetée dans la mer , la tête liée dans un sac , si son amant persiste dans le Christianisme. Le Consul nous assura qu'on en avoit noyé une âgée de

quinze ans , deux jours avant notre arrivée. On l'avoit surprise avec un Esclave Maltois , qui avoit essuyé quatre cents coups de bâton sur la plante des pieds , sans avoir été ébranlé. Il faut avouer que la grace fait quelquefois des Martyrs & des Confesseurs par des moyens bien scabreux.

Les femmes des Seigneurs ne peuvent pas avoir des intrigues aussi facilement , parce qu'elles sont gardées par des Eunuques. Mais il en est très-peu à Alger qui soient dans le cas. Ces sortes d'Esclaves coûtent infiniment , & n'étant propres à aucun travail , peu de ces Pirates sont en état d'en avoir. Je doute qu'il y ait à Alger quinze particuliers qui en aient.

La République n'a qu'un seul vaisseau à elle ; tous les autres sont à des particuliers ; & quand elle en a besoin , elle est maîtresse de s'en servir , soit pour son usage , soit pour grossir la flotte du Grand-Seigneur , à qui ils sont obligés de fournir un nombre de vaisseaux lorsqu'il est en guerre. C'est-là le seul tribut qu'ils donnent à la Porte.

Quant au reste de leur Gouvernement , ils le conduisent eux-mêmes. Ils sont les maîtres d'élire leur Dey , & de le déposer. Ils n'usent que trop de ce Privilège. Peu de Deys regnent long - temps paisiblement. On nous montra le tombeau de sept Deys , qui avoient été élus & massacrés tous sept dans le même jour. Il falloit que le huitieme

fût bien hardi pour accepter la couronne.

C'est le Divan général qui regle les affaires qui regardent l'Etat. Ce Conseil est composé des principaux de la Ville. Le Dey y préside. Ce sont leurs Etats-Généraux. Il y a un autre Tribunal pour les affaires des particuliers , qui revient à - peu - près à nos Baillages. Leur justice est assez bonne , & excessivement brève.

Le jour de l'Audience de l'Ambassadeur étant fixé , il descendit à terre , au bruit de toute l'Artillerie de l'Escadre. Deux des premiers de la République vinrent le recevoir sur le rivage à l'entrée du Port. Il alla d'abord chez le Consul , où il se reposa quelque-temps , & de-là il partit à pied , pour se rendre au Palais du Dey , accompagné de tous les Officiers de l'Escadre , & précédé de sa maison. Le Dey le reçut dans l'appartement le plus superbe de son Palais. C'étoit une espèce de galerie , dont les murailles étoient reblanchies & entourées de quelques sophas à la Turque assez mauvais. Il avoit autour de lui deux ou trois Turcs , quelques Esclaves Chrétiens , & deux Mousles Hollandois , qui lui servoient de Pages.

L'Ambassadeur s'assit dans un siège pareil au sien , vis-à-vis de lui. Il lui parla la tête couverte & en Français. La cérémonie fut faite dans un instant. On nous apporta du café & des pipes. Le Dey parla alors en Italien avec l'Ambassadeur , & nous restâmes

une demi - heure avant que Mr. d'Andresel prît congé de lui. Au sortir de l'Audience, l'Ambassadeur retourna chez le Consul, où il dîna ; & l'après-dîné, il se rembarqua pour retourner à nos vaisseaux.

Mes malheurs & l'amour sembloient vouloir me donner le temps de respirer. Je sentois renaître au fond de mon cœur cette liberté, après laquelle j'avois si fort soupiré. L'image de Sylvie se présentoit quelquefois à mon esprit. Mais je tâchois de l'en éloigner. J'avois repris une partie de ma gaieté, & malgré les maux que l'amour m'avoit causés, je ne pouvois haïr les femmes. Cette passion, qui m'avoit déjà fait essuyer tant de peines, pensa me coûter cher à Alger.

L'Abbé de Biron, fils du Duc de Biron, s'étoit embarqué avec nous, pour aller voir sa sœur Madame de Bonac, qui étoit à Constantinople avec son mari, à qui Mr. d'Andresel devoit succéder. Il étoit aimable, vif, ayant beaucoup de génie. Je m'étois fait un plaisir de cultiver son amitié. Comme je ne le quittois gueres, ayant passé un après-dîné sans le voir, je demandai à Clairac s'il ne savoit point où il étoit ? Il est sur la terrasse, me dit-il. Il y lorgne tant qu'il peut toutes les femmes qui sont sur les autres. Allons, lui dis-je, en faire autant que lui. Nous montâmes au haut de leur maison, & nous trouvâmes effectivement l'Abbé de Biron. Vous venez un peu tard, nous dit-il. Il y

avoit sur la terrasse attenante, une des plus jolies filles du monde. J'ai eu une conversation d'une demi-heure avec elle par des signes.

Dans le temps qu'il nous parloit, elle reparut. Ah ! la voilà, dit l'Abbé. Voyez si je vous mens. Il avoit raison. J'avois vu peu de personnes aussi jolies. Je la saluai à la Turque. Elle me rendit le salut. Clairac, l'Abbé de Biron & moi, nous nous mêmes nous trois à gesticuler. Elle en faisoit autant de son côté.

Nous aurions bien pu lui parler, car nos terrasses se touchant, & celle où nous étions étant beaucoup plus haute que la sienne, on ne pouvoit pas la découvrir. Mais nous craignions qu'on ne nous entendît, & qu'il ne nous arrivât quelqu'une de ces avanies, qui sont assez communes dans ce pays-là.

Cependant l'occasion ne me paroissoit point aussi périlleuse que Clairac & l'Abbé de Biron le pensoient. Je lui dis que j'étois résolu de sauter dans la terrasse de la belle Turque. Etes-vous fou, me dit l'Abbé de Biron ? Où bien êtes-vous las de vivre ? Non, dit Clairac, qui crut que je plaisantois. Il veut trouver un honnête prétexte pour se faire Turc. Il en fera tout ce que vous voudrez, lui dis-je. Mais je vais descendre dans le moment. L'Abbé de Biron & Clairac voyant que je parlois sérieusement, firent ce

qu'ils purent pour me dissuader , & ils n'avancèrent à rien. Soit, dit Clairac. Laissons-le donc seul , c'est son affaire, je le répète. Il n'y avoit pourtant pas autant de risque qu'ils se le figuroient. D'abord que j'étois dans la terrasse , je ne pouvois plus être vu , parce qu'elle étoit entourée de hautes murailles , & que les autres maisons , excepté celle du Consul , étoient plus basses. Le seul danger que je courois , étoit d'être aperçu en montant ou en descendant la muraille , qui pouvoit bien avoir six pieds d'élévation. Le soleil étoit encore fort haut , & pendant la chaleur , il est rare que les Turcs montent sur leurs terrasses.

Ces raisons me paroissant excellentes , à peine l'Abbé de Biron & Clairac m'eurent-ils quitté , que sans consulter ma belle Algérienne , je sautai le long de la muraille dans sa maison. Elle fut si étonnée de me voir faire un coup si hardi , qu'elle ne sut que dire. Je savois comment on faisoit l'amour à la Turquie. Je lui pris la main , je la lui baisai , elle ne s'en défendit pas , & après une conversation d'un quart - d'heure , où nous ne nous entendions gueres l'un & l'autre , je me mis dans le cas , ou d'être Turc , ou d'être empalé.

Je trouvai ma nouvelle conquête si belle , que je résolus , au risque de tout ce qui pourroit en arriver , de la revoir tous les jours jusqu'au départ des vaisseaux. Je le lui fis com-

prendre en Langue Franque , que je parlois un peu , & lorsque je voyois qu'elle avoit peine à concevoir , j'avois recours aux signes. Comme le jour baissoit extrêmement , elle me dit de me retirer & de venir sur la terrasse le lendemain à la même heure que j'y étois venu.

L'Abbé de Biron & Clairac , ne me voyant plus , crurent qu'il m'étoit arrivé quelque accident. Ils revinrent sur la terrasse dans le moment que je grimpois sur la muraille pour y monter. Ils ne pouvoient revenir de leur étonnement , & s'ils ne l'avoient vu eux-mêmes , ils auroient eu peine à le croire. Je leur contai mon aventure & ne pus leur cacher la résolution que j'avois prise d'y retourner. L'Abbé de Biron , qui vit combien je risquois , en avertit l'Ambassadeur , & je reçus de lui le soir un billet , par lequel il me prioit de l'aller joindre. Dès que je fus arrivé au vaisseau , il m'ordonna poliment de ne plus sortir tant que nous serions à Alger. Je vis bien qu'il savoit de quoi il étoit question , & l'Abbé de Biron m'avoua que c'étoit lui qui m'avoit fait arrêter. J'eus peu de temps à regretter ma Maîtresse. Nous partîmes deux jours après pour Tunis , où nous arrivâmes dans une semaine.

Nous mouillâmes à la rade auprès du Cap de Carthage , à la portée du canon des Forts de la Goulette , qui sont assez mauvais. On les a bâtis à l'embouchure d'un petit canal ,

large de trente à quarante pieds , & long de cinq cents toises , qui joint un lac de deux ou trois lieues de circuit avec la mer. Tunis est bâtie à cinq cents pas de ce lac dans les terres , & à trois ou quatre lieues de la mer , ce qui l'a toujours mise à couvert des bombardemens.

C'est une Ville , plutôt marchande que corsaire. Ses habitans n'ont que de petits bâtimens , qui arment & désarment à Porto-Farine , Port de mer à dix lieues de Tunis. Il y a à Tunis un Dey comme à Alger. Mais il n'a aucune autorité effective , quoiqu'il ait tous les honneurs de la Royauté. C'est le Bey qui est le maître absolu & le Chef de l'Etat. Anciennement les Beys n'étoient que Commandans des troupes. Peu-à-peu ils ont dépouillé les Deys de toute leur autorité , & se la sont appropriée. C'est le Bey qui décide de la paix & de la guerre , qui reçoit les Ambassadeurs , & qui préside au Divan.

On nous reçut à Tunis avec les mêmes cérémonies qu'à Alger. Le Palais du Bey est infiniment plus beau que celui du Roi d'Alger. On y voit des appartemens fort bien meublés. La Cour est parée de carreaux de marbre blanc & bleu , & entourée de quatre corps-de-logis. Ce sont des pavillons à la Turque , bâtis en demi-croix. La maison est bien mieux composée & a un air bien plus noble que celle du Dey d'Alger. Nous terminâmes aisément les affaires que nous avions
avec

avec les Tunisiens, parce qu'outre qu'elles n'étoient pas de conséquence, ils nous accorderent tout ce que nous leur demandâmes. Mais nous fûmes obligés de rester mouillés près de trois semaines pour attendre un vent favorable.

Je logeois chez le Consul de notre Nation nommé Bignon, qui étoit de chez moi, & ami de ma famille. Nous ne nous quittions jamais. Clairac & moi logions toujours ensemble.

L'aventure d'Alger m'avoit mis en goût de chercher fortune. Je le pressois sans cesse de se joindre à moi pour trouver quelque chose qui pût nous amuser. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Le Chevalier de Cougoulin, Officier de vaisseau, connu dans le monde par plusieurs piéces de vers de sa façon, qui ont été parfaitement bien reçues, s'étoit mis dans notre société. Il aimoit infiniment le plaisir. Le hasard lui avoit procuré la connoissance d'un Juif, nommé Moïse. Ils étoient venus à parler des femmes du pays. Le Juif s'étoit offert, pour une légère récompense, de lui faire voir deux filles Juives, ou Turques, entre lesquelles il pourroit choisir, & Cougoulin avoit accepté le parti pour lui & pour deux de ses amis. Il savoit bien que nous ne le démentirions pas.

Il résolut que nous irions le lendemain à une lieue de la ville dans un Jardin qui ap-

partenoit à Moïse , & qu'il nous y feroit venir deux Juives & deux Turques. Pour faire la partie égale , nous menâmes avec nous un jeune Gardé-Marine , appelé Virville , fils du Commandant du Château de Dijon. Nous partîmes de chez le Consul sur les six heures du matin , sous le prétexte d'aller visiter des ruines antiques , qui sont autour de Tunis. A la porte de la ville nous trouvâmes des chevaux , que notre Mercure avoit eu soin de nous faire préparer. En moins d'une heure nous arrivâmes à la maison de campagne.

Nos Princesses n'y étoient point encore , & pour dissiper l'ennui que nous causoit leur absence , nous nous mîmes à déjeuner & à boire d'un excellent vin , dont nous avions apporté plusieurs bouteilles avec nous.

Il est difficile à quatre François d'être à table , sans que les voisins s'en apperçoivent. Le vin nous inspirant de la gaieté , nous chantions à pleine tête. Un Seigneur du pays , premier Kiaia du Bey , Renégat Vénitien , dont le Jardin étoit auprès du nôtre , ayant entendu le tapage que nous faisons , demanda d'où venoit ce bruit ? On lui dit que c'étoient des Officiers François de la suite de l'Ambassadeur , qui étoient dans le Jardin d'un Juif. Il eut la curiosité de nous voir. Il nous envoya prier par deux de se gens de vouloir bien lui faire l'honneur d'aller chez

lui ; & quoiqu'il y eût à peine cent pas d'une maison à l'autre , on nous amena des chevaux de main , dont nous ne fîmes aucun usage. C'est la mode dans ce pays-là d'en agir ainsi avec les personnes qu'on veut traiter avec distinction.

La politesse du Renégat ne nous fit point plaisir. Nous attendions nos Dames , & nous craignions que , ne nous trouvant point au rendez-vous , elles ne retournassent à Tunis. Nous ne pouvions cependant refuser au Turc ce qu'il nous demandoit : notre Juif nous assura que nous ne devions pas craindre que les filles s'en allassent , & qu'il les retiendrait tant que dureroit notre visite. Comptant sur sa parole , & plus encore sur la précaution que nous avions eue de ne le point payer d'avance , nous allâmes chez le Renégat Vénitien.

Il étoit parfaitement bien logé. Il nous fit apporter du café & des pipes. Comme nous parlions Italien , Clairac & moi , assez passablement , nous fûmes d'abord les meilleurs amis du monde. Nous lui dîmes que nous avions de fort bon vin avec nous. Il ne refusa point d'en boire. Nous en vuidâmes plusieurs bouteilles.

Lorsque nous fûmes un peu échauffés , nous nous mîmes à parler de Religion. Cougoulin soutenoit fermement que Mahomet étoit un fort grand homme , & qu'il ne doutoit pas que les Turcs ne fussent sauvés.

Clairac vouloit même qu'on fit son salut dans cette Religion plus aisément que dans la Chrétienne. Avant la fin du repas , le Renégat se trouva le plus mauvais Musulman.

Aussi n'avoit-il pas embrassé cette Religion après l'avoir examinée. Ayant été fait esclave , & étant devenu amoureux de la fille de son Patron , il avoit su lui plaire , il s'étoit fait Turc , & l'avoit épousée. Son Maître lui ayant donné la liberté , il avoit eu le secret de vendre le bien qu'il avoit dans son pays , sous prétexte de se racheter , & lorsqu'on lui en avoit envoyé l'argent , il avoit quitté ouvertement le Christianisme.

Nous en étions venu au point de ne plus faire aucun mystère. Cougoulin avoua au Renégat que nous attendions des filles dans le Jardin du Juif , & qu'apparemment elles n'étoient pas encore arrivées , puisqu'on ne nous en avoit pas avertis.

Tout ivre qu'étoit le Vénitien , il parut surpris de ce que lui disoit Cougoulin. C'est un grand malheureux que ce Juif , nous dit-il. Quoi ! commettre ainsi des gens de votre condition ! Gardez - vous bien de passer la nuit dans son Jardin. Nous sommes dans le temps du Ramadan. Les Turcs veillent & boivent toute la nuit. Il y a un nombre infini de Mores répandus dans la campagne. S'ils avoient le moindre soupçon que vous fussiez avec des femmes Turques , ils vous feroient

une affaire, dont tout le crédit de l'Ambassadeur ne vous sauveroit point. Ce misérable seroit peut-être le premier à vous trahir, dans l'espérance d'être récompensé.

Ce qu'il nous disoit étoit fort sensé. Mais il parloit à des gens ivres, & nous ne goûtions point ses raisons. Voyant qu'il ne pouvoit nous persuader; vous êtes donc résolu, nous dit-il, d'attendre ces filles; Restez dans mon Jardin. Je suis obligé de me trouver cette nuit chez le Bey, pour y rester jusqu'à demain midi. Je vous laisserai un Esclave Anglois qui sait le Français. Pourvu que vous ne sortiez point de mon Jardin, il n'est point de More assez hardi pour oser se présenter à la porte. Lorsque je serai parti, votre Juif peut y mener les femmes qui vous attendent. Mais ne sortez point du Jardin, que vous ne les ayez renvoyées auparavant. Nous le remerciâmes de la complaisance qu'il avoit pour nous, & étant parti pour aller faire son service auprès du Bey, nous restâmes les maîtres de sa maison. Nous envoyâmes l'Esclave Anglois avertir notre juif de venir nous trouver.

Il arriva peu de temps après, avec quatre filles assez jolies. L'une d'entr'elles étoit une Turque de seize à dix-sept ans. Elle nous plut à tous quatre. Il falloit savoir qui seroit possesseur de cette beauté. Le sort en décida. Elle me tomba en partage. Les autres suivirent pareillement les décrets du destin.

J'avois une Turque , Clairac de même , Virville & Cougoulin , les deux Juives. Nous nous étions pourtant promis qu'avant de finir la partie , nous troquerions d'épouses.

Après de tendres discours , dont notre Juif & l'Esclave Anglois étoient les Interprètes , nous procédâmes à des actions plus sérieuses : & comme on ne peut continuer perpétuellement un exercice aussi pénible , pour nous délasser de nos fatigues , nous nous remîmes à table. Nos femmes , & surtout les Turques , buvoient du vin coups sur coups. Elles furent bientôt dans un état pareil à celui où nous étions depuis sept à huit heures. L'Esclave Anglois & le Juif n'étoient pas d'un plus grand sang froid que nous. Il étoit minuit , & nous comptions rester à table jusqu'au jour , lorsque nous vîmes paroître un Noir au milieu de nous.

Il avoit trouvé la porte du salon ouverte , & s'étoit avancé jusqu'auprès de la table , avant que nous eussions pu l'apercevoir.

Cet homme marmotta quelques mots Turcs , que nous n'entendions pas. Dès l'instant qu'il les eût dit , la discorde se mit parmi nous. Nos femmes voulurent sortir. Les Turques sur-tout paroissoient fort effrayées. Le Juif s'arrachoit les cheveux. Le seul Esclave Anglois gardoit un silence , où il paroissoit

entrer du mystère. Nous lui demandâmes ce que vouloit cet homme ? Il nous dit que c'étoit le Jardinier de la maison , qu'ayant entendu qu'il y avoit des femmes , il étoit entré pour s'en éclaircir , qu'il vouloit aller avertir les Turcs , son maître ne nous ayant pas laissé son jardin pour cet usage , qu'il falloit tâcher de l'appaîser par quelqu'argent.

A ce mot , nous comprîmes aisément que c'étoit un jeu joué entre l'Anglois & le More , pour nous obliger de leur donner quelque chose. C'étoit aussi ce que nous pouvions faire de mieux. Je le proposai à Cougoulin. Il me traita de ridicule. Cette bagatelle vous embarrasse , me dit-il ! Pardi voilà quelque chose de bien difficile. Je m'en vais tuer ce More. Nous attacherons l'Esclave Anglois pour le reste de la nuit , afin qu'il ne nous soit point à charge , & dès la pointe du jour nous regagnerons nos vaisseaux , & les filles & le Juif s'en iront de leur côté. Personne n'est dans le Jardin que nous. Nous ne craignons point d'insultes des Turcs , qui sont dehors & qui n'oseroient entrer dans la maison du Kiaia , outre qu'il est impossible qu'ils devinent que nous sommes ici. Ainsi mon cher , pour achever tranquillement notre patrie , je vais sacrifier ce More à la triple Hécate.

C'est fort bien dit , continua Clairac. Son sang sera agréable à cette respectable Déesse , & j'ai toujours eu envie de tuer un Musulman.

Virville pendant ce discours s'étoit emparé de la porte du fallon , pour que personne ne sortît. Comme il étoit le plus gris de tous , il chantoit , l'épée à la main , *poursuivons jusqu'au trépas l'Ennemi qui nous offense.* Allons , dit Cougoulin , il faut orner la victime de bandelettes & de guirlandes. A ces mots , il prend une serviette & s'avance vers le More , à qui l'Anglois ayant redit nos discours , avoit donné une peur épouvantable. Il se mit à genoux au milieu de la chambre. Il croisoit ses mains sur la poitrine & nous demandoit grace. Les femmes, l'Esclave Anglois , le Juif , tous pleuroient & se désespéroient.

J'ai cru , dis-je à Cougoulin , jusqu'ici que vous plaisantiez. J'ose vous assurer que tant que je vivrai , personne n'attendra sur les jours de ce misérable. Ha , ha , dit Virville , vous voulez qu'on le sacrifie à Mademoiselle Sylvie. Eh bien soit. Tout nous est égal. Autant vaut-elle qu'Hecate. Si au lieu de l'avoir menée en Espagne , tu l'eusses conduite ici , nigaut , elle auroit pu elle-même faire le sacrifice. C'auroit été un Iphigénie en Barbarie.

Voyant combien peu j'avançois auprès d'eux , je m'adressai à Clairac. Eh quoi ! lui dis-je , Chevalier , vous qui êtes rempli de sentimens , pouvez-vous penser de la sorte ? Allons , me dit-il , puisque tu le veux , il en sera quitte pour la peur. Messieurs , conti-

nua-t-il, je fais un moyen moins violent que celui dont vous voulez vous servir. Renvoyons les deux Turques que nous avons. Je garderai ici le More avec Virville, & d'Argens avec Cougoulin conduiront l'Anglois qui leur ira ouvrir la porte. Une fois que ces femmes seront hors du Jardin, nous refermerons la porte, & nous n'aurons plus rien à craindre.

Nous nous rendîmes tous à son opinion, & nous dîmes à l'Esclave Anglois de venir avec nous. Lorsqu'il vit qu'il perdoit le fruit de l'avanie qu'il vouloit nous faire, il tâcha de rassurer les Turques, pour les obliger à rester. Elles étoient trop effrayées. Elles voulurent sortir, & ce misérable, en leur ouvrant la porte, enfonça un coup de couteau dans le bras de l'une. Cougoulin, qui s'en aperçut le premier au cri qu'elle fit, mit l'épée à la main pour tomber sur lui. Je le retins, & lui remontrai que si nous faisions du bruit, quelqu'un pourroit nous entendre, & qu'on arrêteroit ces filles infailliblement sur le chemin. Comme il commençoit à se dégriser, il se modéra assez facilement. Nous attendîmes le jour avec nos deux Juives paisiblement, & dès qu'il parut, nous retournâmes chez le Consul.

Il y avoit apparence que nous ferions bientôt route pour Tripoli. Je voulus voir les ruines de Carthage. Nous allâmes les visiter, Clairac & moi. Elles sont à trois lieues de

Tunis sur le bord du rivage. La ville étoit bâtie sur une langue qui avance dans la mer & qui forme un Cap, qu'on appelle encore le Cap de Carthage. On y voit des morceaux d'aqueducs forts beaux & entiers, & un nombre considérable de citernes. Il y en a dix-sept d'une vaste étendue, qui sont jointes ensemble par une route commune à un reste d'un édifice public. C'est-là ce qui subsiste de plus entier. Les autres arches sont tout-à-fait détruites, & ne sont plus qu'un tas de pierres & de gravier.

Le vent étant devenu favorable, nous partîmes pour Tripoli. Un calme étant survenu, nous fûmes obligés de mouiller à la Lampadouse, petite Isle dépeuplée par le Corsaire *Barberouffe*. On y trouve une chapelle dédiée à la Vierge, desservie par un hermite qui a aussi soin d'une petite mosquée, dans laquelle est le tombeau d'un Chérif. Il est le seul habitant de l'isle. Les Turcs & les Chrétiens qui vont faire là de l'eau, lui laissent tout ce dont il a besoin.

De la Lampadouse, nous allâmes tout droit à Tripoli. C'est une ville pauvre & mal-bâtie. Le Gouvernement est le même que celui de Tunis & d'Alger. Nous descendîmes d'abord à terre. L'Ambassadeur seul ne sortit point du vaisseau. Il vouloit auparavant qu'on lui promît de rendre vingt-cinq mille Piastres Sevillannes, qui avoient été prises sur un Bâtiment Marseillois contre la foi publique.

Ils ne voulurent jamais y consentir. Mr. d'Andresel ayant fait dire au Bey, qu'il devoit se souvenir des Français, & qu'on pourroit les bombarder une seconde fois; ils eurent l'insolence de répondre que Louis XIV étoit mort, & que ce qui étoit aisé dans un temps, devenoit difficile dans l'autre.

Il pensa nous arriver un accident des plus fâcheux à Clairac & à moi. Nous étions logés chez le Consul avec quelques autres Français. Il prit envie au Bey de nous faire arrêter, pour lui servir d'ôtages en cas qu'on lui déclarât la guerre. Heureusement le Consul ayant été averti de ce dessein, nous fit retourner à nos vaisseaux. Une heure plus tard, nous courions risque d'être prisonniers, & nous y aurions resté, selon toute apparence, jusqu'après le bombardement, qui se fit dix-huit mois après.

Pendant le temps que j'étois dans la ville, je vis un arc de triomphe de marbre blanc, beau & entier, qui est auprès du Port. Depuis mon retour en France, je l'ai vu gravé dans les Antiquités de l'Afrique.

L'Ambassadeur n'ayant plus rien qui dût retarder son voyage de Constantinople, nous fîmes voile vers Candie. Dès que nous l'eûmes découverte, nos Vaisseaux se séparèrent. Ceux qui étoient destinés pour l'Egypte, prirent la route de Chypre, & nous poursuivîmes la nôtre pour l'Argentiere. C'est la première Isle de l'Archipel. Nous étions obligés

de nous arrêter pour y prendre un Pilote particulier , que le Roi entretient pour la navigation de ses vaisseaux dans cette mer. Dès que nous y eûmes mouillé , Clairac & moi descendîmes à terre. Comme nous devions rester sept à huit jours pour faire des provisions , nous menâmes un domestique avec nous pour nous apprêter à manger à la Française. Notre premier soin fut de chercher un logement. Nous en trouvâmes un beaucoup plus commode que nous n'aurions cru.

Le jour que nous débarquâmes étoit la fête de l'Isle. Les femmes & filles Grecques étoient parées de leurs plus beaux habits. Elles se promenoient le long du rivage pour voir nos vaisseaux. Tandis que je m'informois d'un Prêtre Grec , que j'avois rencontré , s'il y avoit des cabarets , Clairac parloit à une fille fort jolie , qui paroissoit plongée dans la tristesse.

Cet homme ne m'ayant pas su dire ce que je lui demandois , je rejoignis Clairac , qui me dit en Italien , qui est le langage des Isles , mêlé de quelque peu de Français & de vieux Grec , vous qui êtes Médecin , n'auriez-vous point de remède pour cette belle malade ? Il faudroit , répondis-je , que son mal fût bien opiniâtre , si je n'en venois à bout. Je lui pris gravement la main , lui tâtai le poulx , & lui ordonnai de prendre du lait tous les matins.

Monsieur , me dit une fille qui étoit avec

elle, tous les remèdes du monde ne sauroient la guérir. Eh quel mal a-t-elle donc, lui répliquai-je ? Elle a perdu son mari, me répondit-elle. Depuis deux jours il a épousé une autre fille à Metelin. Dans toutes ces Isles qui sont au premier venu, les Corsaires ont établi la mode de se marier pour un certain temps. Les Prêtres Grecs, qui sont des misérables, sans honneur & sans religion, se sont prêtés à ces débauches. Isabella, c'étoit le nom qu'avoit cette fille, qui avoit épousé un Grec de Millo, qui montoit une Galiote. Celui-ci, ennuyé de sa femme, s'étoit remarié trois mois avant la fin de leur bail, & c'étoit une honte qui retomboit sur Isabella de n'avoir pas eu assez de mérite pour conserver son amant jusqu'au terme fixe, en sorte qu'elle auroit peine à trouver d'autres maris.

L'amie d'Isabella nous ayant mis au fait de sa tristesse ; pardi, s'écria Clairac, que ne me disiez-vous cela d'abord ? Je n'aurois pas appelé Monsieur le médecin pour la guérir, & s'il ne faut qu'un mari pour réparer son honneur, & la venger de ce faquin de pirate, en voici un tout trouvé. Je l'épouserai pour huit jours. Et moi, dis-je, j'en offre autant de son amie.

Elles acceptèrent notre proposition fort volontiers. Il faut aller, dit Julia, c'est le nom de ma future épouse, devant le Papas pour nous marier. J'irai devant le Grand

Turc, dit Clairac. Mais au moins souvenez-vous que ce n'est que pour huit jours. La cérémonie du Prêtre Grec me paroissant un peu forte, je m'y opposai, & dis que dans l'Isle, dès qu'on nous verroit en ménage ensemble, on penseroit que nous serions mariés; & qu'en tout cas, il n'y avoit qu'à dire que nous nous étions fait épouser par l'Aumônier du Vaisseau. Elles y consentirent, & nous allâmes nous loger chez Isabella, Clairac, Julia, moi, & le domestique que nous avions amené.

Nous couchions tous quatre dans la même chambre. D'abord notre ménage fut assez tranquille. Mais le diable s'en mêla bientôt. Julia mon épouse étoit jolie. Cependant Isabella avoit des yeux auxquels je ne pouvois résister. Si Clairac eût pensé sur ma femme comme je pensois sur la sienne, il eût été aisé de lui proposer un troc. Il n'étoit point dans les mêmes sentimens, & c'est ce qui rendoit la chose fort difficile.

Je m'avisai la seconde nuit, lorsque je crus tout le monde endormi, de sortir de mon lit & de me glisser dans celui de Clairac. Il m'entendit marcher & fit semblant de dormir. Je passai du côté où étoit Isabella, & j'avois commencé à cocufier Clairac, lorsque le traître, feignant de s'éveiller, se mit à crier comme un diable. Isabella à ce bruit s'éveilla. Surprise de se trouver entre les bras d'un autre homme que son époux,

elle s'en arracha avec violence. Ma femme accourut à ce tapage , & me trouvant en flagrant délit , me prit aux cheveux & m'accabla de coups. Clairac riant à pleine tête , disoit , c'est fort bien fait , il convient de punir sévèrement l'adultère ; j'aime les loix qui savent régler les désirs déréglés. Cependant , honteux & battu , je regagnois mon lit. Ce fut bien pis. Mon épouse jalouse ne voulut plus partager sa couche avec moi , & il me fallut passer le reste de la nuit sur une chaise. Le lendemain matin j'obtins ma grace , & la paix fut mise dans notre ménage.

Le Chevalier de Cougoulin nous cherchoit par-tout. Il ne savoit ce que nous étions devenus. Il s'étoit informé vainement de nos nouvelles , lorsqu'étant parvenu au quartier d'Isabella , il apprit notre mariage. Nous fûmes fort étonnés de le voir. Il y avoit cinq jours que nous goûtions les douceurs du sacrement. Il nous en félicita. Nous le convîâmes à passer avec nous les trois jours que les vaisseaux devoient encore demeurer à la rade. Il s'en excusa sur ce qu'il falloit qu'il retournât le soir à bord. Il revint nous voir le lendemain avec deux de nos amis. Enfin le temps arriva où notre lien devoit se rompre par le départ des vaisseaux. Nous prîmes congé de nos épouses , qui nous reconduisirent jusques sur le rivage.

Cependant le Chevalier de Cougoulin

penſa nous faire une affaire avec l'Aumônier du Vaiſſeau. Il lui dit en badinant , que nous ayons répandu le bruit dans l'Iſle qu'il nous avoit mariés. Il prit d'abord la choſe en plaifantant. Mais un Jéſuite , nommé le Pere Baudry que l'Ambaſſadeur avoit avec lui , voulut l'engager à ſe plaindre à ſon Excellence contre nous , comme ayant joué la Religion. Il étoit ſur le point de ſuivre le confeil du Jéſuite. Mais les Officiers lui perſuaderent que c'étoit une plaifanterie de Congoulin & qu'il n'avoit point été queſtion de lui.

La haine que le Pere Baudry avoit conçue contre moi , venoit de ce que j'avois ſoutenu en plaifantant, que Saint François Xavier n'avoit jamais été Jéſuite.

De l'Argentiere , nous allâmes mouiller à l'entrée du Détroit de Conſtantinople , viſ-à-vis des ruines de Troyes , auprès du Cap-Sigée. On y voit encore quelques reſtes de cet *Ilium* ſi renommé par les Poètes. Les Turcs en ont tiré une quantité de marbre, prodigieufe pour bâtir la plupart de leur Moſquée , & néanmoins il en reſte encore conſidérablement. Nous fûmes obligés , pour attendre le vent, de reſter plus de ſix ſemaines à l'embouchure du Détroit.

Il arriva pendant ce temps-là une affaire aſſez particulière. L'Ambaſſadeur deſcendoit quelquefois à terre pour ſe divertir. Il avoit une garde qu'on lui donnoit pour la ſûreté de

sa personne. Un jour en retournant au vaisseau, il s'aperçut qu'un des Soldats qui l'avoient accompagné ne se trouvoit plus. On fut près de deux jours sans en avoir aucune nouvelle. On apprit à la fin qu'il étoit dans un petit village à deux lieues du rivage, soit qu'il y eût été de lui-même, comme les Turcs le disoient, soit qu'on l'y eût conduit par force. On le réclama inutilement. Les Turcs répondirent qu'il étoit venu demander d'être Musulman, & qu'il falloit qu'il se le fît.

Comme on vit leur opiniâtreté, on dissimula, bien résolu de le ravoir, de quelque maniere que ce fût. Le lendemain on retourna à terre sans l'Ambassadeur. On avoit fait mettre plusieurs Gardes-Marines & Officiers dans les Chaloupes, & on les avoit instruits du dessein qu'on avoit. Dès qu'on fut sur le rivage, plusieurs Turcs vinrent à leur ordinaire, pour acheter des Marchandises que nos Matelots leur vendoient. Quand il y en eut un certain nombre, M. de Saurin, qui commandoit le détachement, donna le signal; on se saisit de cinq ou six Turcs, & on les traîna vers nos chaloupes. Nos Soldats, qui étoient sur le rivage, mirent la bayonnette au bout du fusil, pour empêcher qu'on ne les secourût. Il n'en étoit pas besoin, les autres prirent la fuite vers les montagnes. Nous ne pûmes en enmener que deux à nos vaisseaux. Les autres se trouvant plus forts que ceux qui

les avoient saisis , s'arracherent de leurs mains. *Jousoupoff*, jeune Moscovite , fâché de ce que celui qu'il avoit arrêté l'avoit renversé par terre , lui tira un coup de fusil comme il s'enfuyoit. Ce coup sembla le signal de trente autres , qui partirent à la fois. Il n'y eut pourtant qu'un Turc blessé fort légèrement à la cuisse.

J'étois dans la chaloupe de Mr. de Saurin. Je lui aidai à y faire entrer les deux Turcs , que nous menâmes prisonniers , & qu'il avoit arrêtés lui-même. Il fit une action infiniment hardie , qui lui sauva la vie. Un des Turcs qu'il avoit pris tira son poignard pour le frapper. Il n'avoit d'autres armes en main que sa canne. Il la lui plongea dans la gorge , & le renversant par terre , le fit désarmer par un Matelot. Le lendemain on nous ramena notre Soldat , & nous remîmes les deux Turcs en liberté. Nous crûmes qu'on nous reprocheroit cette démarche , un peu trop vive , à la Porte. Mais le Grand Visir n'en parla point à l'Ambassadeur.

Mon mariage de l'Argentiere avoit infiniment altéré ma santé. Je fus obligé de demander à Mr. d'Andresel d'aller changer d'air aux Châteaux des Dardanelles , qui sont bâtis sur les ruines de Sestos & d'Abydos. J'y demeurai jusqu'à notre départ pour Constantinople , où nous arrivâmes trois semaines après.

Tant de gens ont fait la relation de cette

cette ville. On a tant décrit les cérémonies des Audiences des Ambassadeurs, & les mœurs & coutumes des Turcs sont si connues, que je ne m'arrêterai point à faire un récit de ce que j'ai vu à Constantinople. J'y ai demeuré cinq mois, au lieu de quinze jours que je pensois y rester. Mr. de Bonac arrêta les vaisseaux pendant tout ce temps-là, pour pouvoir terminer la négociation de la Moscovie avec la Porte à l'occasion de la Perse.

Cette affaire a fait un honneur infini à Mr. de Bonac. Il auroit été fâché qu'un autre y mit la dernière main. Mr. d'Andresel trouvoit extraordinaire, que lui, arrivé à Constantinople, le Marquis de Bonac voulût y continuer le caractère d'Ambassadeur. Il avoit à faire à un esprit infiniment supérieur au sien. Il fallut qu'il passât par-tout où l'autre voulut.

Mr. d'Andresel avoit du génie plutôt pour le monde que pour les grandes affaires. Il entendoit bien les finances & avoit été un bon Intendant. Mais les négociations étoient au-delà de sa sphère. Au reste, il étoit bon, généreux, serviable, affable, trop facile à croire ce qu'on lui disoit, & trop peu stable dans ses sentimens.

Le Marquis de Bonac au contraire, paroît d'abord n'avoir rien de brillant dans l'esprit. Peu de gens en ont autant que lui. C'est un aigle dans les affaires. Rien n'é-

chappe à sa pénétration. Fin , délié , affectant de la simplicité , accablant de bienfaits ses parens , ses amis , & ceux qui lui sont attachés ; honnête homme , autant qu'un Ministre le peut être ; bon Français , aimant véritablement la gloire de sa Patrie. J'ai entendu dire à plusieurs Suisses à qui j'ai parlé de lui , qu'on se défioit si fort de ses talens , & qu'on étoit si persuadé de l'étendue de son génie , que cette prévention lui devenoit nuisible dans bien des occasions.

Je m'attachai à lui le plus qu'il me fut possible , & je l'accompagnai souvent chez les Turcs , de considération , où il alloit dîner. C'est dans les repas que j'ai achevé de me persuader que par-tout la Religion n'est crue que du petit Peuple , ou des personnes les plus éclairées. J'avois déjà vu en Allemagne des Luthériens fort peu persuadés. Je connoissois à fonds la manière de penser des gens de condition de ma Patrie. Les Espagnols que j'avois fréquentés ne m'avoient point inspiré de dévotion. J'examinois les Turcs buvant du vin , mangeant du cochon , agitant des questions bien éloignées de l'Alcoran.

Un jour dînant avec l'Abbé de Biron , chez le fils de Mehemer Effendi Testerdar , qui avoit été Ambassadeur à Paris , il nous avoua sincèrement , que s'il pouvoit avoir son bien en France , il y passeroit avec plaisir. Et la

Religion , lui dis-je ? Bon , bon , me répondit-il ! Les honnêtes gens sont de toutes les Religions.

Dans ces repas , où on buvoit copieusement , il n'étoit jamais question des femmes ; ou tout au plus , c'étoit des femmes Françaises. C'est une impolitesse extrême que de parler à un homme de son Serail & de ses femmes. Leur jalousie va jusques-là.

Aux sentimens philosophiques que je puisai chez les Turcs , le hasard joignit la connoissance d'un Médecin Juif , nommé Fonseca. Il avoit long-temps dit la Messe en Espagne , où il étoit Prêtre , & judaïsait en secret. L'Inquisition en ayant appris quelque chose , on alla chez lui pour le saisir ; heureusement on ne trouva qu'un de ses freres. Ayant appris que le Saint Office étoit dans sa maison , il sortit de la ville & se sauva en France , & delà à Constantinople , où il retourna publiquement au Judaïsme.

Je ne pouvois approuver qu'étant Juif , il eût voulu abuser de nos Mysteres. Que voulez-vous , me disoit-il ! Je cherchois à me cacher , & je croyois ce moyen le plus sûr de tous. Si j'avois été dans un pays libre , je ne me serois point porté à cette extrémité. Ce sont les cruautés de l'Inquisition qui m'y réduisirent. Elle avoit fait brûler mon grand-pere & mon oncle. Mon pere ne s'étoit sauvé de leurs mains que par sa fuite. Ils m'avoient pris âgé de huit ans , & m'avoient baptisé ,

sans savoir ce que je faisois.

Parvenu à un certain âge , je voulus examiner la Religion qu'on m'avoit fait prendre. J'y trouvai des choses qui me parurent absurdes. Je ne me donnai pas la peine d'examiner les autres , que je savois ne différer que dans certains points. C'est ainsi que je retournai à la Religion de mes peres , la plus ancienne , la plus simple & la plus raisonnable , selon moi.

J'avois aussi des conversations fréquentes avec un Arménien , homme d'esprit , grand Spinosiste , qui avoit beaucoup voyagé , & principalement en Hollande , où il avoit demeuré fort long-temps. Quoiqu'il y eût à profiter pour bien des choses avec lui , j'étois pourtant d'un système fort opposé au sien. J'ai toujours cru qu'il faut se refuser aux notions les plus claires , pour n'être pas persuadé de l'existence de Dieu. Il ne le croyoit pourtant pas. Il me fit présent d'un Manuscrit Français fort beau , intitulé , *Doutes sur la Religion , dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi*. Je l'ai perdu dans un voyage que j'ai fait en Italie.

Dans le temps que je m'appliquois à la Philosophie , Clairac avoit travaillé à s'emparer du cœur d'une jeune personne. Il m'en parloit incessamment comme de la meilleure fortune du monde. C'étoit la fille d'un Chirurgien Français , établi depuis peu à Constantinople. Elle venoit souvent avec sa mere

au Palais rendre des visites à Mr. d'Andrefel , & je m'appercevois que son Excellence ne la regardoit pas avec des yeux indifférens. J'en avertis Clairac , qui me traita de visionnaire. Le temps me justifia bientôt & découvrit d'autres choses , que je n'eusse jamais soupçonnées.

Le Maître-d'Hôtel de l'Ambassadeur pria un jour à souper Madame Varin & sa fille , c'étoit le nom de celle qu'aimoit Clairac. Le souper devoit se faire dans la maison du Maître-d'Hôtel , & l'Ambassadeur devoit s'y trouver seul. Je ne fais comment Clairac en eut connoissance. Mais il me raconta la chose en homme piqué. Je lui proposai de nous mettre de la partie , sans que l'Ambassadeur pût s'en défendre , en les surprenant lorsqu'ils seroient à table , sous le prétexte d'aller voir une femme appelée Madame Julien , qui logeoit dans la même maison.

Dès que l'Ambassadeur fut sorti du Palais , & que nous jugeâmes qu'il étoit à table , nous allâmes droit à la chambre où le souper étoit. Nous trouvâmes les Convives en train de manger. Votre Excellence nous excusera , dit le Chevalier de Clairac. Nous allions chez Madame Julien , & nous ne l'aurions point soupçonnée d'être ici.

L'Ambassadeur , qui ignoroit que Clairac fût bien avec sa Maîtresse , crut la chose bonnement. Il ne pouvoit se dispenser de nous inviter. Asseyez - vous , Chevalier , dit-il à Clairac , & mangez un morceau ici avec le

Marquis. Nous ne nous fîmes pas prier davantage. Nous nous mîmes à table, & bûmes largement à notre ordinaire.

Il y avoit cette nuit un bal chez l'Ambassadeur d'Angleterre. Nous nous doutions que Mr. d'Andrefel se masqueroit avec la petite Varin. C'étoit aussi son dessein. Mais ne voulant point être connu, à la fin du repas il dit à la petite Varin, je vous ramenerai, quand vous voudrez, chez votre mere. Nous n'eûmes rien à répondre. Aussi prîmes-nous congé de lui, & nous lui demandâmes s'il ne vouloit rien envoyer au bal. Divertissez-vous bien, nous dit-il. Pour moi, je vais me coucher. Et ne parlez sur-tout à qui que ce soit de notre souper.

Nous fûmes au bal tout de suite, & une heure après nous vîmes entrer deux masques, que nous reconnûmes bientôt pour l'Ambassadeur & la Varin. Clairac cherchoit à lui parler. Mais il étoit difficile, Mr. d'Andrefel ne la quittant pas. A la fin, une femme l'ayant pris à danser, la Varin resta seule. Clairac prit ce temps pour lui parler, & comme c'étoit avec vivacité, il ne s'aperçut pas que l'Ambassadeur, qui avoit dansé, l'écouloit par derriere.

Il continua de tenir un langage, qui apprit à son rival qu'il se trompoit, s'il croyoit être le seul qui eût eu des faveurs de la Varin. Piqué de ce qu'il venoit d'entendre, il sortit du bal sans qu'on s'en aperçût, & y

laissa sa maîtresse , qui , ne le voyant plus , le chercha vainement , & se douta de quoi il étoit question.

L'aventure n'ayant pu être secrète , il s'y trouva plus de gens intéressés qu'on ne l'auroit pensé. Le jeune Marquis d'Andresel fut tout étonné de trouver un rival dans son pere. Pour se venger , il montra une vingtaine de lettres de la Princesse. Virville fut encore plus scandalisé. Elle lui avoit donné une promesse de mariage. Enfin , le fait approfondi & mis au jour , il se trouva que depuis trois mois elle avoit ménagé quatre amans , avec lesquels elle couchoit , & qu'elle auroit conservés davantage sans la surprise du bal.

Comme nous devions partir incessamment , je fis un voyage jusqu'à la Mer Noire , & lorsque je fus revenu , nous nous embarquâmes deux ou trois jours après pour Toulon. J'y arrivai avec Mr. de Bonac , le vingt-septieme jour de notre départ de Constantinople , sans avoir relâché en aucun endroit.

Fin du second Livre.





M É M O I R E S

D E

M. LE MARQUIS

D' A R G E N S.



LIVRE TROISIEME.

DÈs que je fus chez mon pere, il fallut que je prisse un état que j'avois voulu éviter jusqu'alors. La situation présente de mes affaires m'obligeoit de ménager ma famille. Je passai Avocat, & peu de temps après, mon pere m'acheta une charge pour m'acquérir le service, dont j'avois besoin pour occuper un jour celle de Procureur-Général du Parlement. Ce qui avoit engagé mon pere à vouloir me mettre dans la robe,

étoit l'envie qu'il avoit de conserver dans sa famille , cet emploi dont il étoit revêtu.

Pour égayer une étude , qui me paroïssoit aussi sérieuse que celle du Droit , je devins amoureux d'une petite bourgeoise , qui demouroit dans une des terres de mon pere. Je ne languis pas long-temps. La vanité d'être aimée du fils aîné du Seigneur l'auroit seule déterminée à se rendre. Je n'aimois point encore réellement. Mais je fus étonné de voir que j'étois dans le même cas que le Chevalier de Clairac avec la Varin. Jannette , c'est son nom , avoit en secret pour amant le fils d'un Fermier de mon pere. C'étoit lui qui étoit l'heureux , & j'étois celui qui fournissoit à la dépense.

Je résolus de ne plus m'attacher qu'à des femmes de condition. Je me flattois de trouver chez elles ce que je n'avois point rencontré ailleurs. Je fus bientôt défabusé. Mademoiselle D*** , à qui je m'attachai , & qui pouvoit me convenir pour un établissement solide , ne dédaigna point les vœux que je lui offrois. Je crus qu'elle ne feroit point fâchée que je la fisse demander à ses parens. J'avois déjà fait agir auprès des miens , lorsque je m'apperçus que j'avois un rival , & un rival aimé.

Piqué du peu de fidélité des femmes , & rebuté de leur caractère , je résolus de m'appliquer entièrement à l'étude , & je commençai à paroître au Barreau avec applaudis-

sement. La première cause que je plaidai fut assez particulière. Un Pâtissier de Paris, nommé d'Origny, s'étoit établi à Marseille. Il excelloit dans son métier, mais il avoit bien d'autres talens. La nature l'avoit infiniment avantaagé par des mérites cachés, & jamais Centaure n'avoit rien porté d'égal. Soit vanité, soit qu'il tirât de là quelque profit, il étoit coutumier d'en exhiber la vue à la plupart des filles qui venoient chez lui. Quelques-unes n'en étoient point fâchées. D'autres en profitoient. D'autres s'en scandalisoient. Une dévote, qui se trouvoit de ce nombre, porta sa plainte aux Consuls. Ils firent arrêter d'Origny, & le condamnerent à mille écus d'amende, & à être mis sur le cheval de bois pendant trois jours, à l'heure du marché. D'Origny appella de cette Sentence au Parlement. Je plaidai pour lui & gagnai son procès.

Cette cause, qui, dans le fonds, étoit une plaisanterie, me donna quelque goût pour mon métier. Je fus applaudi. Rien ne flatte plus les jeunes gens. Je voulus montrer que j'étois capable de quelque chose de plus sérieux. Je me chargeai d'une cause très-importante par les circonstances. Un jeune Provençal de bonne famille avoit passé à Lausanne, où il avoit changé de Religion & épousé une fille du pays. Revenu en France il avoit abjuré. Sa femme le suivit peu après, pour demander la continuation de son mariage. Je

portois la parole pour les Gens du Roi. Gêné par les Ordonnances , & ne pouvant faire autrement que de déclarer le mariage nul , je le fis de telle façon , que j'obligeai les Juges de condamner ce jeune homme à une amende & à des dédommagemens considérables.

Cette affaire étonna bien des gens. Ils étoient surpris qu'ayant vécu comme j'avois fait jusqu'alors , j'eusse pu acquérir autant de facilité que j'en avois pour les sciences. Je résolus même de m'y adonner entièrement. Romans , Historiettes , tout fut banni de mon cabinet. Locke succéda à Madame de Ville-dieu , Gassendi & Rohault à Clélie & à l'Affrêe. J'appris , pour me dissiper dans mes momens de loisir , la Musique & à peindre ; & en dix-huit mois de temps , je me rendis assez savant pour n'avoir plus besoin de Maîtres de la Province. J'ai depuis poussé la Peinture beaucoup plus loin , & j'ai fait un voyage en Italie pour m'y perfectionner le plus qu'il m'a été possible.

Un temps aussi heureux devoit enfin cesser. J'étois né pour être le jouet perpétuel des caprices de l'amour & de la fortune. L'Opéra de Marseille vint passer trois mois à Aix. Le Théâtre devoit m'être fatal encore une fois. Je sortois si peu de chez moi , depuis deux ans que j'étois revenu de Constantinople , que mes amis furent surpris de me voir à la première représentation de l'Opéra. Quoi ! vous

rentrez dans le monde , me dirent-ils ! Il faut donc que vous fassiez comme les autres. Nous sommes fix , qui soupions le soir avec des Demoiselles. Vous en ferez aussi. Je le veux bien, leur dis-je. Ma Philosophie s'accommode de tout.

Au sortir de l'Opéra , nous allâmes souper chez la Catalane. On appelloit ainsi la première actrice , qui chantoit aussi des airs Italiens. Ceux qui connoissent le Théâtre , savent la différence des mœurs de la Comédie à celles de l'Opéra. On peut dire , sans faire l'Apolo-
gie des Comédiennes , dont peu méritent d'être canonisées comme Vierges , qu'il y a plus de différence d'elles aux Filles de l'Opéra , que des Vestales aux anciennes Courtisannes de Rome. On ne sauroit dire combien la débauche regne parmi les dernières , & pendant le temps que j'ai vécu avec elles , j'ai toujours vu des choses qui m'ont paru surprenantes.

Notre souper ne fut pas modeste. J'étois auprès de la Catalane. Je la trouvai plus réservée que les autres. Aussi l'étoit-elle réellement. A six heures du matin chacun se retira chez soi. Le lendemain je retournai chez la Catalane. Je me figurois que le plaisir de l'entendre chanter m'y entraînoit. En effet , je ne sentois encore rien dont mon cœur dût s'alarmer.

Cependant mon cabinet ne me plaisoit plus autant qu'autrefois. J'avois repris cet air de

dissipation que donne le grand monde. Je soupois tous les soirs avec les filles de l'Opéra. Elles avoient chacune fait provision d'un amant en titre, dès le premier souper, & Dieu fait si elles s'en tenoient à un seul.

Un de mes amis, nommé de Jouques, avoit pris sur son compte la Campourfi. Elle étoit jolie, aimable, mais coquette au-delà de l'expression. Son amant, au contraire, avoit un caractère parfait. Il étoit sincère, généreux, officieux, d'une douceur infinie, & joignoit à ces qualités beaucoup d'esprit. Sa Maîtresse logeoit dans la même maison que la Catalane. C'est ce qui nous fit naître l'idée de faire des parties moins turbulentes que ne l'étoient nos soupers. Nous résolûmes de manger tous les quatre seuls le plus souvent que nous pourrions.

La Catalane étoit mariée, & qui pis est, contre la règle & la bienséance du Théâtre, elle avoit un mari jaloux. Il falloit, pour être tranquille, l'amener au point de n'avoir aucun soupçon. Il aimoit infiniment le vin. Je lui persuadai que c'étoit la seule passion dont j'étois susceptible. Je lui dis même en confidence, qu'une incommodité que j'avois me rendoit, depuis près de deux ans, incapable de voir des femmes. Que le chagrin m'avoit réduit pendant un temps à vouloir me retirer du monde entièrement. Mais que j'avois compris ensuite qu'on pouvoit fort bien y

vivre heureux sans elles. Je lui fis si bien accroire ce que je lui disois, qu'il me donna dans la suite des marques étonnantes de sa crédulité.

J'étois tous les jours avec des gens qui ne respiroient que la tendresse. Il étoit difficile que je restasse long-temps indifférent. J'aimois la Catalane sans le savoir, & je fus étonné, lorsque je m'aperçus combien j'avois fait de chemin sans y prendre garde. Elle avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour elle.

Nous eûmes peu de peine à nous persuader que nous nous aimions. La première marque essentielle que nous nous en donnâmes, fut dans sa loge. Si le mari eût pu m'y voir, sans doute il se seroit défabusé de l'opinion qu'il avoit de moi.

Depuis ce jour je ne vis plus mes livres qu'avec horreur. Je m'étonnois comment j'avois pu me plaire dans un métier que je croyois ne convenir qu'à un pédant. La robe me parut un état affreux. Ce qui me le rendoit encore plus odieux, étoit la contrainte où il m'obligeoit de vivre. Ma famille me représentoit sans cesse qu'un homme destiné à la charge de Procureur-Général devoit avoir des mœurs qui parussent plus réglées, & moi je me promettois à moi-même de ne pas continuer davantage un métier, qui me rendoit esclave de mille bienféances, que je regardois comme ridicules.

Avant

Avant de venir à Aix, la Catalane avoit eu un amant, je ne l'ignorois pas, je lui en avois parlé, & elle m'avoit promis de me le sacrifier. Elle me tint parole, & je lui en sus d'autant plus de gré, que le sacrifice étoit essentiel. Elle quittoit un Fermier - Général pour un Fils de Famille. Les filles de l'Opéra hésitent peu ordinairement entre les deux.

Mais ce n'étoit pas - là le rival le plus dangereux. Dans le temps qu'elle avoit cet homme sur son compte, elle aimoit en secret un jeune homme nommé Ganteaume. L'un payoit, & l'autre avoit le cœur. Réellement, si une infidélité peut s'excuser, celle-ci étoit dans le cas. Le Fermier-Général, appelé Briches, étoit un des hommes de France le plus laid. Il affectoit de faire le bel esprit, & ce faquin, ainsi que sont d'ordinaire les pareils, n'avoit de mérite personnel que celui d'être excessivement riche. L'autre, au contraire, étoit aimable & d'une jolie figure. Il vint à Aix pour voir sa Maîtresse. On lui dit qu'il étoit trahi. Il se plaignit, & trouva le secret d'avoir plusieurs rendez-vous sans que je le susse. A la fin, l'ayant appris, je voulus rompre absolument avec elle. Elle s'offrit de me sacrifier ce second amant, comme elle avoit fait du premier. J'y consentis, elle me tint parole, & donna congé à Ganteaume.

L'Opéra étant retourné à Marseille, je

suivis ma Maîtresse. Cependant il fallut que je retournaſſe à Aix pour ſept à huit jours. Il ſe paſſa pendant mon abſence des choſes aſſez particulieres. Le Comte de Vintimille, avec qui j'avois été fort uni juſqu'alors, & qui ſoupoit ſouvent avec moi chez la Catalane, en devint amoureux. Il fit ſi bien qu'on lui donna ma place. D'abord que mes affaires furent finies, je partis en poſte pour me rendre à Marſeille. Ma Maîtreſſe, qui ne m'attendoit pas, avoit profité de mon abſence pour rendre Vintimille heureux.

J'allai en deſcendant de cheval chez elle, & je la trouvai avec Vintimille dans une ſituation qui n'avoit pas beſoin de témoins. Ils étoient couchés tous les deux. Cette viſion me cauſa un étonnement ſans égal. Je ne pus m'empêcher de dire au Comte de Vintimille quelques paroles aſſez piquantes. Il ne s'eſt jamais trop piqué de bravoure. Le tout ſe paſſa en douceur. Je remontai à cheval, & m'en allai, pour diſſiper mon chagrin, dans les terres d'une de mes ſœurs, mariée au Baron de la Garde, avec qui j'ai toujours parfaitement bien vécu, & à qui j'ai même pluſieurs obligations.

Peu de jours après, j'y reçus une lettre de mon pere, dans laquelle il m'écrivait de l'aller joindre pour faire avec lui le voyage de Paris. Nous y arrivâmes au commencement de l'hiver. Ma derniere aventure m'avoit dégoûté des femmes. Je m'occupai le temps

que je passai à Paris à la Musique & à la Peinture. J'allois dessiner tous les jours à l'Académie, & je fis connoissance avec Mr. Case, un des grands Peintres qu'il y ait actuellement en Europe. Les affaires de mon pete étant finies, il repartit pour retourner en Provence, où je le suivis.

Mon cœur resta encore deux ou trois mois oisif. Mais bientôt l'amour y reprit tous ses droits. J'allai voir une de mes sœurs, Pensionnaire dans l'Abbaye de Saint Barthelemi. Dans le parloir où nous étions, j'aperçus une jeune fille, dont les traits sembloient être faits au pinceau. Elle paroissoit d'une douceur infinie. Je demandai son nom à ma sœur. Elle me dit qu'elle étoit fille d'un Négociant de Marseille, qui avoit fait une banqueroute de deux cents mille écus par la perte de deux vaisseaux. Que la mere poursuivoit un procès pour la répétition de sa dot, & que sa fille ayant été autrefois Pensionnaire dans ce Couvent, elle l'y avoit remise jusqu'à la conclusion de son affaire.

Je priai ma sœur de me faire faire connoissance avec elle. Comme elles étoient fort amies, elle me présenta. J'offris le peu de crédit que je pouvois avoir pour solliciter le procès de sa mere. Elle me remercia de la façon du monde la plus obligeante. Je m'informai avant de sortir à quelle heure elle étoit au parloir ordinairement. Elle me dit que sa mere venoit la voir tous les jours à

deux heures. J'y retournai le lendemain & je les trouvai ensemble. J'offris à la mere tout ce qui dépendoit de moi , ajoutant que ma sœur m'avoit prié d'agir le plus vivement qu'il me seroit possible , & que l'amitié qu'elle avoit pour sa fille lui faisoit prendre une aussi tendre part à son procès , que si c'étoit une affaire qui l'intéressât elle-même. La conversation devint générale , & les parloirs s'étant remplis de monde , je vis Mademoiselle de Befaudin avec plus de liberté.

Sa mere étant obligée de solliciter ses Juges , fut forcée de la quitter , & comme elle se retiroit , je priai ma sœur de l'engager à rester encore quelque-temps. Elle le fit par complaisance , & je ne sortis de l'Abbaye que le plus tard qu'il me fut possible. L'appartement où elle couchoit donnoit sur la rue. J'avertis ma sœur que je viendrois pendant la nuit lui faire donner une sérénité. Je vous promets , me dit-elle , si vous venez , de l'engager à se mettre à la fenêtre. Elle me tint parole toutes deux. Dès que mes Musiciens eurent commencé , je vis paroître de la clarté , à la lueur de laquelle j'aperçus deux personnes qui me firent signe de ne pas parler. Je n'avois garde de le faire. Un instant après il y eut plus de vingt Religieuses aux fenêtres. Je me tins toujours enveloppé dans mon manteau , & on ignora dans l'Abbaye que je fusse l'Auteur de cette symphonie.

Le lendemain je retournai au parloir. Sa

mere venoit de sortir dans l'instant , & ma sœur n'étant point encore descendue , je pris ce moment pour lui dire ce que je pensois. Elle m'écouta sans colere. Je la priai de me permettre de la demander , lorsque je viendrois voir ma sœur. Elle me répondit qu'elle n'étoit pas absolument la maîtresse de venir à la grille lorsqu'elle vouloit ; mais qu'elle y étoit ordinairement à cette heure. C'étoit m'en dire assez. Aussi continuai-je pendant près d'un mois d'y aller tous les jours. J'avois abandonné les sciences & les arts pour la seconde fois. A peine j'étois amoureux que tout m'ennuyoit , excepté ma Maîtresse , & j'étois réellement touché de la Befaudin. Je crois même qu'après Sylvie , je n'ai rien aimé autant qu'elle.

Le procès de la mere devant bientôt se terminer , elle tira sa fille du Couvent pour aller solliciter ses Juges. Elle m'avertit qu'elle ne rentreroit plus. Cette nouvelle me fit une peine sensible , par la contrainte où je serois dorénavant pour lui parler. L'amour m'inspira un moyen , qui fit que ce qui devoit me nuire me servit infiniment. Je pensois que je pourrois la voir chez sa mere , sous le prétexte de son procès qu'elle avoit infiniment à cœur. J'y allai , comme je l'avois projeté. Elle me fit beaucoup de politesses , & me pria de vouloir bien continuer mes soins , ajoutant qu'elle sentoit combien peu elle méritoit mes attentions , mais qu'elle espéroit que les

prieres de ma sœur feroient plus que les siennes. Je lui promis de lui rendre compte tous les jours de ce que m'auroient dit les Juges , & je devins dès ce moment son solliciteur en titre. Je voyois la fille tous les jours. Je lisois dans ses yeux & dans sa conduite que je ne lui étois point indifférent. Après deux mois d'assiduité , je fus assez heureux pour en obtenir l'aveu d'elle-même.

Le plaisir d'être aimé & d'en être sûr redoubla ma tendresse. Cependant mon destin étoit d'être toujours amoureux & toujours tourmenté. J'appris que ma chere Befaudin avoit eu un amant avant moi. Je lui en parlai. Elle me l'avoua de bonne foi. Vous n'avez point raison de vous plaindre , ajouta-t-elle. Outre que je ne pouvois pas vous aimer avant de vous connoître , l'amant que vous me reprochez étoit autorisé de ma famille , qui le regardoit comme un homme qui pouvoit me convenir pour époux. Après le renversement de ma fortune , mon pere ayant été obligé de passer dans les pays étrangers , mon amant sembla n'être point rebuté par la perte de mes biens. Je lui sus gré de son désintéressement. Jusques-là je ne l'avois écouté que parce que ma famille l'ordonnoit. Je vins à l'aimer réellement. L'ingrat méritoit peu les sentimens que j'avois pour lui. Car après m'avoir empêché d'accepter plusieurs partis qui s'étoient présentés , malgré la situation de mes affaires , ayant trouvé un éta-

blissement avantageux , il se maria. Je fus si outrée de son procédé , que le mépris que m'inspira son caractère me consola de la perte que j'avois faite.

Je savois que ce qu'elle me disoit étoit vrai. Ainsi je ne trouvois rien là-dedans qui pût allarmer ma délicatesse. Si l'amour m'eût permis de faire quelque réflexion , j'aurois dû penser que l'engagement que je formois pourroit me mener trop loin. L'exemple de Sylvie devoit m'instruire des malheurs qu'entraînent les grandes passions. Mais je n'étois plus capable de raisonner. L'attachement que j'avois eu pour la Bésaudin étoit trop violent pour pouvoir le rompre ; & loin de songer à me guérir , je ne pensois qu'à me faire aimer davantage , & à obtenir des faveurs , que je regardois comme le prix & le but de l'amour.

J'avois deux difficultés à vaincre , la sagesse de ma Maîtresse , & la présence de sa mere qui ne la quittoit point. Je fus bientôt défait pour long-temps d'un de ces embarras. Sa mere eut une maladie , que lui causa la fatigue de son procès. Elle fut près de quarante jours entre la vie & la mort. Je pris autant de soin d'elle pendant le cours de sa maladie qu'un fils l'eût pu faire. Je passois une partie de la nuit dans sa chambre. Je lui donnois moi-même ses remèdes & ses bouillons. J'étois regardé comme un ami de la maison. Ainsi personne ne prenoit garde à

ma conduite. Je voyois ma Maîtresse tant que je voulois , je passai le jour & la nuit avec elle , je l'encourageois sur la sanré de sa mere , je lui faisois espérer que sa maladie ne seroit pas mortelle. Je n'oubliois pas dans tous ces discours de répandre autant de tendresse que je le pouvois.

La Besaudin m'aimoit , elle étoit jeune , elle me croyoit honnête homme & discret. Nous étions des nuits entieres tête-à-tête , ou avec un seul domestique. L'occasion étoit périlleuse. J'attaquai perpétuellement. Elle se défendit pendant un temps. A la fin elle succomba.

Dieux ! que je découvris de beautés & d'appas dans ce moment ! De toutes les femmes que j'ai aimées , c'est celle en qui j'ai vu le plus de charmes.

Sa mere commençant à recouvrer sa santé , elle fut plus de six semaines sans sortir du lit. Que ce temps est court pour un amant , & pour un amant heureux ! Lorsqu'elle fut entièrement remise , je fus beaucoup plus gêné. Mais comme , lorsque les premiers pas sont faits , bien des occasions deviennent utiles , qui dans le commencement d'une passion ne peuvent servir , je trouvois le moyen de voir ma Maîtresse en particulier. Pour achever mon bonheur , la mere , pour qui je m'intéressois véritablement , gagna son procès avec dépens , excepté un incident de fort peu de chose , que les Juges remirent à

l'instruction. C'est ainsi qu'il sembloit que le Parlement, d'accord avec mon amour, cherchoit des prétextes pour arrêter Madame Befaudin & sa fille.

Il étoit temps que mon étoile agît. Je jouissois d'une félicité trop parfaite. Un vieux négociant, laid, mal-bâti, bizarre, jaloux, mais riche, appelé Méry, devint amoureux de ma Maîtresse. Il la fit demander en mariage à la mere. Celle-ci accepta l'offre avec plaisir & crut que sa fille penseroit de même. Elle fut bien surprise, lorsque le lui ayant appris, elle se jeta en pleurs à ses pieds, en la priant de ne point la rendre la personne la plus malheureuse du monde. Elle protesta qu'elle se jetteroit plutôt dans un Couvent, que de donner jamais son consentement à un pareil mariage.

Lorsque j'allai chez elle, je la trouvai plongée dans une tristesse extraordinaire. La mere me paroissoit aussi avoir quelque chose dans l'esprit. Je leur en demandai à toutes deux la cause. Vous voyez ma fille, me dit Madame Befaudin, elle veut perdre sa fortune par opiniâtreté. Un homme riche comme un Crésus la veut épouser, & Mademoiselle le trouve trop vieux. J'eus besoin de tous les efforts imaginables pour cacher les mouvemens que cette nouvelle m'avoit causés. Madame, lui dis-je, lorsqu'il s'agit de l'établissement de toute la vie, on n'y sauroit trop penser. Il faut un peu d'amour dans le

ménage , où il devient bien triste dans peu de temps. Il faut de l'argent , me répondit-elle. Il faut fonder la cuisine , & puis l'amour vient s'il peut.

Comme elle alloit enfiler une foule de proverbes , dont elle n'étoit pas chiche , on vint l'avertir que son Procureur venoit la chercher , pour aller chez un de ses Juges. Monsieur , me dit-elle , vous êtes de nos amis. Tâchez de la persuader. Elle ne trouvera jamais la fortune qu'elle perd. Dès qu'elle fut sortie , ma Maîtresse se mit à pleurer. Je m'efforçai de la consoler. Non , me dit-elle , je veux me retirer dans un Couvent , mon parti est pris. Eh quoi , lui dis-je ? vous voulez donc me réduire au désespoir ? Quoi ! vous me quittez pour toujours ! C'est pour me conserver à vous , me dit-elle , que je veux me faire Religieuse. N'ayant pu vivre pour vous , je ne veux être à personne. Ce qu'elle me disoit-là étoit assez délicat , & auroit pu me mener bien loin. Mais depuis Sylvie , je m'étois affermi à ne plus penser à des mariages inégaux , & j'ai persévéré dans cette résolution contre toutes les attaques qu'on m'a données. Je voudrois , lui dis-je , être le maître de mon sort & de ma main. Je vous tirerois bientôt d'embarras. Mais je dépens d'un pere & d'une mere. Je n'ai du bien qu'autant qu'ils veulent m'en faire. Ce seroit vous rendre malheureuse que de vous épouser , & ma tendresse n'auroit servi qu'à vous

faire perdre un établissement considérable. Quoi, me dit-elle ! Vous me conseillez d'épouser ce monstre ! Non, lui répondis-je. Loin de vous le conseiller, je serois au désespoir que la chose arrivât. Que voulez-vous donc que je fasse ? continua-t-elle. Je connois ma mere. C'est une furie, qui va être attachée à mes pas. Le Ciel, lui dis-je, m'inspire un expédient. Faites entendre à votre mere que vous espérez un établissement plus brillant. Je consens que vous me nommiez, si elle vous presse de lui en dire davantage. Quelle apparence, me dit-elle, qu'elle donne dans de pareils discours. Ils ne serviroient qu'à lui faire naître des soupçons, & peut-être à m'empêcher de vous voir.

Sa mere revint avant que nous eussions rien pu résoudre. Elle lui parla encore de Méty, & la fatigua de la même chanson pendant près de quinze jours. Elle la força même à recevoir les visites de ce Galant sexagénaire. J'étois le témoin de la plupart, & quoique je fus fâché de la peine qu'elles faisoient à ma Maîtresse, je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même du rôle qu'il jouoit.

A la fin, la jeune Besaudin, ennuyée des importunités de sa mere, risqua de se servir de l'expédient que je lui avois donné. La mere avoit infiniment de la vanité. Elle fut flattée de ce que lui disoit sa fille. Ma Maîtresse se

vit par-là hors d'affaire , & moi je me trou-
vai dans un terrible embarras.

Madame Befaudin à la premiere visite me
ferra si fort le bouton en présence de sa fille ,
qu'il me fallut parler clair. J'avouai tout ce
qu'elle lui avoit dit. Mais j'ajoutai , qu'il
falloit qu'elle s'en allât à Livourne joindre
son mari avec sa fille. Que je la suivrois ,
quinze jours ou trois semaines après , sous le
prétexte d'aller à Rome , & qu'il nous seroit
facile de nous marier dans ce pays-là , sans
que personne pût le soupçonner. La mere
consentit à tout ce que je disois , & craignant
que je ne vinssé à changer de résolution , elle
partit trois semaines après.

Ma Maîtresse étoit ravie de l'expédient
que j'avois pris. Nous convînmes , que lors-
qu'elle seroit auprès de son pere , elle le feroit
agir pour rompre le mariage de Méry , qu'en-
suite elle diroit que je lui avois écrit que ma
famille n'avoit pas voulu me laisser partir ,
& qu'elle reyiendrait en France , où nous
amuserions toujours sa mere , sous l'espé-
rance de notre établissement. Le jour de son
embarquement étant arrivé , je partis de Mar-
seille , où je l'avois accompagnée , pour re-
tourner à Aix.

Elle fut cinq mois à Livourne , & pendant
ce temps-là il se passa d'étranges révolutions
dans mon cœur. On proposa pour moi à mon
pere un établissement fort considérable , &

qui me mettroit dans une grande aisance. Je crus que s'il s'y trouvoit quelque difficulté , ce seroit de son côté , & je n'eusse jamais pensé que ma mere , qui , jusqu'alors , avoit paru avoir beaucoup d'amitié pour moi , en eût fait naître aucune. Je me trompai cependant. Quoiqu'elle eût toujours la même tendresse , elle ne put se résoudre à vivre avec une belle-fille. Elle craignit que leurs caracteres ne pussent s'accorder ensemble , & que cette division ne fit un mauvais ménage. Mon pere ne jugeant pas que ses affaires lui permissent de séparer nos intérêts , il ne fallut pas songer de m'établir.

Quelque sensible que je fusse à ma situation , je la cachai à tout le monde , excepté à Clairac. Cet ami fidele étoit arrivé de Constantinople depuis peu de temps , & s'étoit arrêté quelques jours à Aix avec moi. Je lui dis naturellement l'état où j'étois. Il me parla en galant homme , & quoiqu'il me plaignît , il ne me cacha point que rien ne pouvoit , ni ne devoit m'engager à faire un établissement contre le gré de mes parens. J'ai suivi ses conseils , & quoique j'aie trouvé plusieurs fois des occasions bien séduisantes , j'y ai toujours résisté.

Clairac ne put pas rester long-temps avec moi. Il étoit obligé de se rendre à Paris. Pour dissiper mes chagrins , & me consoler de l'absence de mon ami & de ma Maîtresse , je résolus de me faire un amusement à

l'Opéra. Il y avoit une Actrice & une Danseuses fort jolies. C'étoient-là les deux seules qui entraînaient tous les suffrages. Elles n'avoient point encore d'amant en titre ; mais elles avoient plusieurs prétendans. Je me mis du nombre , & l'expérience , que le long usage du Théâtre m'avoit acquise , me donna bientôt l'avantage sur eux.

Ce fut dans un souper que je donnai à une maison de campagne , que je commençai à battre mes rivaux en ruine. Ils s'aperçurent de la préférence , & complotterent tous ensemble contre moi. Ils s'y prirent de façon , qu'il m'étoit presque impossible de leur résister. Comme je ne pouvois pas me charger de deux femmes à la fois , ils firent entendre à la Belou , c'étoit la Danseuse , que son intérêt étoit de faire en sorte que la Motille ne m'écoutât point , parce que dès que je serois bien avec elle , je romprois toutes les parties. Qu'au contraire , si la Motille s'attachoit à Castelane , mon rival , elle seroit toujours en société avec elle. Bardelin qui tenoit ce discours à la Belou , étoit son amant & l'ami de Castelane. Le coup étoit assez difficile à pater. Mais je m'en garantis plaisamment.

J'avois remarqué que la Belou n'aimoit point Bardelin. Elle étoit folle au contraire d'un Acteur qu'elle avoit fait semblant de lui sacrifier. Je savois , à n'en pas douter , qu'elle couchoit toutes les nuits avec lui. Je

pensai qu'en donnant ce que Bardelin pouvoit fournir à sa dépense, je pourrois prendre la Motille pour moi, & la Belou pour l'Acteur. Je lui en parlai. Ce pauvre diable qui aimoit véritablement cette fille, me remercia de tout son cœur, & lui dit la proposition que je lui avois faite. Elle l'accepta. J'envoyai le lendemain un habit à la Motille & un à la Belou, pour arrhes de notre marché. Castelane fut congédié, & Bardelin par contre-coup. Cette aventure qui fut sue, les exposa à beaucoup de plaisanteries. J'en ai ri depuis bien des fois avec eux.

Mon affaire étant terminée, je me mis en ménage avec la Motille. Je pris possession du domicile. Dans moins de deux mois, si j'avois été Prince Souverain, j'eusse pu dire que le Ciel avoit béni mes amours. Motille devint enceinte. Comme je n'avois jamais eu de progéniture, je vis avec plaisir que j'aurois bientôt l'honneur d'être père. Je ne doutois pas que ce ne fût un garçon. Je formois déjà des projets pour lui acheter un bénéfice. L'Opéra étant retourné à Marseille, j'y suivis ma Maîtresse, & m'y établis avec elle. Mon ménage étoit composé d'elle, de sa mere, d'un laquais que j'avois, & d'un Turc que mon frere m'avoit donné, & qui étoit esclave sur la galere dont il étoit Officier. C'étoit lui qui, en qualité de Musulman, assistoit à mon coucher & à mon lever. Il étoit le témoin secret de nos plus doux transports. Mon frere

me disoit quelquefois en plaisantant , que j'empêchois sa conversion par le mauvais exemple que je lui donnois.

Je me piquai d'honneur , & me mis en tête de le rendre Catholique. J'avois souvent des disputes avec lui. Un jour , comme je le pressois sur les femmes , que Mahomet promet dans son Paradis , & que je le forçois de convenir qu'il y avoit quelque chose de ridicule dans cette idée ; écoute , me dit-il , toutes les Religions ont des choses dont on ne peut pas rendre raison. La mienne a l'avantage de pouvoir le faire de ses points fondamentaux. Mais la tienne pèche dans le premier. Réponds-moi , combien y a-t-il de Dieux ? Un : Et pourquoi donc crois-tu le Pere Dieu , le Fils Dieu , & le Saint-Esprit Dieu ? C'est un mystere , lui dis-je , & parce que nous n'entendons pas une chose , nous ne devons pas nier qu'elle ne puisse être. Ah ! c'est où je t'attendois , me dit-il. Et pourquoi ? parce que tu ne comprends pas comment en Paradis il peut se trouver des femmes toujours vierges , assures-tu que cela ne peut pas être ? Ce discours dans un homme de cette espece me frappa. Je le redis à mon frere , qui me répondit que je ne le surprenois point. Qu'il étoit étonné tous les jours des choses qu'il lui entendoit dire , & que la simple nature lui fournissoit.

Pendant que j'étois à Marseille , on me proposa de me marier avec une Demoiselle de

de condition , qu'on disoit avoir cent mille écus de bien. Elle étoit bossue devant & derriere , & n'avoit pas trois pieds & demi de hauteur. Cent mille écus cependant me firent ouvrir les yeux. Je commençois à devoir considérablement. De la façon dont je vivois depuis deux ans , il étoit difficile que je ne m'endettaffe. La pension de mon pere ne me conduisoit pas les trois premiers mois de l'année. J'écrivis à mes parens pour savoir ce qu'ils en pensoient. Je craignois que ma mere ne s'opposât à mon établissement. Mais elle y donna son consentement. Je commençai donc à prendre des mesures pour que cette affaire réussît. Elle prit d'abord un assez bon train.

Malheureusement on souffla aux oreilles de sa mere , que je n'étois pas excessivement rangé , & que j'avois une Maîtresse avec laquelle j'étois actuellement. Cette découverte m'obligea de vivre avec plus de retenue. Comme les malheurs se suivent d'ordinaire , Motille se blessa d'un garçon , qui ne vécut que trois heures de temps ; & mon fils , ce fils , sur qui j'avois fondé de si grandes espérances , fut une fleur qu'une même journée vit éclore & mourir.

Pour achever de me désespérer , Madame Besaudin & sa fille , lassées de m'attendre à Livourne arriverent en Provence , & apprirent que j'étois en ménage avec une fille de l'Opéra. On ne sauroit dire qui des deux fut

plus fâchée contre moi. Ce fut bien pris, lorsque la mere fut qu'on parloit de me marier. Dans le moment elle m'envoya chercher. Je m'excusai le plus qu'il me fut possible. Je promis d'abandonner l'Opéra, & au plus terrible orage succéda une espece de calme.

En sortant de chez Madame Besaudin, je retournai chez Motille. Quelqu'un, qui vouloit apparemment me faire devenir fou, lui avoit appris que ces deux Dames étoient arrivées. Je la trouvai dans des transports étonnans. Elle faisoit mille extravagances. Je lui jurai que je n'avois été chez la Besaudin que pour rompre tout-à-fait avec elle. Soit qu'elle le crût, ou non, elle s'apaisa.

La mere de la Demoiselle que je devois épouser, eut connoissance d'une partie de ces scenes tragi-comiques. Je vis depuis ce temps que mes affaires alloient assez mal. Ennuyé de ces tracasseries, je pris la sage résolution de laisser-là toutes ces femmes & de m'en éloigner le plus qu'il me seroit possible.

La seule chose qui me retenoit étoit le défaut d'argent. Mes finances étoient épuisées. Mes créanciers étoient las de me prêter. On ne voyage gueres avec la seule envie qu'on a de voyager; & sans argent on ne va pas loin. Il m'en falloit absolument, & le hasard m'en fit trouver où je n'aurois jamais pensé.

Il y avoit un Marchand de Lyon, nommé

Peautrier, qui avoit suivi à Marseille une fille de l'Opéra, appelée la Neveu, qui travailloit depuis long-temps à lui faire faire banqueroute, quoiqu'il réparât par des friponneries au jeu les dépenses que l'amour lui causoit. Il nourrissoit avec sa Maîtresse toute sa famille. Cependant le pere trouvant que l'ordinaire n'alloit plus comme au commencement, jugea qu'il falloit que les finances de l'amant de sa fille baissassent. Il crut qu'il étoit à propos de lui donner un coadjuteur; il choisit un Négociant Marseillois. Celui-ci, ayant été associé au bénéfice par le pere, se sentit assez fort pour le desservir lui seul; & il proposa l'exclusion de l'ancien amant. Elle lui fut accordée en remboursant comme de droit le profit qu'il apportoit.

La fille cependant aimoit beaucoup plus le Lyonnois que le Marseillois. Elle tint bon quelque-temps. Mais le pere interposant son autorité, il fallut céder.

Peautrier, fâché de ne pouvoir voir sa Maîtresse chez elle, voulut lui parler à la Comédie. Le pere s'en étant apperçu, eut l'insolence de la maltraiter sur le Théâtre. Chacun accourut & je fus un des premiers. Elle nous dit naturellement de quoi il s'agissoit. Son amant s'y trouvoit présent, & il lui offroit un asyle, parce qu'elle ne vouloit plus retourner dans sa famille. Le pere prétendoit qu'elle y vînt. Elle n'ira pas, lui dis-je. Comment, Monsieur, me répondit-

il ? Ne suis-je pas le maître de mes enfans ? Votre fille est au Public , lui dis - je , dès qu'elle est au Théâtre , & vous n'êtes point en droit de la maltraiter. Allez vous plaindre , si vous voulez. Elle suivra actuellement, Monsieur , qui veut bien la recevoir chez lui.

Elle sortit sur le champ , & s'en fut avec son amant. Le pere voulut aller se plaindre. Je le prévins , & j'appris au Commandant de quoi il étoit question. Il ordonna qu'elle ne retourneroit point chez son pere. Mais il la fit mettre chez une autre fille de l'Opéra , n'étant pas honnête qu'elle restât dans la maison de son amant , ce qui pourtant étoit la même chose pour lui.

La façon dont j'avois pris ses intérêts le toucha si fort , qu'ayant su que je cherchois de l'argent à emprunter , il vint m'offrir la somme que je demandois. Comme j'en avois besoin , je l'acceptai sans façon , après lui avoir donné mon reçu , & dès le lendemain laissant la Besaudin , la Motille , & cette Demoiselle avec qui on vouloit me marier , je partis dans ma chaise de poste pour Paris.

Je repris en y arrivant le goût que j'avois pour les Sciences & pour les Arts. J'étois une partie de la journée dans mon cabinet , ou chez Mr. Caste , Professeur de l'Académie de Peinture , dans l'atelier duquel j'allois travailler à mes heures de loisir.

Un jour étant à la Comédie , je crus ap-

percevoir le Chevalier de Cougoulin , que je croyois en Provence. Je ne me trompois point , c'étoit lui-même. Après nous être embrassés , nous résolûmes d'aller souper le soir ensemble. Ce repas fut poussé fort loin dans la nuit , & le jour nous ayant surpris à table , nous joignîmes le dîner au souper.

L'après-midi , comme nous étions assez chauds de vin , je proposai à Cougoulin , en attendant l'heure de l'Opéra , d'aller à l'Hôtel de Gêvres. Je n'avois jamais joué de ma vie ; & pour la première fois , dans une heure & demie de temps , je gagnai six mille livres à la roulette. J'eus assez de bon sens pour ne pas risquer de perdre mon argent , & l'amour que j'avois pour les Arts , étant alors la seule passion à laquelle je fusse sensible , je partis trois jours après mon gain pour Rome.

Je pris auparavant des Lettres de recommandation pour plusieurs personnes , & une entr'autres du Vicomte de P. . . . pour le Cardinal son frere. J'allai m'embarquer à Marseille , & passai chez moi , sans que ma famille le sût. Je ne vis que mon frere , qui vint m'accompagner jusques dans le vaisseau. J'eus un vent si favorable , que dans deux fois vingt-quatre heures je fus à Civita-Vecchia. Là je pris une chaise de louage , qui , dans huit heures de temps , me mena à Rome.

J'allai le lendemain rendre mes Lettres. L'Evêque d'Halicarnasse , à qui j'étois adressé, me présenta au Cardinal de P. Je dînai ce jour-là avec Son Eminence. Elle me demanda ce qu'on disoit en France de nouveau. On m'avoit prévenu de ce que je devois répondre, s'il me faisoit cette question. Je lui dis qu'on étoit fort étonné qu'il eût demandé son rappel , & qu'on disoit hautement que les affaires de France en souffriroient beaucoup. Il me parut satisfait. J'en demandai la raison quelque-temps après à une personne de considération , qui pouvoit , & devoit même la savoir. Voici ce qu'elle me dit.

Vous avez sans doute entendu parler de la conjuration des Marmousets. C'est le nom qu'on donne à la Cabale que Messieurs les Ducs d'E. . . , & de G. . . . avoient faite contre le Cardinal de F. . . . Quoiqu'il n'y ait que ces deux jeunes Seigneurs qui aient paru , il y avoit des gens d'un âge plus avancé qui y prenoient part. Mais ils avoient trop d'expérience & connoissoient trop la Cour , pour vouloir se découvrir entièrement. Ils attendoient la réussite qu'auroit la démarche de Monsieur d'E. pour faire jouer les ressorts qu'ils avoient préparés. On prétend que le Cardinal de P. . . . n'ignoroit point ce qui se passoit , & qu'il se flattoit , s'il arrivoit un changement dans le Ministère , d'occuper la place de celui qui seroit disgracié. Vous savez , continua-t-il , le sort qu'eût

Monsieur d'E. . . . Il fut exilé avec Monsieur de G. . . . Dès que le Roi les eût disgraciés, toute la Cour leur tourna le dos. Leurs familles mêmes semblèrent être bien aises de leur punition.

Le Cardinal de. . . . ne parla plus de son retour en France. Cependant, soit que le P. . . . Ministre eût pénétré ses desseins, s'il est vrai qu'il les ait eus, soit qu'il les soupçonnât sans en être convaincu, le Duc de Saint Aignan fut nommé Ambassadeur auprès de Sa Sainteté. Ce coup a surpris le Cardinal. Il a compris qu'en arrivant en France, il seroit obligé, n'ayant plus de crédit en Cour, de se tenir dans son Archevêché d'. . . . où il auroit tout le temps de s'ennuyer. La chose est effectivement arrivée ainsi qu'il me le disoit.

Je passai trois mois à Rome, uniquement occupé à voir tous les jours de nouvelles beautés. J'étois plongé dans la Peinture & dans la Musique. J'avois oublié qu'il y eût des femmes dans le monde, & je fusse parti de Rome sans y avoir pensé, si le Chevalier de Chassé, avec qui j'étois logé dans la même auberge, ne m'eût fait connoître une jeune fille, bonne Musicienne, chez laquelle il alloit souvent. Nous y faisons de petits concerts. Elle avoit la voix fort belle, les yeux vifs, les façons tendres & engageantes, ainsi que toutes les Italiennes. Je n'avois rien dans le cœur. Je fus bientôt amoureux d'elle

& ne tardai pas à le lui apprendre. Je compris dès la première fois, qu'elle n'eût point été fâchée d'être persuadée de ce que je lui disois. Aussi fis-je de mon mieux pour lui prouver que mes sentimens étoient tels qu'elle les vouloit. Je n'épargnai ni les soins ni les assiduités. Les sermens les plus inviolables furent mis en usage, & soit qu'elle les crût sinceres, ou non, elle m'avoua que je ne lui étois point indifférent. Cet aveu me rendit sûr du reste. Les Italiennes n'aiment pas à demi. Elles ne savent point affecter un inutile mystere. Elles ignorent, quand elles aiment, la feinte & l'artifice, & ne connoissent que le langage du cœur. Avec des sentimens pareils, un amant Français va vite en besogne. Aussi, dès que j'eus le cœur de Ninesina, c'étoit ainsi qu'on l'appelloit, je tardai peu à être le maître de la personne.

Pour avoir plus de commodité, je pris un appartement dans son logis, où il y en avoit plusieurs. Il m'étoit, par ce moyen, plus aisé de tromper la vigilance de sa mere, qui la gênoit assez; mon sort ayant été d'avoir toujours des meres diaboliques, qui ont empoisonné les douceurs que je goûtois auprès des filles. Ninesina avoit trouvé le secret de m'introduire toutes les nuits dans sa chambre, sans qu'on s'en aperçût. Il y avoit six semaines que notre intelligence duroit, lorsqu'un jour sa mere

s'éveilla. Elle étoit pressée de quelque besoin , & ayant vainement cherché sous son lit un pot , elle passa dans la chambre de sa fille pour se servir du sien. Nous l'entendîmes venir , & comme nous ignorions quel étoit son dessein , je n'eus que le temps de me glisser sous le lit de Ninefina. Sa mere , en entrant , lui dit , dormez-vous , ma fille ? Non , répondit-elle , mais d'où vient que vous vous êtes levée sans lumiere ? Je cherche par-tout un pot , je n'en trouve point , dit-elle. Je viens pour me servir du vôtre. Elle s'approcha à tâtons du lit , passant sa main dessous , peu s'en fallut qu'elle ne me la mît sur le visage. Heureusement elle attrapa ce qu'elle cherchoit. Ninefina parloit à sa mere & lui faisoit mille questions , pour qu'elle ne m'entendît pas respirer. Après cette belle expédition , elle se retira dans sa chambre , & je sortis de dessous le lit , bien résolu de ne me plus commettre à pareille aventure. Je ne voulus plus retourner les nuits chez Ninefina. Je me contentois de profiter des autres occasions que le sort m'offroit.

Six semaines de jouissance avoient fort abattu les fumées de mon amour. Une jeune Romaine , dont je devins amoureux , acheva de les calmer. Elle logeoit auprès de l'Auberge où j'allois manger. Lorsque je sortois de dîner , je m'amusois quelquefois

à lui parler. Je pris du goût pour elle insensiblement ; & quoiqu'elle n'en eût point pour moi , & qu'elle m'écoutât par simple coquetterie , je ne laissai pas de croire que je pourrois m'en faire aimer dans la suite.

Ninčina apprit des nouvelles de mon amour. Elle m'en fit d'abord des reproches assez tendres. Mais voyant qu'ils ne servoient à rien , & que je n'allois presque plus chez elle , elle résolut d'en agir à la mode du pays , & de me faire assassiner. Je me promenois ordinairement à onze heures du soir sur le Mont de la Trinité. C'est une promenade auprès de la Place d'Espagne. Je ne me retirois d'ordinaire que fort tard. Ninčina savoit ma coutume. J'avois souvent été prendre le frais avec elle. Un soir deux hommes fondirent sur moi le poignard à la main. L'un des deux dit , *amato il traditore Francesco !* Je n'eus que le temps de mettre l'épée à la main & de m'appuyer contre la porte de la Vigne Médicis , vis-à-vis de laquelle j'étois. Comme les deux hommes qui m'avoient attaqué n'avoient que des poignards , je n'avois pas de peine à les éloigner avec mon épée. Je sentoisi même qu'ils m'attaquoient assez foiblement. Cependant je n'osois point quitter le poste où j'étois , dans la crainte , si je l'abandonnois , que l'un des deux ne m'attaquât par derrière.

Lorsque j'étois dans cet embarras , je vis venir à moi deux Français , que je reconnus pour le Chevalier de Chassé & pour le Baron de Lignac. Je les appellai par leurs noms. Ils accoururent l'épée à la main. Mais quelle fut la surprise de Chassé , lorsqu'un de mes assassins , l'appellant par son nom , lui dit , arrête Chassé ! ne défends point un traître. Cette voix qu'il reconnut pour celle de sa Maîtresse le pétrifia. Quoi , lui dit-il ! c'est vous , Carestina ; Oui , oui , c'est elle , répondit Ninesina ; car c'étoient-là mes deux assassins ? c'est elle qui a voulu venger son amie. J'ai manqué mon coup cette fois , mais je réussirai mieux une autre. J'étois si étonné que je ne dis pas un seul mot. Ces femmes partirent dans le même instant. Chassé les suivit jusques chez elles.

Il parla à sa Maîtresse pour lui remontrer combien l'action qu'elle venoit de faire étoit affreuse. Ecoute , Chassé , lui dit-elle , nous sommes amies & parentes ; Ninesina & moi , nous étions tranquilles avant de vous connoître ; vous êtes venu troubler notre liberté ; nous avons été assez foible pour croire vos sermens ; nous nous sommes juré que nous nous aiderions mutuellement à poignarder nos amans , s'ils devenoient infidèles ; que cet exemple te serve ; car ton ami ne nous échappera pas : dis-lui pourtant que je m'offre à lui faire obtenir le pardon de sa faute , s'il veut aimer Ninesina de bonne-foi.

Chassé me reedit le soir même toute cette conversation. Mais loin d'être tenté de me raccommo-der avec une pareille Maîtresse, je partis le surlendemain de Rome, sans que personne en eût connoissance. J'attendois de jour en jour de l'argent de chez moi. Un Négociant Gênois, de qui j'étois connu, se chargea de retirer la lettre de change à son arrivée & de me compter la somme. Je m'embarquai pour aller à Livourne, & ne fus pas tranquille que je n'eusse perdu le dôme de St. Pierre de vue.

Fin du troisieme Livre,



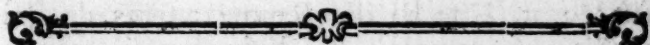


M É M O I R E S

D E

M. LE MARQUIS

D' A R G E N S.



LIVRE QUATRIEME.

LE bâtiment sur lequel j'étois , étoit une felouque des plus petites. Nous étions huit ou dix Passagers. Les deux premiers jours nous eûmes beau temps. Pendant la nuit du troisieme , comme elle étoit fort obscure , notre Pilote , d'accord avec les Matelots , s'éloigna excessivement de terre , sans que nous pussions nous en appercevoir. Il étoit Génois , & la crainte de rencontrer quelque bâtiment de Corse , l'avoit fait éloi-

gnier de la Côte, cette Isle s'étant révoltée depuis peu contre la République de Gênes. Nous fûmes fort surpris le matin, lorsque nous nous apperçûmes que nous étions à plus de quinze lieues de terre.

Ce fut bien pis quelque-temps après. Le vent ayant fraîchi, la mer devint très-grosse. La tempête augmenta. Nous jettâmes d'abord à la mer toutes les marchandises pour soulager le bâtiment. L'orage étoit si violent, qu'il y avoit peu d'apparence que nous puissions attraper la terre. Les Matelots se vouoient à toutes les Vierges de l'Italie, la *Madona del monte negro*, *Madona del viaggio*, *Madona del horto*. Un Cordelier disoit son Bréviaire en larmoyant. Deux Calvinistes Gênois récitoient les Pseaumes de Marot. Une vieille femme auprès de qui j'étois, se trouvoit si saisie par la peur, qu'elle alloit du haut & du bas. Sa fille, jeune beauté de quinze ans, versoit des larmes. A chaque flot qui soulevoit notre Felouque, on eût dit que notre bâtiment étoit la Tour de Babel, à force d'entendre hurler dans tant de langues différentes. J'avois pris ma résolution, & je lisois les *Pensées diverses* de Bayle, pour tâcher de me distraire. Les gens qui me voyoient lire avec assez de sang froid, se figuroient que j'étois un Saint à qui la tranquillité de sa conscience procuroit ce repos.

Après dix heures de combat entre la vie

& la mort, nous découvrîmes le Port de Livourne, & deux heures après nous y entrâmes heureusement. Je n'avois fait vœux à aucun Saint pendant la tempête. Mais je m'étois bien promis à moi-même de ne plus me rembarquer. Je ne gardai pas ma résolution ; car je partis le lendemain pour Gênes, où je restai deux jours, & de-là j'allai à Marseille.

Mon frere étoit de garde à l'entrée du Port, lorsque j'arrivai. Il fut agréablement surpris. Il pria un de ses amis de vouloir le relever de son poste. Il me conduisit chez lui, où je ne restai que le temps qu'il falloit pour m'habiller ; & n'ayant rien à faire, j'allai à l'Opéra voir mes anciennes connoissances. La Motille n'y étoit plus ; elle avoit quitté depuis mon départ. Mais je ne restai pas long-temps oisif.

Il y avoit à Marseille une jeune fille, nommée Chichote, dont le Comte de Vintimille étoit amoureux. Cette intrigue le dérangeoit, & sa famille s'étoit plainte plusieurs fois. Pour l'obliger à l'abandonner, on fit faire une procédure contr'elle, où l'on entendit des témoins qui dirent ce qu'on voulut. On avertit ensuite le Comte de Vintimille, que s'il ne quittoit pas sa Maîtresse, on la feroit arrêter. Il étoit fort amoureux. Il trouva le moyen de la conserver, malgré toutes ces poursuites. Il la mit dans les Chœurs de l'Opéra, & dès ce moment on

ne put plus lui rien dire. Madame de Vintimille voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là , fit donner un ordre à son fils de se retirer dans ses terres. J'arrivai dans ce temps-là.

Je connoissois Chichote avant mon départ. Je fus surpris de la voir à l'Opéra. Elle me raconta elle-même les raisons qui l'avoient obligée d'y entrer. Elle ajouta , qu'elle étoit si lasse des tracasseries qu'elle essuyoit pour le Comte , qu'elle étoit résolue de le quitter. J'avois toujours eu sur le cœur le tour que Vintimille m'avoit joué auprès de la Catalane. Je pensai que c'étoit-là une occasion de lui rendre la pareille. Je m'offris à sa place. Chichote crut d'abord que je badinois. Je l'assurai que je pensois très-sérieusement ce que je lui disois. Le Chevalier de Bonneval , qui se trouvoit présent à notre conversation , acheva de la persuader. Je soupai chez elle avec lui. Il fit le contrat de nos nœces , qui fut que je payerois les dettes qu'elle avoit contractées depuis que Vintimille étoit absent , & que je fournirois à sa dépense honnêtement & de la façon qu'il convenoit. Je passai la nuit chez elle. Le lendemain , comme il falloit que je me rendisse chez moi , j'arrêtai deux chaises ; je me mis dans l'une , & Chichote occupa l'autre avec sa fille de chambre. En arrivant , je pris un appartement dans un endroit écarté pour ma Maîtresse , en attendant que je visse de quelle façon

façon tourneroient mes affaires. Mon père me reçut en bon père. Il ne me parut point que mon voyage d'Italie lui eût déplu. Il se contenta de m'exhorter à vouloir me fixer dorénavant. Cependant je partis bientôt pour prendre un nouvel état, & ce fut de son consentement.

Les projets que j'avois pu former furent tous renversés par la fameuse affaire du Père Girard. Toute l'Europe a raisonné sur cette matière. Mais peu de gens ont su réellement de quoi il étoit question. L'entêtement & la prévention dans les deux partis a fait éloigner de la vérité les uns & les autres. Quoique ce procès ait décidé de mon sort & de mon état, je l'ai toujours examiné avec des yeux désintéressés. La situation où j'étois de savoir les intrigues les plus cachées, des Molinistes & des Jansénistes, m'a mis à même de pouvoir en porter un jugement équitable pendant la durée de cette affaire ; j'ai pu toutefois & quantes je l'ai voulu, voir les procédures les plus cachées. J'ai parlé moi-même à la plupart des principaux témoins, & rien n'a pu échapper à ma curiosité.

La Cadiere, née à Toulon, étoit fille d'un Marchand d'huile de la même ville. Elle avoit de beaux yeux, la peau blanche, un air de vierge, la taille assez bien faite. Beaucoup d'esprit couvroit chez elle une ambition démesurée & une extrême envie de passer pour Sainte, sous un air de simplicité & de candeur.

Elle étoit âgée de dix-huit ou vingt ans lors de son procès.

Le Pere Girard , natif de Dole , étoit extrêmement laid. Il paroissoit n'être occupé que du Royaume des Cieux. Sa vie se passoit à faire des catéchismes , des exhortations & des sermons. Il excelloit dans le talent de la chaire. Il avoit dirigé un nombre infini de femmes du monde , qu'il avoit mises dans le chemin de la pénitence. Plusieurs filles , qui avoient fait des vœux Monastiques sous sa direction , sont encore aujourd'hui l'exemple des Couvens où elles vivent. Il exerçoit ses talens avec un air de complaisance. Il étoit bien aise qu'on les connût , & s'il avoit l'esprit d'un habile Jésuite , il en avoit la vanité. La réputation de faire des saintes lui étoit aussi chere, que l'envie de passer pour telle étoit violente chez la Cadiere.

On voit que sans que l'amour & le sortilege s'en mêlassent , la ressemblance des caracteres suffisoit pour unir ces deux personnes. Avant l'arrivée du Pere Girard à Toulon , la Cadiere avoit déjà , par ses manieres modestes , acquis la réputation d'avoir une vertu infinie. Elle ne parloit que d'exhortations , de méditations , de componction , d'oraison. L'idée qu'on en avoit , n'étoit point renfermée dans une seule ville. Toute la Gent Mystique de la Province en étoit imbue , & le Pere Girard la connoissoit déjà sans l'avoir vue. La réputation du Jésuite étoit aussi parvenue jusqu'à la Cadiere. Ils se regardoient mutuellement comme des

sujets fort propres à augmenter la gloire l'un de l'autre.

Dans ces situations , le Pere Girard partit d'Aix pour aller à Toulon. A peine fut-il arrivé , que la Cadiere se présenta pour être sa Pénitente. Elle disoit , en parlant de lui, qu'elle sentoit que Dieu lui-même lui avoit inspiré la pensée de le choisir pour Directeur. Le Jésuite , de son côté , prônoit par-tout la vertu de sa Pénitente. Ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'ils avoient trop d'esprit pour se confier mutuellement l'un à l'autre , & quoiqu'ils fussent tous les deux à quoi s'en tenir , chacun affectoit de son côté d'être dans la bonne foi. Le Jésuite paroissoit surpris des prodiges que le Ciel opéroit par les mains de sa Pénitente , & la Cadiere recevoit avec toutes les apparences possibles de la docilité la plus entière, les exhortations mystiques du Pere Girard.

Les freres, le pere , la mere de la Cadiere furent les premiers à être trompés , & ils n'ont été désabusés que lorsqu'ils n'auroient osé l'avouer sans perdre absolument cette Béate. L'Evêque de Toulon fut une des principales dupes de cette Comédie. Il y donna de la meilleure foi du monde. C'étoit un caractere entièrement opposé à celui de la Cadiere. Il avoit autant de candeur & de simplicité , qu'elle avoit de ruse & de souplesse. Aussi lui fit-elle voir bien du chemin en peu de temps.

Le Jésuite de son côté pouvoit à la roue tant qu'il pouvoit. Les honneurs qu'on rendoit

à sa Pénitente rejaillissoient en partie sur lui. La réputation de la Cadiere excita l'émulation de bien des femmes. La distinction avec laquelle on la regardoit leur fit venir l'envie d'être Saintes. Elles devinrent Pénitentes du Pere Girard. Il les reçut toutes à bras ouverts, & leur prodigua les mêmes dons qu'à la Cadiere. Les exhortations mystiques, les entretiens particuliers, si chers aux Directeurs & aux Dévotes, les lettres remplies de Molinosisme, tout leur fut distribué.

Pour se rendre digne de leur grand Maître, ou pour égaler sa premiere Pénitente, elles tâcherent de l'imiter le plus qu'il leur fût possible. De-là est venu le grand nombre de Stigmatisées. Car la Cadiere ayant, avec un onguent préparé, fait une enlevure légère sur le dessus de ses pieds & de ses mains, deux jours après toutes voulurent avoir les mêmes marques, & dirent les avoir, quoiqu'il n'y en eût qu'une qui les eût. Celle-ci étoit la confidente de la Cadiere, le dépositaire de ses plus grands secrets, & c'est ainsi qu'elle avoit obtenu la communication de son onguent.

Cependant ces stigmates firent un bruit étonnant. Le Jésuite fin & rusé vit que la chose étoit poussée trop loin, & il songea à tirer son épingle du jeu. Mais comme il ne prévoyoit pas ce qui arriveroit, il ne prit pas assez de précautions. La Cadiere lui ayant parlé des stigmates, qu'elle disoit que Jesus-Christ lui avoit imprimées lui-même, le Pere Girard lui

fit entrevoir quelques soupçons , & il ne put s'empêcher de dire qu'il sembloit que la peau avoit été brûlée avec quelque onguent. J'ai une stigmate à côté du cœur , qui pénètre bien plus avant , répondit la Cadere. Elle avoit raison. Dès sa jeunesse , elle avoit eu les écrouelles , dont elle n'étoit point entièrement guérie , au teton gauche.

Le Jésuite fut curieux de savoir si elle accusoit vrai. Il s'enferma imprudemment dans sa chambre , où elle lui montra cette prétendue plaie. C'est ici le fait du Procès. C'est de cet enfermement que les Jansénistes ont tant parlé , & qu'ils ont prétendu être une preuve incontestable du concubinage du Jésuite avec la Pénitente. Mais en vérité , quand on veut examiner les choses de sens froid , on trouve sa justification dans ce où ses ennemis ont voulu trouver sa perte.

Il n'y a qu'à lire la déposition de la Cadere. Elle dit que son Confesseur étant entré dans sa chambre avec elle , en ferma la porte , & qu'il lui dit de se déshabiller ; que lui , pendant ce temps-là , s'écarta dans un coin de la chambre , où il tourna le dos , & qu'ensuite ayant tiré son mouchoir de sa poche , il l'appliqua sur son sein , pour ne pas voir sa gorge découverte , en considérant la plaie qu'elle avoit sur le teton. La servante , qui étoit curieuse de savoir ce que sa Maîtresse faisoit enfermée dans sa chambre , & qui l'examinait par le trou de la serrure , rapporte la même

chose. L'affaire se passoit dans un temps où l'on prétend que depuis long-temps le Jésuite couchoit avec elle. Je demande s'il peut tomber sous le sens de quelqu'un, qui ne veut pas se refuser aux notions les plus claires, qu'un homme qui a eu d'une femme les dernières faveurs prenne de pareilles précautions? Et à quel homme encore les fait-on prendre? A un homme à qui on attribue le sortilège, l'avortement & les horreurs les plus abominables, car l'enfermement a été après tous ces crimes imaginaires. Soutenir pareille chose, c'est en vérité vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

L'amour n'étoit pas la foiblesse du Jésuite. Il étoit dans un âge où rarement le cœur est rempli de feux. L'ambition étoit chez lui la passion dominante. Aussi vit-il avec peine qu'il falloit désormais qu'il séparât ses intérêts de ceux de la Cadie. Elle avoit poussé les choses trop avant par les stigmates. Elle avoit déjà débité son fameux Carême; c'est-à-dire, un Ecrit qu'elle avoit envoyé à l'Evêque, où elle prétendoit avoir passé quarante jours sans manger. Il se passoit peu de jours qu'elle ne voulût faire quelque miracle.

Le Pere Girard fit pressentir à M. l'Evêque, qu'il croyoit que dans la conduite de sa Pénitence il pourroit y avoir quelque chose de trop outré. Il fut engager adroitement la Cadie à se retirer au Couvent d'Olioules, petit Village à deux lieues de la Ville, croyant qu'é-

loigné d'elle , il pourroit peu-à-peu s'en débar-
rasser.

Mais la Cadiere continua à jouer son jeu. Elle avoit trop pris de goût à faire des miracles , pour vouloir s'arrêter en si beau chemin. Dès qu'elle fut au Couvent d'Olioules , elle comprit que n'ayant affaire qu'à un nombre de femmelettes , elle seroit moins contrainte dans la vraisemblance. Aussi est-ce là que se sont faits ses plus grands miracles , qui , par la suite ont été attribués comme sortilèges au Jésuite.

Cependant les merveilles que la Cadiere opéroit dans ce Couvent , faisoient un si grand bruit , que l'Evêque crut devoir les examiner. Il alloit à Olioules & y mena le Pere Girard. Ce Jésuite se fût passé volontiers de ce voyage. Quoiqu'il fût encore en commerce de lettre avec sa Pénitente , il cherchoit un prétexte pour finir entièrement. Mais il n'osoit le faire avec éclat. L'Evêque , en examinant ce que lui dirent les Religieuses , vint à ouvrir les yeux. Le bandeau tomba. Il dissimula pourtant , pour éviter le scandale.

La Cadiere ne tarda pas à s'appercevoir que son crédit n'étoit plus le même auprès de lui. Il y avoit déjà long-temps qu'elle sentoit que les Jésuite étoit fâché qu'elle l'eût engagé si avant. Piquée contre lui , elle retourna à Toulon , & choisit un autre Directeur. Elle s'adressa à un Carme , fameux Janséniste , zélé pour le Parti , & qui s'étoit maintesfois signalé contre la

Société. Elle crut ne pouvoir mieux se venger qu'en choisissant un tel Confesseur. La haine & la vengeance étoient les seuls mobiles qui firent agir la Cadiere au commencement. Mais bientôt l'amour s'en mêla. Ce Dieu ne perd jamais ses droits, non pas même avec les Dévotes.

Le Carme à qui elle s'étoit adressée, étoit beau, bien fait, les yeux vifs & brillans, l'air mâle & vigoureux, les dents belles, la main blanche & potelée. Elle ne put le voir d'un œil indifférent. Les sentimens mystiques avoient répandu dans son cœur une disposition à la tendresse, qui n'attendoit pour se déterminer qu'un sujet qui en fût digne. Le Carme étoit connoisseur. Il alla au-devant de sa Pénitente, & lui épargna la honte des avances. Il voulut bien en faire les frais.

Elle lui fut bon gré de l'avoir prévenue. Quand des cœurs sont épris & qu'ils veulent la même chose, on avance vite chemin. Aussi le firent-ils. La Cadiere étoit en possession d'avoir les matins au chevet de son lit son Directeur. Dieu fait les instructions que lui donnoit le Carme. La servante dépose qu'elle entendit un jour, qu'étant seule avec lui, il lui donnoit quelques coups sur les fesses, en lui disant : *petite coquine* ; ce n'étoit pas-là prendre la précaution de mettre un mouchoir sur la gorge pour voir la plaie du teton.

L'amour ayant uni ces deux amans, leur haine mutuelle pour les Jésuites se réveilla.

Ils jurèrent dans leur transport amoureux la perte de la Société dans un de ses principaux membres.

Pendant que cette cabale se formoit contre le Pere Girard , il prêchoit tous les jours avec un applaudissement extraordinaire. Les autres Dévotes qui lui restoient étoient plus aisées à conduire que la Cadiere. Sa réputation augmentoit. Sa vanité & son orgueil triomphoient. Il n'étoit point de pere & de mere qui ne le souhaitassent pour Directeur de leur famille , & ce progrès même aigrissoit la haine & le désespoir de la Cadiere & de son amant.

Ils étoient résolus de le perdre. Mais il falloit trouver des moyens sûrs. Ils crurent qu'ils devoient se venger eux-mêmes , & qu'ils ne devoient remettre ce soin à d'autres personnes. La Cadiere se chargea de porter les premiers coups. Elle fit une déposition pardevant le Lieutenant de Toulon , dans laquelle elle déclara que le Pere Girard , après avoir abusé d'elle , l'avoit faite avorter ; & comme par cette déclaration elle auroit été aussi coupable que lui , il fallut avoir recours à l'unique moyen qu'il y avoit , tout ridicule qu'il étoit. Ce fut l'enchantement & le sortilege.

Autant de fois que j'ai considéré cette affaire , j'ai admiré comment , sur cette simple déclaration , il s'étoit trouvé un homme assez crédule pour donner dans une fable aussi bizarre. Car enfin , je veux que la Cadiere eût été abusée par le Jésuite. A quoi servoit-il

qu'elle vint s'en plaindre ? Vouloit-elle être réparée en son honneur ? Comptoit-elle que le Pere Girard l'épouserait ? Comment ! Pour l'unique plaisir de la vengeance , elle étale sa honte aux yeux de l'Univers ! Quiconque peut acheter aussi cher le plaisir de se venger , ne fait pas grand cas de sa réputation. Je laisse l'idée du sortilege à part. Elle doit paroître le comble du ridicule , pour quiconque a la moindre notion d'un peu de Philosophie.

Dès le moment que cette déclaration eût paru , l'Univers entier en fut instruit. Il vint des ordres du Ministre au Premier Président , & au Procureur-Général , d'envoyer des copies de l'information à la Cour. Cependant la Cadiere n'avoit pas d'abord considéré combien étoit grande la démarche qu'elle avoit faite. Etonnée dès le premier pas , elle se dédit de ce qu'elle avoit avancé , & l'affaire alloit être assoupie , lorsque les Jansénistes , qu'elle avoit mis en mouvement , rassurerent la Béate contre tous les événemens.

Elle refit une autre déclaration semblable à la première. Son Carme parut alors sur les rangs. Il dit que sa Pénitente lui ayant permis de révéler sa confession , il attestoit qu'elle lui avoit déclaré ce dont il étoit question , dans le Tribunal de la Pénitence. Les scènes d'obfession & de possession que la Cadiere avoit représentées en sa chambre , furent mises au grand jour. La discorde secoua son flambeau , entre les Jansénistes & les Molinistes , & les

Furies se partagerent également dans les deux partis.

Comme on continuoit toujours pardevant le Juge de Toulon l'information de cette affaire, le Pere de Linières, Confesseur du Roi, écrivit aux Jésuites de consulter avec leurs amis s'il étoit à propos de laisser cette affaire entre les mains du Parlement, & que s'il y avoit la moindre chose à craindre, la Cour leur donneroit des Juges d'attribution. Le Recteur porta cette lettre chez Mr. le Bret. Plusieurs Molinistes s'y assemblèrent. Ils examinèrent les choses le plus exactement qu'ils purent, & ne voyant pas la moindre apparence de vérité à l'accusation, ils empêchèrent que les Jésuites n'ôtassent la connoissance de ce procès au Parlement. Ceux-ci y étoient portés de leur côté, parce que croyant le Pere Girard innocent, ils sentoient que c'étoit le perdre que de montrer une protection si marquée.

Pendant que les Molinistes travailloient, les Jansénistes ne s'oublioient pas. Ceux de Paris mandierent de l'argent & des lettres de recommandation. Ceux de Provence leur envoyèrent en revanche des Libelles & des Mémoires. Le Procès étant achevé d'instruire à Toulon, il fut porté par-devant le Parlement, où la Cadiete demanda la cassation de la procédure. L'affaire fut plaidée à l'Audience.

Le Baron de Très, Avocat-Général, portoit la parole pour les Gens du Roi. Les deux

Partis ont parlé avec tant de passion de ce Magistrat , qu'ils ne lui ont rendu justice ni l'un ni l'autre. Les Jansénistes ont voulu l'égaliser à un Talon & à un de Lamoignon. Les Molinistes ont écrit contre lui des invectives , dignes plutôt de Porte-faix , que de gens à qui la probité doit être vénérable & chère. Quoique ma famille ait eu bien des démêlés avec lui , & que je ne l'aime point personnellement , je ne saurois en imposer à la vérité. Le Baron de Très a de l'esprit , le don de la parole , un grand usage de son métier , & il est incapable des bassesses qu'on a voulu lui attribuer. Mais il n'a ni la science ni le génie que lui ont donné les Jansénistes , à moins que le mérite d'être leur ami à toute outrance ne donne toutes les vertus au suprême degré.

Dans le plaidoyer qu'il fit , sa passion l'emporta. Au lieu de balancer les raisons , il plaida plutôt en parti qu'en Avocat-Général. Il portoit des conclusions contre son sentiment , que ses Collègues lui avoient données. Il les étrangla. Cependant elles furent suivies , & la procédure fut confirmée.

Les deux Partis se préparèrent alors plus que jamais. Il s'agissoit du fond , & c'étoit la décision entière. Jusqu'ici il n'y avoit encore que les hommes qui eussent cabalé. Les Dames commencerent à s'en mêler. La Baronne D.... la Marquise de M.... & Madame D.... se mirent à la tête de l'Escadron Moliniste. La Présidente de B.... & la Marquise

de V.... se firent Chefs du Parti Janséniste. Dès que les Dames eurent pris parti , elles entraînerent avec elles leurs amans. La médisance , la calomnie , le mensonge , la fourbe , tout fut mis en usage. Il ne s'agissoit plus ni de la Cadiere ni du Pere Girard , mais de deux Partis qui divisoient l'Etat , & qui , tôt ou tard , y causeront des troubles dangereux.

Aix n'étoit pas la seule Ville où régnaissent les divisions. La Provence entiere étoit en feu , & le reste du Royaume y prenoit part. Les Molinistes craignant que leur Parti ne fût pas assez fort , firent entrer au Parlement un vieux Conseiller , qui depuis vingt ans n'y avoit mis le pied. Les Jansénistes ne resterent pas court ; ils en firent revenir un de ses terres , où il étoit depuis quinze années.

Les Dames agissoient aussi de leur côté. La Marquise de R.... qui étoit brouillée avec un mari qu'elle avoit épousé en secondes nœces , & dont elle n'avoit point d'enfans , déshérit sa fille du premier lit en faveur de son époux , avec qui elle se racommoda , à condition qu'il seroit pour la Cadiere.

Les Jésuites ne donnoient rien , mais ils promettoient beaucoup , & représentoient adroitement leur crédit , & combien ils pouvoient être utiles. Jusques alors le parti Janséniste n'avoit point eu de Chef marqué. Le Président de Bandol se mit à leur tête. Ce furent quelques-uns de ses amis qui lui firent faire cette sottise. Car étant attaché à la Cour

par de grands bienfaits , ils le mettoient dans le risque de les perdre. Il n'étoit pas au nombre des Juges , mais il avoit un grand crédit dans le Parlement. Son autorité donna de nouvelles forces au parti. Une Dame Moliniste rendit son amant heureux ; à condition qu'il seroit pour le Pere Girard , & elle lui fit faire abjuration du Jansénisme dans ses bras.

La division augmentoit de jour en jour. Tout étoit en combustion dans les familles. Chacun se déchiroit par les médisances les plus atroces. Les Juges étoient les moins épargnés. Il y avoit des gens d'un mérite infini dans les deux partis. La passion les aveugloit. Ils se prêtoient aux choses du monde les plus criantes.

Les Jansénistes furent les premiers à débiter des Libelles diffamatoires. Les Molinistes ne restèrent pas en arriere , & ce qu'il y a de surprenant , c'est que ces écrits étoient moins faits pour la défense du procès , que pour porter des coups mortels à la réputation des plus honnêtes gens. Monsieur le Bret , Intendant & Premier Président , fut le moins ménagé. On le regardoit comme le Chef des Molinistes. Avant cette affaire , il étoit adoré dans la Province , on rendoit justice à sa probité & à son génie. Dès le moment qu'on le fut Moliniste , il n'y eut point d'infamie qu'on ne vomît contre lui. Le Président de Bandol , Chef des Jansénistes , se trouva dans le même cas. Il y a peu d'hommes en France qui aient plus de candeur

& de bonne-foi, & il remplit sa place avec beaucoup de dignité. Il n'en étoit pas moins chez les Molinistes un homme sans foi & sans honneur; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plupart des gens qui se déchaînoient ainsi avoient été fort liés avec lui.

Parmi les Magistrats dont on tenoit des discours si étonnans, on ne faisoit pas grace à mon pere. Sa charge l'exposoit à être mis plus souvent sur la scene que les autres. Je me servois de certains mouvemens de dépit que je voyois en lui pour le dégoûter de me mettre dans la robe, & peu-à-peu je réussis, comme on verra dans la suite de ces Mémoires.

Le bas peuple étoit animé au dernier point contre la Société. Une semaine avant la décision du procès, les enfans qu'étoient par les rues, avec une clochette, des fagots pour brûler le Pere Girard. Les Jésuites ne paroissoient point impunément dans la Ville, & la populace les maltraitoit. Les Molinistes n'ayant pas la force en main, étoient obligés de fléchir, bien résolus de se venger dès qu'ils le pourroient.

Le jour de l'Arrêt étant arrivé, les Juges entrèrent au Palais à six heures du matin. Le Pere Girard & la Cadiere furent confrontés ensemble pour la dernière fois. Quoiqu'on eût fermé l'enceinte du Parlement, la Presidente de B.... & la Marquise D.... avoient trouvé le secret de se placer auprès de la porte de la premiere salle du Palais. Lorsque le Pere Girard

passa, elles ne purent s'empêcher de lui dire quelques injures. Le Jésuite fut assez se contraindre pour leur faire une grande révérence avec un air riant.

Quelque - temps après la Cadiere arriva. Elles s'efforcèrent de la raffermir. Elle n'en avoit pas besoin. Elle étoit sûre de son fait, & le Pere Girard savoit aussi à quoi s'en tenir. Un mois avant que l'Arrêt fût prononcé, on savoit comment il seroit. Les deux partis avoient si bien pris leurs mesures, qu'ils étoient sûrs d'une égalité de voix, & comme en matière criminelle, il ne peut y avoir de partage, il falloit qu'on les mît tous hors de cour & de procès.

Ceux qui se sont étonnés de cet Arrêt n'ont aucune connoissance de l'histoire. Il n'arriva alors que ce qu'on a vu arriver pendant deux cens ans en France, lors des troubles & des guerres civiles. Si on considère que la Cadiere & le Jésuite étoient devenus les moindres ressorts qui faisoient agir les Juges, on pénétrera aisément que leur intérêt propre les conduisoit. Il s'agissoit d'une décision qui perdît un des deux partis. Chacun croyoit la Religion de son côté, ou du moins faisoit semblant de le croire. La Cour étoit pour les uns, & le Peuple pour les autres. Les injures, les invectives, les mauvais procédés avoient rompu entr'eux toute la liaison & l'harmonie que la justice demande. Deux Conseillers s'emportèrent jusqu'à un point si violent, qu'un des
deux

deux menaça l'autre de coups de bâton pendant la séance de la Chambre.

C'est-là l'effet malheureux que produisent mille idées que les Prêtres & les Moines nous inspirent dans la tendre enfance. Les plus grands crimes n'ont eu que le prétexte de la Religion. La France rougira à jamais de la journée de la St. Barthelemy, & Paris pleurera éternellement le meilleur de ses Rois assassiné au milieu de ses enfans.

Pendant que les Juges étoient aux opinions, le peuple s'étoit assemblé en armes dans la place du Palais. Il menaçoit hautement les Magistrats qui oseroient condamner la Cadiere. Lorsqu'il apprit l'Arrêt, sa fureur ne fut point apaisée. Il vouloit qu'on brûlât le Pere Girard. Il poursuivit le carosse du Premier Président à coups de pierres. Les Juges qui avoient été pour lui furent fort heureux de s'enfermer dans leurs maisons. Le Peuple reconduisit en triomphe les Jansénistes. On alluma des feux de joie dans toute la Ville, & on brûla des figures de paille habillées en Jésuites. On fit de pareilles réjouissances le même jour à Toulon & à Marseille, où l'on avoit envoyé des courriers extraordinaires. La Cadiere fut remerciée les Juges qui avoient été pour elle, suivie de huit ou dix mille personnes.

Cependant le temps où les Molinistes devoient reprendre le dessus approchoit. Le premier Président commandoit en Provence. Comme il n'avoit pas cru que la chose allât à

loin , il n'avoit pas songé à faire entrer des Troupes dans la Ville. Il comprit la faute qu'il avoit faite. Il envoya ordre au Régiment de Flandre , qui se trouvoit dans la Vallée de Barcelonnette de venir à Aix. La Compagnie des Grenadiers , qui avoit marché sans séjour , arriva le lendemain de l'Arrêt.

La surprise des Jansénistes fut d'autant plus grande qu'ils ne s'y attendoient point. Elle augmenta bien davantage , quand ils apprirent qu'on avoit arrêté quatre des principaux Négocians de Marseille qui avoient été mis dans la Citadelle. La Cadiere prit le parti de choisir une retraite où elle fut ignorée. Ce fut alors le temps des proscriptions. Les Molinistes ne furent pas plus réservés que les Jansénistes ne l'avoient été. On arrêtoit tous les jours un nombre infini de personnes. Les lettres de cachet arrivoient en foule , & une terreur panique avoit saisi tous les cœurs.

Pendant que ma Patrie étoit en proie à la dissension , je vivois assez tranquille avec Chichotte. Elle étoit jolie , & d'une humeur excessivement douce. Je l'avois logée dans une maison à cent pas de la ville , pour être plus en liberté. Je passois avec elle tête-à-tête des jours entiers. Elle aimoit la lecture. Dans les momens où elle s'y occupoit , je desinois , ou je peignois. Son caractère me convenoit si fort , que ne pensant à aucun établissement solide , j'avois résolu de passer avec elle le reste de ma vie.

Mon pere devoit bientôt partir pour Paris. Il alloit à la Cour pour les suites de l'affaire de la Cadiere. J'avois si bien travaillé à lui montrer le désagrément qu'on avoit dans la robe, que je le fis consentir à me laisser entrer au service, dès que nous serions à Paris. J'aimois trop Chichotte pour la quitter. Je résolus de la mener avec moi. Je comptois d'entrer aux Mousquetaires quelque-temps, pour avoir l'agrément d'une Compagnie de Cavalerie. Elle partit huit ou dix jours avant moi & m'attendit à Lyon, d'où je la conduisis moi-même jusqu'à Paris.

Elle prit un appartement peu éloigné de l'Hôtel, où je logeois avec mon pere, qui, restant presque toujours à Versailles, me laissoit l'entiere liberté d'être avec ma Maîtresse. Plus je vivois avec elle, plus sa douceur me charmoit. J'aurois voulu qu'elle eût vécu avant d'être à moi, d'une façon plus réservée. Mais je savois que, toute jeune qu'elle étoit, elle avoit eu plusieurs amours, & d'un autre côté elle me paroissoit si bien élevée, que je ne reconnoissois point en elle les façons d'une fille de l'Opéra. Je la priai de m'apprendre de bonne foi ses aventures, l'assurant que je ne l'en aimerois pas moins.

Je suis née à Angoulême, me dit-elle, fille d'un Négociant, qui avoit plus de cent mille écus. Mon nom n'est point Chichotte. Je m'appelle R..... J'ai un frere Capitaine dans le Régiment D..... & une sœur mariée à un des

premiers d'Angoulême. C'est-là , avec une autre de mes sœurs , que vous avez connu sous le nom de la d'Argenterie , tout ce qui me reste de parens. Mon pere. & ma mere étant morts , mon Tuteur me mit dans un Couvent pour y être élevée jusqu'à ce que je fusse en âge de m'établir.

Ma sœur d'Argenterie , quelque-temps avant la mort de ma mere , s'étoit laissée enlever par un Officier qui lui avoit promis de l'épouser. Elle le suivit à Paris , où son amant la quitta. Elle n'osa plus retourner au logis , & n'ayant point d'argent , elle se vit obligée de donner dans des travers infinis.

Elle étoit jeune & jolie. Elle eut bientôt une foule d'adorateurs. Elle n'en refusoit aucun , & en deux ou trois ans elle amassa près de dix mille écus de nippes ou de bijoux. Elle se ménageoit si peu , que Mr. Herault fut obligé de la faire arrêter.

Comme elle avoit changé de nom , ma mere ne put jamais avoir aucune de ses nouvelles. Après avoir été cinq ou six mois enfermée , elle fut remise en liberté. Mais sa beauté ayant été excessivement flétrie par les débauches , elle sentit que ses affaires iroient bientôt en décadence. Elle songeoit à sortir de Paris , lorsque le hasard lui fit connoître une personne d'un caractère digne d'être accordé au sien. C'étoit un jeune homme bien fait , né à Saint Omer. Il étoit Soudiacre , & s'étoit sauvé des Cordeliers où il avoit fait des Vœux Monasti-

ques. Il n'avoit d'autre talent pour vivre , que celui d'exceller à faire jouer de malheur. Il étoit obligé de s'éloigner de Paris , où il commençoit à être connu.

Ces deux personnes se convenoient trop , pour que la sympathie n'agît point. Aussi résolurent-ils de rendre leur fortune commune. Ils formèrent le dessein d'aller à Lyon , & dès le jour qu'ils sortirent de Paris , ils se dirent mariés ensemble. Cependant ma sœur avoit appris que ma mere étoit morte. Elle pensa que ses charmes commençant à passer , si elle pouvoit m'avoir en son pouvoir , le peu que j'avois de beauté augmenteroit de beaucoup son revenu. Elle n'avoit rien à espérer de la maison. Mon pere & ma mere l'avoient exhéredée en mourant. Elle n'osoit reparoître à Angoulême. Elle ne laissa pas de s'y hasarder. Elle prit deux laquais & une femme de chambre , & suivie de cet équipage , elle arriva avec son prétendu mari à Angoulême. Elle fit savoir à tous nos parens qu'elle avoit été assez heureuse pour épouser un Seigneur Flamand , & qu'elle espéroit qu'on voudroit bien ne la pas perdre dans l'esprit de son mari. La famille trompée par des apparences si vraisemblables , lui fit mille politesses. Elle me rendit visite au Couvent , & me fit présent d'un fort bel habit , qu'elle disoit que son mari m'avoit acheté. J'ai pourtant su depuis que c'étoit un de ses vieux habits qu'elle avoit fait raccommoder.

Après m'être venu voir deux ou trois fois ,

elle feignit d'être malade, & envoya prier les Religieuses de vouloir bien m'envoyer chez elle, pour lui tenir compagnie deux ou trois jours. J'allai la voir avec plaisir. Je lui trouvai l'air fort gai. Eh quoi ! ma sœur, lui dis-je, on disoit que vous étiez malade ? c'est une excuse, me dit-elle, que j'ai prise pour te mener passer deux jours à la campagne. Moi qui la croyois bonnement, je la remerciai. A l'entrée de la nuit, elle me mit dans une chaise avec son mari, & je fus bien étonnée lorsque j'appris deux jours après qu'elle me menoit jusqu'à Lyon. J'étois si innocente, & je prévoyois si peu l'usage auquel elle me destinoit, que je lui dis : Quand je retournerai, les Religieuses me vont bien gronder.

Dès que nous fûmes arrivés, elle reprit le nom de la d'Argenterie. Elle me menoit tous les jours aux spectacles, parée superbement. J'étois montrée comme un bijou dont on veut se défaire. Un homme déjà âgé offrit cent louis. Mais ma sœur pensa le dévorer à cette proposition. Il vit bien qu'il n'y avoit rien à faire à si bon marché. Il en offrit deux cens. L'affaire fut terminée, & la chose ne fut renvoyée qu'au lendemain après-dîné.

Ma sœur me tint toute la matinée des discours où je n'entendois rien. Elle me disoit qu'elle vouloit me donner un secret d'avoir de l'argent & des robes tant que je voudrois, & qu'il ne falloit pour cela que suivre ses conseils. Elle me demanda ensuite si je n'avois

jamais vu d'hommes nuds. Ah ! mon Dieu , que dites-vous , ma sœur , lui répondis-je ? Voir un homme nud , c'est un grand péché. Bon , imbécille , me dit-elle ! Les Religieuses te faisoient accroire ces contes-là. Mais vois si toutes les jolies femmes n'ont pas d'amans. Je veux t'en donner un. Non , je n'en veux point , lui dis-je.

Pendant ces instructions , cet homme arriva. Ma sœur passa dans une autre chambre avec lui. Il compta les deux cens louis. Elle m'appella alors , & me laissant seule avec lui , elle ferma la porte à la clef. Je me mis à pleurer & l'appellai inutilement. Cet homme voulut profiter du temps & gagner ses deux cens louis. Il m'enleva de terre dans ses bras & me jeta sur un lit. Je redoublai alors mes cris , je le mordis , je l'égratignai , & quelque effort qu'il fit , il fut obligé de me laisser. Ma sœur , qui écouloit à la porte l'ouvrit dans ce moment. C'est un démon , lui dit cet homme. On n'en peut venir à bout. Vous êtes un benêt , lui dit-elle : je m'en vais vous la tenir. Elle me prit dans ses bras. J'eus beau verser des pleurs & me défendre , je ne fus plus la maîtresse de résister ; & ce malheureux , avec l'aide de ma sœur , vint à bout de ce qu'il vouloit.

Lorsqu'il m'eût quittée , je m'arrachai les cheveux. Je voulois me jeter par la fenêtre. Ma sœur eut beau vouloir m'appaiser , je fus deux jours à chercher le moyen de m'évader ,

réfolue de tout entreprendre plutôt que de refter davantage avec elle. Elle s'en apperçut & me promit que je ne reverrois plus cet homme.

Elle ne m'auroit pas tenu parole , fi elle n'eût été obligée de fortir de Lyon & de fe fauver trois jours après à Marfeille. On avoit eu des indices à Angoulême que j'étois à Lyon , & un de mes oncles étoit venu pour me ramener. Ma fœur en ouvrant fa fenêtre l'apperçut paffer dans la rue. Elle ne douta pas qu'il ne la découvrît bientôt , & dès la nuit même , nous nous embarquâmes fur le Rhône pour venir à Marfeille. En y arrivant , nous fîmes la même manœuvre qu'à Lyon. Le Comte de Vintimille me vit à la Comédie. Il me parla plufieurs fois , & demanda permission à ma fœur de venir au logis. Elle le lui accorda. Elle recevoit tout le monde volontiers , & les amans qu'elle croyoit ne pas être affez riches pour devoir aller jufqu'à moi , elle les gardoit pour elle.

Je voyois tous les jours Vintimille. Je vins à l'aimer autant qu'il m'aimoit. Je n'ofois point lui dire l'état où j'étois , de peur de le rebuter. Cependant ma fœur me propofa de voir un riche Négociant. Je lui dis que je mourrois plutôt que d'y confentir. Elle fit fembler de ne plus y penfer.

Deux ou trois jours après , étant allé me promener avec elle fur le bord de la mer , elle me pria de vifiter une guinguette qu'on avoit

bâtie sur le rivage & qui paroissoit fort jolie. Quelle fut ma surprise en y entrant , d'y voir ce Négociant dont elle m'avoit parlé ! Je compris que j'étois trahie. Je trouvai la table mise avec une collation superbe. Je résolus de me tirer d'affaire en dissimulant. Je me mis à table & me contraignis le plus qu'il me fut possible. Quelque-temps après je fis semblant d'avoir quelques nécessités , & m'étant ôtée de table , je sortis de la maison & gagnai le plus vite qu'il me fut possible le grand chemin , qui n'en étoit qu'à cent pas. Je rencontrai un payfan à qui je promis un louis , s'il me conduisoit jusqu'à la ville sans me quitter. Il fut fort étonné d'un gain aussi considérable , car nous n'en étions pas éloignés de la portée du fusil. Lorsque je fus arrivée , j'entrai dans la première boutique & j'écrivis à Vintimille , que je le priois de venir me trouver dans l'Eglise des Augustins. Je lui envoyai cette lettre par le payfan.

Une demi-heure après il vint m'y joindre. Je lui appris mon aventure. Il me jura mille fois qu'il mourroit plutôt que de m'abandonner , & me conduisit chez une femme de ses amies , chez laquelle il me mit en dépôt. Ma sœur ne me voyant point revenir , sortit de table pour me chercher ; elle visita la maison du haut en bas , elle parcourut le jardin ; enfin elle retourna à la Ville , & elle envoya par-tout où elle croyoit que j'aurois pu me retirer, Vintimille la tira de peine. Il alla lui

apprendre lui-même que je ne retournerois plus avec elle. Je l'avois mis au fait de toutes ses affaires. Il falloit qu'elle filât doux avec lui , sans quoi il l'auroit fait arrêter , elle & son mari. Je fus délivrée de tous deux peu de temps après. Ils partirent , comme vous le savez , pour Livourne , où ils croyoient faire mieux leurs affaires.

Cette histoire , dont je savois les principales particularités par plusieurs personnes d'Angoulême , m'attacha davantage à Chichotte. Je me félicitois d'être venu à Paris où je pourrois vivre plus librement avec elle , lorsqu'il fallut que je pensasse à mon départ. Mon pere avoit demandé de l'emploi pour moi au Duc de Boufflers. J'avois déjà un frere Chevalier de Malthe dans son Régiment. Il me nomma à la Lieutenance dans sa Compagnie Colonelle , & j'eus ordre de me préparer à partir.

J'annonçai cette nouvelle à Chichotte. Quoi , me dit-elle en pleurant , vous m'abandonnez ! Ah ! je l'avois bien toujours prévu. Non , lui dis-je , vous ne me quitterez point. Je m'en vais joindre Mr. de Boufflers à Lille , & vous m'y suivrez. Je l'emmenai avec moi , & nous passâmes encore trois mois à Lille. Cependant il falloit que j'allasse à Givet , où se trouvoit le Régiment , pour me faire recevoir. Je ne pouvois pas conduire Chichotte de Garnison en Garnison. Je la renvoyai à Paris , où je chargeai un homme de

lui fournir ce dont elle auroit besoin.

Dès qu'elle fut partie, je me disposai à quitter Lille. Mais la dépense que j'y avois faite me retardoit. Je devois considérablement, & j'attendois que mon pere m'avancât de l'argent sur ma pension. Il avoit appris que j'avois mené une fille à Lille avec moi. En vain lui écrivis-je plusieurs lettres, il ne daigna pas me faire une réponse. Un ami que j'avois, nommé Renaud, me prêta généreusement la somme dont j'avois besoin, & ce n'est pas le seul service qu'il m'ait rendu, à moi & à toute ma famille.

Lorsque je fus arrivé à Givet, je reçus plusieurs lettres de Chichotte. Elle m'écrivait de lui envoyer de l'argent, & qu'elle en avoit un besoin infini. J'étois dans l'impossibilité de le faire. L'ami à qui je l'avois adressée à Paris, la voyoit tous les jours. L'occasion & le besoin d'argent le rendirent le maître d'un cœur que je perdois à regret, mais qui, dans la situation où j'étois, m'étoit à charge. Aussi ne fus-je point fâché lorsque je sus qu'elle avoit un autre amant.

Peu de temps après que mon intrigue avec Chichotte eût fini entièrement, le Régiment alla en garnison à Douai, & moi je me rendis à Lille, pour faire ma cour à Mr. le Duc de Boufflers. Ce Seigneur a de grandes qualités, sans avoir celle de se faire aimer. Il est bien fait, il a du génie, de la valeur. Il est honnête homme, caractère rare à la Cour. Tant

de vertus lui gagneroient tous les cœurs , s'il ne les écartoit par sa fierté & par sa hauteur. Il est envié des Grands & peu aimé des petits.

Les bontés qu'il avoit pour mon frere , & celles dont il m'honoroit , m'avoient attaché à lui. Je faisois de fréquens voyages à Lille. Ils furent interrompus tout-à-coup par une passion que je formai. J'avois retrouvé mon ami Clairac à Douai , où il étoit Ingénieur employé dans la Place. Il m'avoit mené dans la maison d'un Conseiller au Parlement où il alloit souvent. Je devins amoureux de sa fille. Elle n'étoit point jolie ; mais elle avoit infiniment de l'esprit. Clairac s'aperçut que j'avois du goût pour elle. Loin de m'en dissuader , il me fit entrevoir que je serois heureux si je persistois. Sa Maîtresse alloit passer les avant-soupers avec la mienne , ce qui faisoit une partie quarrée. La Demoiselle que j'aimois n'étoit pas assez novice dans le monde pour ne pas me deviner. Il est bien peu d'Agnès à un certain âge dans les garnisons. Elle m'épargna des protestations inutiles , & jugeant de mon amour plutôt par mes assiduités que par mes discours , je trouvai , quand je voulus lui apprendre que je l'aimois , qu'il y avoit long-temps qu'elle le savoit.

Je n'avois jamais su lorsque j'aimois , faire des réflexions. Je ne commençai pas cette fois-ci. Je m'engageai avec autant de vivacité que si ç'avoit été ma première passion.

Clairac, qui jugeoit de sens froid combien il seroit dangereux que j'allasse trop avant, m'aimoit trop pour ne pas m'avertir. Marquis, me dit-il, j'ai cru, quand vous avez commencé d'aimer, que vous feriez de votre passion un amusement & point une affaire sérieuse. Ce n'est pas ici une Grisette que vous aimez. C'est une fille de condition. Vous avez deux excès à éviter dans lesquels je vous vois tomber ; le premier, de donner votre Maîtresse au Public ; & le second, de promettre plus qu'il ne convient que vous teniez. Songez perpétuellement que vous n'êtes point votre maître. Aimez, parlez, & n'écrivez jamais. De tout autre que de Clairac, je n'aurois point écouté de pareils discours. Venant de lui, j'y réfléchissois malgré moi.

Ma Maîtresse me paroissoit tous les jours plus aimable. Je badinois, je folâtrois avec elle, mais c'étoit tout. Nous étions heureux, lorsqu'en jouant au quadrille, nous avions pu nous serrer le pied, ou nous dire un mot à l'oreille. J'étois accoutumé à quelque chose de plus réel. Je m'en plaignis, on se fâcha, je ne me rebutai point, je boudai, je parus triste, enfin je fis si bien, que je vis que j'aurois tout ce que je voudrois, si je voulois manquer aux leçons de Clairac. Le pas étoit glissant. Comme amant, on me donnoit le cœur ; comme un homme qui promettoit de devenir époux, on m'offroit le reste. Je pris un milieu. Mon ami m'avoit dit de ne point

écrire, mais il ne m'avoit pas défendu de faire pressentir que j'écrivois. Je promis donc tout ce qu'on voulut, & je pris l'amour pour témoin de mes sermens. J'en fis tant qu'on voulut, & on les crut assez sinceres pour s'y fier entièrement.

Le premier moment où je vis ma Maîtresse seule fut dans un salon à côté de celui où l'on jouoit. Nous y passâmes un quart-d'heure sans lumière; mais dans ce que nous faisions l'amour nous éclairoit avec son flambeau. Pour ne donner aucun soupçon à sa mere, il fallut rentrer dans l'Assemblée. Nous nous mîmes à jouer au quadrille. Ce jeu nous parut si fade, en songeant à celui que nous venions de quitter, que le seul espoir de trouver quelqu'autre moment favorable peut nous consoler. Il fallut pourtant que je me résolusse à rester quelque-temps sans voir ma Maîtresse. Le Régiment reçut ordre d'aller au Camp de Richemont. Je promis de revenir dès que le Camp seroit fini, & je tins exactement ma parole. Le Régiment étant allé en garnison à Maubeuge, je fus passer mon hiver à Douai. Il est vrai que Clairac m'y détermina, autant que l'amour & que le plaisir d'être avec mon ami eût suffi pour m'y conduire. Je fus quatre mois uniquement occupé de mon amour, & je trouvai de temps en temps le moyen de passer quelques quarts-d'heure dans le même salon où mon bonheur avoit commencé, & de les employer aussi utilement que la première fois.

Ma joie & mon bonheur n'étoient troublés que par l'exécution de mes sermens , qu'on me demandoit assez souvent. On en vint jusqu'au point que je vis qu'il falloit songer à finir. Clairac reçut dans ce temps-là ordre de partir de Douai pour aller à Valenciennes. Je partis aussi pour aller à Maubeuge joindre le Régiment qui devoit passer en Allemagne pour aller au siège de Kehl.

Peu d'Officiers étoient préparés à faire la campagne. Vingt-deux Compagnies de Grenadiers avoient passé Kehl , & il y avoit des paris à Strasbourg qu'on n'auroit pas la guerre. Enfin l'ordre pour la marche de l'armée arriva. Nous passâmes ce fleuve sur deux ponts , & l'armée campa le soir avec tant de confusion , que si les ennemis avoient eu le moindre camp volant , ils nous eussent enlevé un ou deux quartiers qu'on n'auroit pu secourir. Nos Officiers-Généraux avoient perdu l'usage de la guerre , & Kehl fut rendu avant qu'on eût pu régler au juste le campement. Le Régiment ayant monté la tranchée ; j'étois détaché de piquet ce jour-là , & je m'amusois à voir tirer des bombes d'une de nos batteries. Un éclat qui revint pensa me couper le pouce. Heureusement j'en fus quitte pour une meurtrissure assez considérable.

La campagne finie , je partis pour aller chez moi faire une Compagnie dans le troisième bataillon qu'on formoit. Je rencontrai à Avignon dans l'auberge , un négociant de Mar-

seille qui venoit de Barcelonne. Je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. J'ai vu, me dit-il, dans ce pays-là, une personne qui est actuellement aux eaux de Balaruc, & qui m'a souvent parlé de vous. Je le priai de me dire qui c'étoit. C'est Madame Sylvie, me répondit-il. Elle vous aime toujours. De qui parlez-vous-là, lui dis-je ? Vous ne la connoissez pas. Si vous saviez la maniere dont elle en a agi à mon égard..... Je le fais mieux que vous, me répondit-il, & c'est vous qui l'ignorez. Quand vous étiez en prison dans la Citadelle, on étoit résolu de ne vous faire sortir que lorsqu'elle seroit mariée. Cependant, comme on voyoit que si elle ne s'établissoit point, on ne pourroit pas vous tenir toujours prisonnier, l'Intendante lui dit que votre famille alloit vous envoyer dans les Indes, si elle restoit fille plus long-temps. On avoit retenu à la poste toutes vos dernieres lettres. La tendresse qu'elle avoit pour vous la fit résoudre à faire ce qu'on voulut. Elle se maria, & se rendit malheureuse, pour vous rendre heureux. Elle a toujours été, depuis son établissement, d'une tristesse infinie, & d'une santé fort foible. Les Médecins lui ont ordonné les eaux de Balaruc, où elle est actuellement.

Ce récit me rendit plus amoureux de Sylvie que je ne l'avois jamais été. Je voulois partir pour aller la voir. Mais il falloit que je me rendisse à Aix, & je me deshonorais, si j'avois fait autrement. Je me contentai de lui écrire &

de

de lui offrir tout ce qui dépendoit de moi. Elle me répondit, qu'elle étoit sensible aux marques de tendresse que je lui donnois ; mais qu'elle ne vouloit de moi d'autre bienfait, que la satisfaction de me parler encore une fois. Je l'assurai que d'abord que mes affaires seroient finies, j'irois lui jurer que je l'aimois plus que jamais.

Je comptois partir, lorsque je fus obligé de quitter le Régiment de Bourbonnois. Mon frere qui étoit Officier dans le même Régiment, étoit à Malthe, & il arriva dans le temps que j'allois faire ma Compagnie. Les autres étoient données, & cette affaire lui eût coûté sa fortune. Il prit ma place. J'avois toujours eu une envie démesurée d'entrer dans le Régiment de Richelieu. J'avois une estime si parfaite pour le Colonel, que je me faisois un plaisir de pouvoir lui être attaché par quelque endroit. Je lui écrivis pour lui demander une Compagnie dans son troisieme bataillon, s'il y en avoit de vacantes. Il me fit la grâce de m'en accorder une. Je pensai donc à la lever le plutôt qu'il me seroit possible, & ces embarras m'empêcherent d'aller joindre Sylvie, qui avoit repris dans mon cœur la place qu'elle y avoit eue, avec plus d'empire que jamais. Elle fut obligée de retourner en Espagne auprès de son mari, & moi je conduisis ma Compagnie à Besançon, où étoient nos deux premiers Bataillons, & où s'assembloit le troisieme.

L'image de Sylvie me suivoit par-tout. J'attendois avec impatience que la campagne fût finie pour aller la voir. J'étois résolu de passer jusqu'en Espagne, s'il le falloit. Les apprêts que nous étions obligés de faire pour la campagne, aiderent à me distraire de ma mélancolie. Nos deux Bataillons partirent pour aller aux Lignes d'Etlingen, & nous vîmes avec regret que nous ne les suivions pas. Mais Mr. le Duc de Richelieu, en passant à Besançon, nous consola, par l'espoir qu'il nous donna de les rejoindre bientôt.

Il est peu d'hommes en Europe qui ne connoissent ce Seigneur. Les Savans le regardent comme un savant ; les Politiques comme un homme profond dans ce qui regarde les intérêts des Princes ; les gens de Cour, comme le parfait modèle de l'homme aimable & poli. Mais on ne juge que médiocrement de toutes les qualités qui sont en lui, si on ne le connoît particulièrement. C'est toujours un homme du premier ordre. Mais c'est un homme au-dessus de l'homme pour ceux à qui il veut bien se livrer.

Il tint à son troisieme bataillon, la parole qu'il lui avoit donnée, & nous reçûmes ordre de partir de Besançon pour aller à Strasbourg. Nous comptions passer le Rhin tout de suite en y arrivant, & aller au siège de Philisbourg. Mais le Maréchal du Bourg ayant besoin de troupes, nous retint auprès de lui.

Las de vivre dans l'oïsyveté, tandis que les

autres étoient à l'armée , je fus joindre Mr. le Duc de Richelieu à Philisbourg.

Je ne décrirai point les attaques ni les fortifications de cette place. Je passe sur ce que j'ai vu au siège. Philisbourg avoit été investi le vingt-trois de Mai , par trente Bataillons , & par les Régimens de Condé & de Vitry , Dragons , sous les ordres du Marquis d'Asfeld que le Maréchal Duc de Bervick avoit détaché du camp de Bruchsal. La tranchée avoit été ouverte la nuit du premier au second Juin , & les pluies abondantes , qui étoient survenues vers le milieu du siège , jointes au débordement du Rhin , qui avoit inondé le terrain de l'attaque , faisoient douter du succès du siège.

Ce fut encore pis dans la suite. Les eaux du Rhin avoient monté à un point étonnant & rempli nos tranchées. Une armée considérable , par le nombre de ses troupes , & par la réputation du Prince Eugene , étoit arrivée au secours de la Place. Nos soldats avoient à essuyer tout à la fois le grand feu des assiégés , les ardeurs du soleil , les incommodités de la pluie , les inondations du Rhin. Cependant leur intrépidité & leur grandeur d'ame étoient toujours les mêmes. Ils traversoient hardiment de longues inondations , où l'eau leur venoit plus d'à-mi-corps , portant leurs armes & leurs habits au-dessus de leurs têtes. Ils marchoient avec gaieté sur les revers de la

tranchée. Ils demandoient à grands cris qu'on refusât à l'ennemi toute capitulation. Ils ne craignoient que de perdre l'occasion de signaler leur courage & leur zele, & ils souhaitoient ardemment qu'on les menât à l'ennemi.

Le jeune Prince de Conti ne contribuoit pas peu à leur inspirer cette ardeur. Il étoit l'Idole de l'armée, & il faut avouer qu'il le méritoit. Héritier des vertus de son grand pere, Héros dans un âge où les autres ne sont encore qu'au premier pas dans le chemin de la gloire, il animoit les Officiers par son exemple, & les Soldats par ses bienfaits.

J'arrivai sur ces entrefaites à l'armée. Le Duc de Richelieu étoit Brigadier de tranchée ce jour-là, & j'y passai la nuit avec lui. Le lendemain il me présenta à Mr. le Duc de Vaujour, avec qui il étoit fort uni.

La ressemblance de caractere des deux me frappa. J'avois trouvé de l'esprit, de la science, un génie supérieur au Duc de Richelieu. Je retrouvai tout cela chez le Duc de Vaujour, & je n'y connus de différence que l'expérience, que donnent dix ou douze années de plus ou de moins. Les belles qualités de ces deux Ducs me paroissoient d'autant plus aimables, que je les trouvois rares parmi ce grand nombre de Courtisans & de Seigneurs dont l'armée étoit remplie. Si on eût compté tous ceux dont le mérite ne consistoit qu'en fourgons & en

chevaux de main, le nombre n'en eût pas été petit. Après avoir été quelque-temps à Philisbourg, il fallut que je songeasse à retourner à Strasbourg, où mon service m'appelloit.

La veille de mon départ, il pensa arriver à mon frere de Bourbonnois un accident, dont j'aurois été la cause innocente. Il étoit venu me voir au camp du Régiment, qui se trouvoit si exposé au canon de la Place; que malgré les épaulemens qu'on avoit faits, nous avions tous les jours des chevaux & des soldats tués dans leurs tentes. J'avois reçu mon frere dans celle d'un Officier de mes amis. Un boulet de canon passa tout au travers & emporta la moitié de la Marquise, sans toucher heureusement à quatre personnes qui étoient dedans, & fut à vingt pas delà casser la cuisse à deux chevaux. On trouva dans la suite le moyen d'empêcher les ennemis de tirer dans le camp, en jettant une bombe au milieu de la ville chaque fois que leur boulet y venoit.

A peine fus-je à Strasbourg, que le Bataillon reçut ordre d'aller joindre les deux autres. Nous atteignîmes l'armée comme elle filoit vers Spire, où nous restâmes sous les ordres de Mr. le Duc de Noailles. Delà nous nous avançâmes jusqu'à deux lieues de Worms. J'y reçus une lettre de ma chere Sylvie. Elle m'apprenoit qu'elle passeroit l'hiver en France, & que si je pensois toujours de même, il ne tiendrait qu'à moi qu'elle ne se justifiât de tout ce que j'avois pu lui imputer. Cette

nouvelle me causa une joie sensible. Mais comme je n'ai jamais pu goûter de bonheur parfait, il m'arriva un accident dont je me ressentirai le reste de ma vie.

J'étois nommé pour aller au fourage. Le détachement que je devois commander étoit en bataille depuis long-temps à la tête du camp. Je voulus piquer mon cheval pour le joindre plutôt. C'étoit dans un chemin glissant. Il s'abattit sous moi & me culbuta. L'effort que je fis me causa une incommodité qui m'empêcha de pouvoir monter à cheval davantage. Je fus obligé d'aller à Spire, & n'y trouvant point de logement, je retournai à Philisbourg chez le Chevalier de Clairac. L'armée ayant repassé le Rhin, elle fila du côté de Strasbourg. Ma maladie m'obligea d'y demeurer près d'un mois dans le lit. La seule consolation que j'eus étoit d'avoir de temps en temps des nouvelles de Sylvie. Mais je me vis encore dans l'impossibilité de l'aller joindre.

Ma santé s'étant un peu rétablie, j'allai à Paris pour savoir si je ne pourrois pas me faire guérir entièrement. Les Médecins me dirent que j'étois trop âgé pour pouvoir l'espérer. Ne pouvant plus monter à cheval, ni faire aucun exercice violent, je résolus de quitter le service.

J'écrivis à mes parens, qu'ayant trente ans, je croyois que c'étoit-là l'âge où il convenoit de m'établir, & que je leur serois obligé d'y

penser sérieusement. Ma mere me répondit
 qu'elle ne s'opposoit point à mon mariage.
 Mais que mon pere ni elle ne pouvoient me
 rien donner. Que n'étant pas d'humeur à plan-
 ter des choux dans leurs terres, il leur fal-
 loit du bien pour vivre à la ville, ainsi qu'il
 convenoit au rang que mon pere y occupoit.
 Que désormais elle ne pouvoit plus me donner
 que la moitié de la pension qu'on me faisoit.
 Cette lettre me résolut entièrement à quitter le
 monde. La tendresse que j'avois reprise pour
 Sylvie m'avoit ouvert les yeux sur tous mes
 égaremens. J'employai le temps que je passai
 à Paris à me remettre dans l'usage de peindre
 pour m'amuser dans la solitude, où je com-
 ptois me renfermer dès que j'aurois vu Sylvie.
 Un voyage que j'ai été obligé de faire éloigne
 encore pour quelque-temps le plaisir que j'au-
 rois de la revoir, & la tranquillité dont j'es-
 pere de jouir bientôt.

Fin du quatrieme Livre.





L E T T R E
 D E
 M. LE MARQUIS
 D' A R G E N S,
 A V E C
 LA RÉPONSE
 DE MONSIEUR DE P.***,

Servant de Supplément à ses Mémoires.



L j'avois prévu, MONSIEUR,
 l'intérêt que vous preniez aux
 Filles de l'Opéra, je me serois
 bien donné de garde d'en parler
 dans les termes que j'ai fait. Vous
 avez beau vous déguiser, je sais que vous
 êtes amoureux à la folie dans ce pays. Il est

orageux : je vous en avertis ; allez bride en main , & n'apprenez pas à vos dépens que ces Divinités ne reçoivent vos hommages qu'autant que l'or brille à leurs yeux : mais à qui veux-je donner ces leçons ? A celui qui peut me mettre moi-même au fait de mille aventures que j'ignore , par l'éloignement des lieux & par le long-temps que j'ai perdu de vue ce climat. Vous grondez de la brièveté de mes Mémoires , & de ma discrétion à l'égard de nos Muses de Théâtre. Est-ce un piège que vous me tendez , ou est-ce que l'objet de vos feux , à qui peut-être vous ne cachez rien , se sert de vous pour satisfaire sa curiosité au sujet de ses compagnes ; le mystère que vous me faites de son nom , me donne bien lieu de penser que vous ne voudriez peut-être pas apprendre l'histoire de votre Maîtresse , & la trouver tout du long dans le nombre de celles que je vous ferai. Pourquoi ne pas me dire naturellement ; je suis amoureux d'une telle ? J'ai raison d'en être jaloux ; je voudrois la connoître à fond , pour régler ma conduite sur la connoissance que j'aurois de son caractère ; cela me décideroit , & je vous écrirois avec confiance & avec plaisir : au lieu que dans la crainte où je suis de vous désobliger sans le savoir , je serai plus circonspect. Cependant vous me marquez que je ne puis vous donner des preuves d'amitié plus sensibles , que de vous donner cette satisfaction. Eh bien , Monsieur , sans pénétrer plus avant vos raisons , je

vais entrer en matiere , en vous demandant la continuation de l'histoire que je traiterai. Vous êtes sur les lieux , & vous en devez être parfaitement instruit.

Je ne retoucherai point aux histoires de celles dont j'ai parlé dans mes Mémoires ; je pourrois me répéter , & je n'aime point les redites. J'en excepterai seulement Mariette , dont je veux vous apprendre un trait que peu de gens ont su.

Dans le temps qu'elle étoit à Marseille , le Comte de *** frappé de son éclat , attendit que l'Opéra fût fini , & vint lui dire des douceurs & lui proposer à souper. Cette fille lui répondit , qu'il lui étoit impossible d'accepter sa proposition , attendu qu'elle avoit du monde chez elle à qui elle ne pouvoit manquer , & crut se défaire aisément de ce Cavalier : mais celui-ci plus enflammé par ce refus , la pressa extrêmement de lui accorder sa demande , & voulut lui mettre trente louis dans la main.

Mariette les refusa, nonobstant que le Comte l'assura que cela ne l'engageoit à rien pour le même soir. Je serois bien fâchée , lui répondit-elle avec sa vivacité ravissante , de prendre cet argent sans l'avoir mérité : l'on ne sait ce qui peut arriver ; & si j'étois assez malheureuse pour mourir cette nuit sans l'avoir gagné , cette action pourroit être regardée comme un vol. Si demain vous êtes dans les mêmes sentimens , venez à onze heures me trouver à ma toilette , nous procéderons à mettre les choses

dans les regles. Le Comte avoit beau la pres-
 fer , il n'en put tirer davantage , & fut obligé
 de s'en retourner avec son or , en riant comme
 un fou de la délicatesse de la conscience de
 Mariette. Le lendemain il se rendit chez elle
 à l'heure marquée : Madame sa complaisante
 mere , qui dans la suite trouvera sa place dans
 ces Lettres , reçut le Comte , & le fit passer
 dans une chambre , en le priant de patienter
 un moment à attendre sa fille , qui , à ce
 qu'elle disoit , étoit en affaire avec un des Di-
 recteur de l'Opéra. Il se mit auprès du feu ,
 & s'entretint des idées agréables qu'il se for-
 moit de sa visite ; mais y ayant resté plus d'une
 heure , sans qu'il vit entrer personne , l'impa-
 tience le prit & le fit lever ; il ouvrit la cham-
 bre , & fut sur la pointe des pieds dans une
 autre , en poussant doucement la porte ; il vit
 dans une glace la belle Mariette qui avoit les
 deux mains appuyées sur les deux bras d'un
 fauteuil , sa gorge étoit nue , & le prétendu
 Directeur de l'Opéra , qui étoit le Marquis
 de*** , étoit devant elle , les deux bras passés
 par-dessous ceux de la Vestale , & s'accrochoit
 à ses épaules , qu'il tenoit vigoureusement de
 ses mains ; de temps en temps Mariette plioit
 les genoux , ou de foiblesse ou de plaisir. Le
 Marquis avoit un côté du visage appuyé sur
 son dos. Il étoit si occupé , & il la poussoit si
 vivement , que le Comte de*** vit une partie
 de l'action , sans que les combattans s'en ap-

perçussent ; cependant Mariette ayant par hasard jetté les yeux dans la glace , jeta un cri & se sauva dans la ruelle du lit. Le Marquis , à la veille de se noyer dans le fleuve d'Idalie , surpris de cette action , courut comme un forcené après elle pour consommer l'œuvre. Sa passion étoit si allumée , qu'il ne vit point le Comte qui se retiroit ; en descendant il rencontra Madame Dallemand : la bonne maman lui demanda s'il étoit content de sa fille ? On ne peut pas plus , lui répliqua le Comte , & quand elle voudra nous recommencerons au même prix.

Je pourrois vous rapporter encore plusieurs aventures dans le même goût de cette fille , dont le tempérament dans ce temps étoit extrême ; mais comme elles ne roulent que sur de semblables choses , je m'en tiendrai à ce que je viens de rapporter.

Je vous prie , Monsieur , de me mander comment cette fille vit à présent , & si elle est toujours amoureuse du Comédien dont je vous ai parlé ? Elle doit être passée ; car elle étoit déjà une fille faite quand je l'ai vue. On la dit bien entretenue , & que le Prince de C*** ne lui laisse manquer de rien : cela ne doit pas lui être difficile ; car on m'a appris qu'il recevoit de toutes mains , & qu'il ne payoit personne ; n'y auroit-il point de la calomnie , ou ne seroit-il point aimé ?

J'ai connu très-peu la Carville , dont vous

me parlez ; mais un ami , qui la connoît à fond , m'a fait hier son histoire. Voici ce qu'il m'en a dit.

Le pere de cette fille étoit de Normandie , Gentilhomme , à ce qu'il prétendoit. (Y en a-t-il d'autres en ce pays.) Sa mauvaise conduite l'ayant ruiné , il vint à Paris pour tâcher d'y vivre d'industrie. Après avoir fait toutes choses au monde , pour conserver une rapière qu'il avoit toujours porté , il fut obligé de la mettre bas & de devenir Palfrenier ; bientôt il monta au degré de Fiacre , & delà vint Cocher de Remise. C'est-là le commencement de sa fortune : non-seulement il étoit adroit à mener , mais brave. Tous les Seigneurs , lorsqu'ils demandoient un carosse chez son Maître , ne vouloient être menés que de la main de cet homme. En un mot , il devint à la mode & en réputation. La fille de son Maître , qui n'entendoit parler que de lui , & qui depuis plusieurs mois se trouvoit tourmentée de desirs , jetta les yeux sur Carville pour les satisfaire. Il avoit trop bon appétit pour ne pas saisir une pareille occasion ; mais le jugement l'emporta , & lui fit penser qu'il falloit profiter du goût que lui marquoit sa jeune Maîtresse , pour se faire un établissement solide. Un jour qu'elle l'agaçoit comme à son ordinaire , & qu'elle le vint chatouiller ; tenez , Mademoiselle , lui dit-il , je ne suis pas assez sot pour ne pas voir ce que vous souhaitez ? mais je vous dirai franchement qu'il n'y a rien à faire ;

je suis plus sage que vous , & je ne vous aimerai que pour le mariage ; voyez si cela vous convient ? La fille faisoit mine de ne pas prendre garde à ce qu'il disoit , & voulu continuer à badiner & à lui jeter de l'avoïne au visage. Carville la saisit ; elle ne demandoit pas mieux ; il la jetta sur une botte de foin , & lui ayant montré que s'il étoit retenu , ce n'étoit pas faute de courage : il lui tourna les épaules , sans vouloir user de son avantage. Cette conduite extraordinaire fit un tel effet sur la jeune fille , qu'elle devint amoureuse de ce garçon à la fureur. Elle s'étoit si bien rendue la maîtresse , qu'elle obligea ses parens à lui accorder Carville pour son mari. La chose ne se seroit pourtant pas passée si facilement , si celui-ci , voyant que l'affaire étoit sérieuse , ne se fût fait quelque mérite par ses services & sa vigilance ; mais dès qu'il fut marié , & qu'il eut touché la dot de cette fille , au lieu de vaquer au soin de son ménage , il se remit à prendre une rapiere , & eut bientôt mangé le tout. Il reprochoit souvent à sa femme l'aventure de la botte de foin , & accompagnoit ses reproches de force coups de bâton. Cependant elle devint grosse , & fut accouchée par maint coups de pieds dans le ventre par son mari. Elle mit au monde une fille , qui , à mesure qu'elle grandissoit , donnoit des préjugés de ce qu'elle feroit un jour. Jamais elle ne put s'abaisser à prendre le teton d'une nourrice , & l'on eut mille peine à l'élever ; mais

dès qu'elle étoit portée par un homme, elle sourioit & faisoit les plus jolies mines du monde. A peine fut-elle nubile, que se trouvant jolie, elle forma dès-lors le dessein de se délivrer de la tyrannie de son pere, & de la misere qui régnoit dans le ménage. Sa vanité la faisoit extrêmement souffrir de ne pouvoir pas se produire, & de relever sa beauté qui augmentoit de plus en plus; elle s'en plaignoit quelquefois à sa mere, qui, dans ce temps, ne songeoit point encore à en tirer le parti qu'elle en a tiré depuis. Elle ne pouvoit autre chose, que l'exhorter à la patience & pleurer souvent avec elle; mais la petite Carville, qui faisoit connoître de jour en jour l'esprit qu'elle auroit dans la suite, lui dit qu'enfin elle ne pouvoit souffrir plus long-temps ce train de vie, & que si les choses ne changeoient, qu'elle sauroit bien s'affranchir seule de la pauvreté & des mauvais traitemens. La mere étonnée d'un pareil discours, & sans doute de mauvaise humeur elle-même de la brutalité de son mari, y répondit pour cette fois avec maint soufflets; la petite en fut si outrée, qu'elle sortit sur le champ, quoiqu'elle étoit de la maison, & enfila la premiere rue, sans savoir ce qu'elle alloit devenir. Déjà il commençoit à faire nuit, quand la lassitude, pour avoir fait plus d'une lieue de chemin, l'obligea d'entrer dans une allée & de se reposer sur un degré, en pleurant de l'embarras où elle étoit de sa personne; après un peu de repos, un Abbé, avec une

petite lanterne à la main , descendit ; la Carville se rangea pour le laisser passer ; mais notre Abbé de Villier , pour que je vous le nomme , homme de quarante ans , & connu par le goût qu'il a toujours eu pour les femmes , ce qui lui a attiré plusieurs mauvaises affaires , ouvrit sa lanterne ; voyant que c'étoit une jeune fille , avec des traits charmans & toute en pleurs , il en fut frappé , & lui demanda le sujet de sa douleur. La petite bien aise , dans l'embarras où elle étoit , de trouver quelqu'un qui voulût prendre part à ses peines , & comptant peut-être aussi sur ses charmes naissans , lui détailla sa situation , avec de petites mines & des yeux qui firent naître sur le champ à l'Abbé le désir de se rendre maître de ce joli bijou. Venez , venez , ma pauvre enfant , lui dit-il , vous me faites pitié , j'aurai soin de vous ; eh ! mon Dieu , c'est un meurtre d'abandonner un enfant de cet âge. En lui disant ces mots , il la prit par la main , & la fit monter dans son appartement , qui étoit au second. L'Abbé , quoique riche & aisé , y vivoit sans domestique , afin de n'avoir point d'espion d'une conduite très-relâchée. Il mangeoit ordinairement ce qu'on lui apportoit de l'auberge , & ne fréquentoit aucune qui vive , pour ne point être troublé dans ses plaisirs. Il vivoit depuis vingt ans de cette manière ; & la folie (s'il est permis d'appeller telle la passion de n'avoir que des prémices en amour) lui avoit fait sacrifier bienséance , état & tout , pour satisfaire ce goût en paix.

Mais

Mais puisque je suis sur l'article de cet Abbé, pour n'y pas revenir à deux fois, je veux vous entretenir un moment de la maniere dont il s'y prenoit pour s'attirer les jeunes personnes; ce ne sera pas l'endroit le moins intéressant de cette Lettre.

Dès qu'une jolie enfant lui plaisoit, c'étoit ordinairement depuis l'âge d'onze ans jusqu'à quatorze; il la suivoit, la voyoit entrer chez elle, & faisoit pendant quelques jours le pied-de-grue, pour s'acquérir par lui-même la connoissance de la fille. Il s'y prenoit de façon, qu'elle ne le rebutoit point; tantôt c'étoit une épingle qu'il demandoit; une autre fois un paquet qu'il falloit lui porter, une commission, ou une lettre à la poste; enfin son esprit fourmilloit d'expédiens: aussi-tôt que par quelque un de ces moyens il avoit attiré une jeune fille chez lui; non-seulement il la payoit bien de ses peines, mais il lui donnoit même des friandises de son goût, comme dragées, confitures, pommes, &c. & par ces endroits, les engageoit à revenir, autant que par une langue séduisante; lorsqu'après plusieurs jours de connoissance, il remarquoit de la simplicité, il se manifestoit plus hardiment, affectoit souvent des coliques, se faisoit frotter le ventre, & portoit insensiblement la main de ces petites innocentes dans les endroits sensuels. Il s'en trouvoit quelquefois, qui, à cet âge, curieuses, prenoient feu, & faisoient bien du chemin en peu de temps. Si le caractère & la

figure de la personne lui convenoient, il la gardoit, l'habilloit & la logeoit, comme une nièce qui lui arrivoit de Province; & lorsqu'il en étoit las, ce qui lui arrivoit le plus souvent, il s'en défaisoit, soit en les faisant entrer en condition, soit en les mariant sans rien donner, faisant servir leur beauté de dot. Une aventure qui lui arriva, & qui pensa le perdre, est cause que ces choses sont venues à ma connoissance; puisque nous en sommes sur ce sujet, je vais vous la rapporter.

Un soir que l'Abbé de Villier reprenoit le chemin de sa maison, harrassé d'une longue & infructueuse recherche, il vit sortir d'un cabaret une jeune enfant d'environ douze ans, qui remontoit chez elle dans l'allée voisine. Elle étoit grande & bien faite à cet âge, belle comme le jour, sa gorge étoit découverte, à cause de la chaleur, & faisoit voir deux petits tétons naissans d'une blancheur éclatante; une respiration précipitée sembloit à tout moment les faire sortir de dessous une légère & étroite dentelle, qui suivoit les mouvemens de cette charmante gorge. Les yeux de l'Abbé s'allumèrent à cette vue; il entra dans l'allée après la jeune personne, & la voyant monter les escaliers, il s'approcha du mur & feignit de pisser, pour compter le nombre des degrés, & savoir à quel étage elle demeurait. La belle ayant apparemment remarqué qu'on la poursuivait; & curieuse, comme le sont presque toutes les filles à cet âge, s'arrêta, se persua-

dant de n'être point vue , & regarda en bas
 piffer l'Abbé ; celui-ci enflammé de cette cu-
 riosité , ne fit pas semblant de s'en apperce-
 voir : mais plein d'ardeur & de concupiscence ,
 faisant voir la peine qu'il avoit de faire ren-
 trer l'oiseau dans sa cage , & devenant plus
 hardi par l'imprudence de la fille , qui ne s'en
 alloit point , monta précipitamment les esca-
 liers. Ce fut en vain qu'elle voulut le devan-
 cer : il l'atteignit comme elle alloit ouvrir ,
 & lui dit sans cérémonie , que si elle ne lui
 accorderoit un moment pour parler , qu'il ap-
 prendroit à ses parens tout ce qu'il savoit
 d'elle & ce qui venoit de se passer. La fille
 honteuse , timide , & qui avoit peut-être autre
 chose à reprocher , le pria de n'en rien faire.
 Il le lui promit , à condition qu'il lui baïse-
 roit sa belle gorge ; ce qu'elle laissa faire , dans
 l'apprehension de la menace. Le voluptueux
 Abbé soupira de plaisir ; & après avoir mis la
 main par-tout , lui donna des dragées & de
 l'argent , & lui fit promettre qu'elle viendrait
 le voir le lendemain à quelque heure , en lui
 donnant son adresse , qu'il portoit toujours
 écrite sur lui , l'assurant qu'il l'attendrait toute
 la journée , & la menaçant de nouveau qu'il
 iroit trouver ses parens si elle y manquoit ; là-
 dessus il descendit & s'en retourna très-con-
 tent chez lui. La jeune fille , soit de goût ou
 de crainte , ne manqua pas au rendez-vous le
 lendemain : en un mot , elle lui donna les pré-
 mices de son innocence ; il l'aima si éper-

dûment, & fut si peu circonspect, qu'elle devint grosse d'abord. Elle en fut si effrayée, que pour la rassurer il la garda entièrement chez lui, & lui promit qu'il auroit soin d'elle le reste de ses jours.

Cependant le pere & la mere de cette jeune personne, gens aisés, & qui n'avoient que cette fille, étonnés de ne la voir point revenir, firent des recherches exactes, & promirent sous main une somme considérable à qui pourroit l'indiquer. Il se passa bien du temps sans qu'ils en eussent aucune nouvelle; mais comme pour la punition des méchans les choses les plus cachées se découvrent à la fin, un porteur d'eau la trahit, malgré toutes les précautions de l'Abbé, qui avoit appris les recherches qu'on en faisoit. Cet homme, qui avoit coutume de porter de l'eau aux différens étages de cette maison, avoit vu cette fille; il n'en auroit point pensé de mal, si elle ne s'étoit cachée toutes les fois qu'il arrivoit & qu'il y portoit de l'eau: il se fit donc conduire chez le pere désolé, & lui raconta ce qu'il avoit observé depuis quelque-temps. Cet homme, ravi de cette nouvelle, fut sur le champ avec le délateur chez le Commissaire, & de-là chez l'Abbé. Celui-ci, heureusement pour lui, étoit sorti, & rencontra en s'en retournant chez lui la servante de l'auberge, qui, à son ordinaire, lui avoit voulu apporter son dîner: il en étoit aimé par intérêt; généreux comme il l'étoit, pour le peu

de gens qui l'approchoient : elle l'avertit donc de ce qui s'étoit passé , & qu'on le guétoit pour le prendre. Il profita de l'avis & prit le large , sans quoi il étoit perdu. On dit que depuis ce temps il est devenu plus circonspect. Quoiqu'il en soit , il n'y avoit pas long-temps que cette aventure lui étoit arrivée , lorsqu'il rencontra la jeune Carville , & alors il n'avoit personne chez lui.

Si le premier coup d'œil de cette aimable fille avoit charmé l'Abbé de Villier : l'examen le transporta. La Carville avoit alors treize ans , blanche , mignone , les traits fins , les yeux à ravir , la bouche un peu grande , mais bien coupée , la gorge naissante , petite , mais admirable , la main & la coupe du bras parfaite , le pied joli , se tenant bien , enfin un bijou. Il soupira de joie d'une pareille trouvaille , & résolut , à quelque prix que ce fût , de s'en rendre possesseur : mais il eut plus de peine qu'il ne s'y étoit attendu. La jeune personne avoit de l'esprit & montra dès-lors que l'intérêt seroit un jour son Dieu favori. Elle fit languir pendant plus d'un mois l'Abbé , & reçut pendant ce temps du linge , des habits ; en un mot , se nippa comme une Reine , dans l'intention de le planter-là , dès qu'elle auroit trouvé mieux : pour de l'argent , il lui en offroit souvent , croyant mieux la gagner par ce moyen & obtenir ses faveurs , mais elle refusa toujours : Par la raison , à ce que mes amis m'ont dit , que la somme n'étoit pas

assez considérable. Cependant l'Abbé, au désespoir de la résistance de cette fille, se seroit donné au diable pour satisfaire ses desirs; mais tout lui étoit inutile, à peine souffroit-elle qu'il lui donnât un baiser. L'Abbé dans son angoisse, voyant que soins, attentions, complaisances, ne lui servoient de rien, s'imagina qu'elle n'avoit point de tempérament & voulut y aider. Pour cet effet, il ne lui faisoit manger que des alimens chauds, & l'encourageoit ordinairement à souper à bien boire, sous prétexte qu'elle en dormiroit mieux; c'étoit pour satisfaire au moins son imagination, en contemplant pendant la nuit l'objet de ses desirs; pour cet effet, il se relevoit quand elle dormoit d'un profond sommeil, ou feignoit de le faire, & la découvroit le plus doucement qu'il pouvoit. Une fois qu'il se troubloit à la vue de ses jeunes trésors, il essayoit de sa main d'allumer des feux qui ne vouloient pas brûler pour lui, & entreprit de brusquer l'aventure; mais elle lui jura si positivement, que s'il recouroit jamais à la violence, qu'elle rempliroit la maison de ses cris, qu'il se retint; d'ailleurs, sa conscience & la dernière affaire, l'effrayoit au point qu'il étoit toujours dans les allarmes. A la fin cependant, il n'eut pas lieu de se repentir de sa patience, soit que la fille ne jugeât pas à propos de s'obstiner plus long-temps, soit que la qualité de la nourriture eût fait son effet, ou que cette jeune personne, obsédée & échauffée jour &

nuit par ce Satyre , ne put résister plus long-
 temps. Une nuit qu'il la chatouilloit , elle saisit
 sa main officieuse & fit un mouvement qui
 trahit sa feinte : l'Abbé trop habile pour se
 méprendre , profita du moment. La jeune fille
 satisfaite , crut devoir feindre de dormir :
 l'Abbé transporté de son bonheur , lui adressa
 les paroles les plus vives & les plus tendres ,
 affectant par complaisance de croire qu'elle
 dormoit. Oh ! s'écrioit-il , que je serois heu-
 reux , si ma divine étoile vouloit m'éclairer de
 ses beaux yeux , & que je la rendrois heureu-
 se ! Tant qu'elle ne partagera pas ma volupté ,
 j'aurai toujours quelque chose à désirer : puis
 prenant de l'argent : voilà dix louis d'or ,
 continua-t-il , ils sont à elle , si elle a cette
 complaisance. En finissant ces mots , il lui
 ouvrit la main & lui remit l'or dedans ; la Car-
 ville ne les sentit pas plutôt , qu'elle ouvrit les
 yeux en souriant : l'Abbé transporté se jeta
 dans ses bras , & cueillit alors une fleur , qu'il
 y avoit long - temps qu'elle avoit envie de
 perdre. L'Abbé trouva son bonheur si grand ,
 qu'il fut trois jours sans sortir pour contem-
 pler sa divinité ; le quatrième , il fut obligé
 d'aller en ville , la jeune Carville profita de ce
 moment pour s'esquiver , & paya de cette
 ingratitude son bienfaiteur , qui , à son retour ,
 connoissant son malheur , s'arracha les cheveux
 & fut si furieux , qu'il se donna deux coups de
 couteau , dont il fut assez heureux de réchap-
 per. Cependant le temps l'a guéri de sa passion ;

mais ce qui a été le plus favorable, est qu'il s'est corrigé de ses désordres; il vit présentement, à ce qu'on dit, en Province, fort retiré, & se fait autant estimer qu'on le méprisoit autrefois.

Pour revenir à la Carville, la petite se voyant habillée à sa fantaisie, & munie de quelque louis, fut se mettre en pension chez un Maître à danser, qui lui avoit montré du temps qu'elle étoit chez sa mère; elle lui fit d'abord part des vues qu'elle avoit d'entrer à l'Opéra, & fut si bien employer son temps, qu'au bout d'un an elle fut reçue à celui de Rouen. A peine parut-elle sur le théâtre, qu'un grand nombre d'adorateurs se présentèrent; Monsieur de Lunébourg fut celui qui fut écouté préférentiellement à d'autres; il répandit l'or à pleines mains; c'étoit la passion dominante de la petite, dont la vanité s'accrut avec l'aisance. Elle étoit la plus magnifique de toutes ses camarades, & s'en distinguoit par les manières. Lorsqu'elle fut à-peu-près contente de ce côté, elle fit réflexion qu'elle avoit un cœur & du goût, & que son amant n'avoit ni l'un ni l'autre; dès ces premiers temps elle avoit pris une coutume qui a des avantages considérables: c'est d'affecter un tempérament froid, & des jours sujets aux migraines, précautions heureuses pour venir à deux fins; la première, de faire toujours désirer un homme, & de ne point être soupçonnée d'avoir du goût pour le tiers & le quart; la seconde, d'être malade à propos,

afin de jouir de temps en temps de la vue d'un
 amant, que le choix privilégie; en un mot,
 elle fit connoître dès son entrée dans le monde,
 qu'elle seroit un jour très-habile dans l'art de
 plaire & d'attraper. Cependant Mr. de Lunebek
 en devenoit de plus en plus amoureux, & fut
 transporté de joie à la nouvelle de la grossesse
 de sa chere Maîtresse; il redoubla ses assiduités
 & ses soins; & la Carville, de hauteur & de
 vanité, fut ménagée comme une Princesse.
 Elle accoucha à l'âge de dix-huit ans d'une
 fille, dont je ne puis vous dire aucune nou-
 velle, sinon qu'on m'a mandé qu'elle étoit
 fort jolie, & qu'elle ressembloit beaucoup à
 sa mere.

Jusques-là la Carville avoit toujours paru
 insensible; la profonde dissimulation, & la
 discrétion de ses amans secrets, lui donnoient
 cette réputation, de sorte que le bonheur de
 Lunebek fut envié de tous ceux qui sont dans
 le goût des Demoiselles du Spectacle, lors-
 qu'une aventure fit connoître que sous le voile
 de la décence, ou pour mieux dire de l'hypo-
 crisie, la Carville portoit un cœur très-tendre,
 & qui savoit aimer autant qu'on savoit com-
 bler les desirs de son tempérament. Un soir que
 Lunebek vint à son ordinaire souper avec elle,
 il la trouva dans un fauteuil étendue, & se
 tenant la tête à deux mains. Il s'informa avec
 vivacité de ce qui la faisoit souffrir, elle lui
 dit avec un ton languissant, & qui auroit tou-
 ché des rochers, qu'elle souffroit épouvanta-

blement d'une migraine cruelle , qui redou-
bloit à chaque instant ; il lui conseilla plusieurs
remedes , dont elle affecta de se fâcher , & lui
dit qu'il la laissât en repos , que ses discours
& ses questions ne faisoient qu'aggraver son
mal. Le bon Lunebek voulut la faire mettre
au lit ; mais elle s'emporta & l'effraya si fort ,
que pour ne lui causer plus de peine , il sortit
en la recommandant à une femme-de-Chambre
faite au jeu de sa Maîtresse. Cette fille avoit
déjà conseillé à Lunebek de laisser passer la
migraine de sa maîtresse , & d'aller souper en ville ,
que par ce moyen elle en seroit délivrée le lende-
main ; au lieu que s'il vouloit s'obstiner à la sou-
lager , elle en auroit pour trois jours ; qu'elle-
même n'osoit se présenter devant elle. Lune-
bek qui en savoit un peu par expérience , de-
puis qu'il vivoit avec elle , s'en alla souper
avec deux amis. La fin du repas fut arrosée des
santés des Maîtresses , & chacun fit le portrait
des beautés secrettes de la sienne : la Carville
ne fut pas oubliée ; on peut juger que Lune-
bek ne fut pas court sur cet article. Ces trois
amis , que le vin commençoit à échauffer , se
firent part mutuellement de leurs aventures :
on en rapporta plusieurs , tendantes à prouver
le peu de fond qu'on devoit faire sur la fidélité
d'une femme. Le Marquis de Puisieux , qui
vivoit dans ce temps avec la premiere Actri-
ce , convint de bonne foi qu'il en avoit été
plusieurs fois la dupe , & rapporta qu'un jour
qu'il n'étoit pas attendu , & qu'on le croyoit à

Paris, il la surprit entre les bras d'un Acteur de l'Opéra, fort laid, & qui (vanité à part) ne le valoit pas de cent piques. Le Comte de L***, touché de la franchise de son ami, fut de son sentiment, & s'avoua comme lui, la dupe d'une fille qu'il entretenoit à grands frais, & que nonobstant qu'il ne pouvoit douter de son infidélité, il en étoit si endiablé, qu'il n'avoit pu se résoudre encore à lui donner son congé. Lunebek disoit qu'il étoit possible que de pareilles choses arrivassent; mais il prit le parti de la Carville, & soutint qu'elle étoit sage. Ses amis lui rirent au nez, dont il se scandalisa au point qu'il vouloit se battre contre eux. Le Chevalier de T***, qui survint, mit le hola, & s'étonna qu'après avoir soupe si amicalement, des gens de leur sorte se battissent comme des crocheteurs; car le bouillant Lunebek étoit tombé sur ses amis à coups de poing, parce que ne portant pas d'épée, il ne connoissoit point d'autres armes. Le Chevalier les ayant séparés, voulut savoir le sujet de la dispute. Ayant appris la folie de Lunebek, qui vouloit faire passer sa Maîtresse pour une vestale, il le traita d'indiscret, le railloit de sa crédulité, & faisoit gageure que cette belle, à l'heure qu'il parloit, étoit entre les bras d'un Narcisse. Lunebek s'écria vivement contre cela, & soutenoit qu'elle n'en devoit pas seulement être soupçonnée, qu'elle avoit même une migraine horrible qui faisoit pitié; le Chevalier, qui avoit vu entrer ce

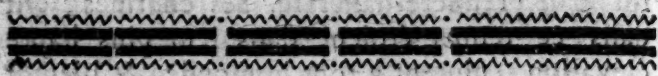
même soir un Officier chez la Carville, que la complaisante fille de chambre éclairait, le poussoit toujours & répliqua à ses emportemens, qu'il étoit bien facile de l'éclaircir, & que comme il avoit une clef de la maison & de l'appartement, le moyen étoit aisé. Si tu veux nous mener, continua-t-il, nous t'accompagnerons. Si je me suis trompé, je suis prêt à faire amende honorable en chemise, la torche à la main, à la Carville; mais si je t'ai ouvert les yeux, tu dois nous promettre que nous ferons tapage. Lunebek ne pouvant plus tenir, se leva en colère. Eh bien, Messieurs! s'écria-t-il, il faut vous confondre; je vous conduirai jusqu'au lit de Mademoiselle, où vous reconnoîtrez la fausseté de vos soupçons; mais ce n'est qu'à une condition, puisque je risque de l'incommoder & d'interrompre son sommeil, c'est qu'en cas que vous fassiez tort à sa vertu, (comme j'en suis assuré) vous lui ferez chacun une galanterie convenable. Les Cavaliers acceptèrent le défi, & ils se rendirent tous à la maison de la Carville. Lunebek fut le premier qui entra, suivi des autres; il alloit à l'appartement, & ne fut pas surpris d'y trouver de la lumière; quoique la nuit fût avancée; attribuant cette précaution à l'incommodité de sa belle; mais il ne s'attendoit pas à la voir entre les bras d'un Officier subalterne, qui lui étoit connu; son étonnement & sa colère fut si extrême, que s'il avoit malheureusement porté une épée, ç'en étoit

fait de ce couple heureux , qui du sommeil seroit passé dans les ombres éternelles. Il se servit des armes qu'il portoit , & les réveilla à coups de cannes des mieux appliqués ; les cris des dormans , & les apostrophes de Lunebek , attirèrent les trois amis , qui attendoient pieusement à la porte le dénouement de cette scène. Ils arrêterent le bras vengeur. Il étoit temps , le sang ruisseloit dans le lit , l'Officier , dès le troisieme coup , s'étoit jetté à bas , & s'étant saisi de son épée , la catastrophe alloit être sanglante ; l'amant heureux n'entendoit pas raillerie , & vouloit laver dans le sang les coups de bâton. On le retint , en lui faisant connoître qu'il étoit pardonnable à un homme outragé , par l'endroit le plus sensible , de marquer son ressentiment , & il fut conseillé de s'habiller & de prendre le large. Le Cavalier , qui reconnut le Marquis de Puisieux , & qui sentit qu'il étoit le moins fort , profita du conseil , & se retira sans prendre congé de la Carville. Celle-ci , plus morte que vive , avoit beau ruminer & chercher des ressources dans le brillant de son esprit , il n'étoit pas possible de pallier sa honte. Elle eut recours aux larmes , qui sont rares chez elle , & se cacha de sa couverture. Lunebek vouloit redoubler les coups de canne ; mais ses amis le retinrent , & lui dirent qu'il étoit plus à propos de l'obliger à convenir de sa turpitude. Le vin , dans ces instans , fit connoître de quoi il est capable lorsqu'il domi-

ne ; il suggéra aux jeunes gens mille plaisantes imaginations pour faire enrager la Carville. Ils passèrent la nuit à tourmenter cette pauvre fille , & lui firent tant de niches , pour tirer d'elle un aveu , qu'elle fut obligée de déclarer qu'elle avoit été catin dès le ventre de sa mere. Lunebek , non satisfait de tous ces outrages , plein de dépit , voulut qu'elle convînt , en présence des témoins , que l'enfant qu'elle disoit avoir eu de lui , étoit d'un autre , & qu'elle fit cette déclaration par écrit ; mais elle jura qu'elle aimeroit mieux perdre la vie. Ne pouvant donc la forcer , il brisa glaces & meubles ; & on la quitta , après avoir fait un dégât chez elle de plus de six cens francs. La Carville , outrée de l'affront qu'on lui avoit fait , fut se plaindre à Mr. le P. P. qui commandoit en l'absence du Gouverneur. Il se fit informer de cette affaire , & Partisan comme il étoit des femmes , il voulut obliger Lunebek de réparer le dommage ; mais celui-ci , piqué jusqu'au vif de l'effronterie & de la perfidie , dont il avoit été la dupe si longtemps , ne voulut entendre à aucun accommodement. La Carville , prévoyant bien que cette aventure tourneroit à sa honte , & qu'on la montreroit au doigt si elle paroïssoit , prit le parti le plus sage , fit de l'argent de ses effets & disparut un beau jour ; elle revint à Paris , où elle resta quelque-temps , puis se rendit à Lyon , où elle avoit trouvé une place : s'y trouvant la plus habile en son genre , elle y

fut reçue première danseuse. Ses charmes, qui dans ce temps étoient dans leur plus haute élévation, plurent à tout le monde, & bientôt elle eut autant d'adorateurs, qu'elle y trouva d'hommes de bon goût; ne pouvant être à tout le monde, ni répondre à tous les empressements qu'on lui fit de toutes parts, elle résolut de tirer parti de tous ses admirateurs; mais beaucoup d'aventures qu'elle eut s'entre-nuisirent les unes les autres. La soif de l'intérêt, qui la possédoit dans ce temps, lui ayant fait prendre le parti de jouer chez elle au Pharaon, & des postes considérables ayant transpiré, elle fut admonestée & condamnée à une amende de mille francs, qu'on lui fit payer comptant; ce nouveau malheur lui donna un tel dégoût de Lyon, qu'elle emballa une partie de ses effets, vendit les autres, & partit pour Paris, où l'on dit qu'elle est encore actuellement. Voilà, Monsieur, tout ce que je fais au sujet de la Carville, vous me ferez un vrai plaisir de m'apprendre ce qu'elle est devenue maintenant, & si ses premiers malheurs l'ont corrigée: vous devez être satisfait de moi. La longueur de cette lettre prouve avec combien de plaisir je me rends à vos instances, l'exemple que je vous donne sera sans doute suivi; mais il vous sera difficile d'ajouter quelque chose aux sentimens parfaits avec lesquels j'ai l'honneur d'être, MONSIEUR, votre, &c.

LE MARQUIS D'ARGENS.



L E T T R E

D E

MONSIEUR DE P.***,

Servant de Réponse à la Lettre précédente.

VOUS ne m'avez point défendu , Monsieur , de montrer votre Lettre ; elle m'a fait tant de plaisir , que j'en ai fait part à un cercle où j'assiste régulièrement ; elle a été trouvée charmante. Elle est copiée , & court actuellement Paris : gare l'impression. Je ne sais si les Parties lésées l'ont lue , ce qui est de certain , c'est qu'on répand qu'au milieu de beaucoup de vérités , il se trouve bien d'épisodes brodés ; n'importe , ils sont tellement ajustés , & le caractère des intéressées si bien dépeint , que ceux qui les connoissent à fond , adoptent ces prétendues fictions ; & si l'on se plaint , c'est du ménagement que vous avez pour ces Demoiselles. Je ne serai pas si circonspect. Je ne suis amoureux ni des unes ni des autres , & vous pouvez assurer les personnes auxquelles vous ferez part de ma Lettre , que je garantis d'avoir peint d'après nature , & que si quelqu'un en doute , il lui est facile de connoître les originaux à peu de frais. L'argent est rare , les dentées chères ; mais le sexe ,
qui

qui se pique de ne jamais varier, est au taux le plus raisonnable. Il a si peur de perdre de ses droits, qu'il se donne à toutes les encheres. Je ne vous ai demandé l'*Histoire des filles de l'Opéra* par aucune autre raison, que celle de m'amuser, aussi-bien que beaucoup d'amis communs, avec lesquels je bois tous les jours à votre santé : & plusieurs d'entr'eux leur sont amans ou amis, la fin de nos soupers roule assez sur les aventures récentes de ces filles ; & lorsqu'on est sur ce chapitre, on remonte aisément à la source. Or, il n'y a aucun d'entre nous qui ne convienne, que personne n'est plus au fait de ces Princesses que vous, & que l'attachement que vous avez eu pour ces Divinités, vous a fait sacrifier (cela soit dit sans vous offenser) fortune & souvent réputation ; ces raisons sont causes que nous recourons à vous comme à un Oracle, qui doit décider en pareille matiere, nous ne serons pas méconnoissans ; & pour vous payer de la même monnoie, je vais vous achever jusqu'à ce jour l'histoire de la Carville, dont vous ne me paroissez pas instruit, & qui mérite cependant de tenir une place illustre parmi ses camarades. Cette fameuse danseuse n'a point démenti ni sa premiere conduite, ni ses premieres façons ; nous l'aurions tous reconnu sur les moindres de vos inductions ; elle est toujours aimable, passée cependant ; & sans la toilette, qui lui donne une bonne dizaine d'années de moins, on la mettroit au vieux

Sérail ; mais si ses traits ont vieilli , sa façon de penser est toujours restée la même , & malgré la froideur de son tempérament , elle a toujours l'art de conserver à la fois trois amans , sans le casuel , & de leur paroître à chacun dans le particulier , tendre , fidele & au-dessus des foiblesses ordinaires ; peu de gens la pénètrent , tant elle joue bien son rôle ; mais il se trouve toujours quelqu'un dans le nombre , dont les lumières éclairent ses fourberies : malheureux sont les amans qui laissent entrevoir leur connoissance ; ils peuvent compter qu'ils auront leur congé , dès qu'elle a démêlé qu'on la pénètre ; mais venons au fait : à peine la Carville fut-elle à Paris , après l'affront qu'elle reçut pour son jeu à Lyon , qu'elle fut chez M. . . . Cette Princesse , qui , joint à beaucoup de talens & de vertu , quoiqu'on en puisse dire , le meilleur cœur du monde , fut touchée de sa situation , & s'employa si vivement pour elle , qu'elle la fit recevoir à l'Opéra : elle a été cependant méconnoissante de ce bienfait , & tout le monde lui reproche son mauvais cœur à ce sujet , dans une occasion qui sera énoncée dans la suite , & qui prouve bien que cette fille n'a aucun sentiment.

La vanité de la Carville fut piquée de ne danser que dans les cœurs ; si on l'avoit consultée , elle auroit conservé la qualité de première danseuse qu'elle avoit à Lyon ; mais on ne se laisse point éblouir à Paris du faux mé-

rite ; elle fut long-temps à louer & à rouler sur les événemens journaliers ; cependant un nommé Thouvenin s'étant présenté, bénin, doux, poli comme il étoit, & bien dans ses affaires, elle feignit de se livrer entièrement à lui. La porte fut d'abord interdite à tout le monde en apparence. Le bon Thouvenin, flatté de ses démonstrations de vertu & d'amour non-seulement redoubla son ardeur, mais s'épuisa même au point, qu'au bout de deux ans, accablé de dettes, & à la fin de toutes ressources, il fut obligé de dire un adieu éternel à sa Princeesse. Beaucoup de larmes de part & d'autre furent versées, & l'on se promit de se rejoindre lorsqu'on seroit en situation de braver la misère. L'amant partit pour les Indes, d'où il ne reviendra que pour sacrifier une seconde fois sa fortune aux pieds de sa chaste Maîtresse. Pendant le regne de Thouvenin, la Carville étoit devenue amoureuse d'un jeune homme nommé Belin, qui montrait la musique à sa fille, dont Lunebek, suivant ce que vous me dites, passe pour pere, & qui trouvera sa place un peu plus bas ; elle affectoit devant Thouvenin une noble indifférence pour ce garçon, mais dans le vrai il couchoit tous les jours chez elle, ou du moins il y demeurait jusqu'à quatre heures après minuit. Comme elle le voyoit avec mystère, elle lui fut assez fidèle. Il n'y avoit point de protestation qu'elle ne lui fit, & en apparence, elle étoit toujours prête de lui sacrifier son crédule amant ; mais

dès que celui-ci ruiné fut parti & qu'elle fut libre, elle lui fit une querelle d'Allemand & congédia ce garçon, qui, pendant l'interregne, s'étoit épuisé & endetté.

Le Comte d'Arquin parut sur les rangs bientôt après : ce n'étoit pourtant pas sa figure qui lui donna la préférence au-dessus de Belin, qui avoit toute la mine d'un bon Cavalier ; mais comme sa fille devenoit grande, & que ce rejetton prouvoit que les années de sa mere passoient le nombre déclaré, elle le prit un jour au mot, & l'instala dans la place vacante. Ils vécurent comme des Anges pendant un temps ; mais s'étant brouillés pour une bagatelle, ils se quitterent, & le Sr. Meriè-res, vérificateur des Monnoies, entra en lice. Cet amant peu dupé, reconnu, au bout de quelque-temps, qu'il avoit à faire à une fine mouche qui cherchoit à le plumer, & qui méritoit qu'on l'éclairât de près. Ils eurent plusieurs dissensions, & quoique fort amoureux, l'amant n'eut point de foiblesse ; il tint le bon bout. La Carville, qui étoit devenue amoureuse d'un nommé Persan, & qui souffroit horriblement de cette contrainte, regretta le Comte d'Arquin, bénin, facile, & point soupçonneux ; elle résolut de faire son possible pour renouer avec lui ; & elle ne vit pas d'autres moyens, que d'engager la Gaumine la cadette, chantant alors dans les chœurs, celle qui perdit, à ce que vous avez dit, son pucelage pour douze cerises, & que le Comte

entretenoit pour lors ; elle se servit , dis-je , de cette fille pour venir à ses fins , & elle l'engagea à venir loger chez elle. Son dessein réussit , & par conséquent elle revit le Comte. La Gaumine , flattée & caressée par la Carville , se livra toute entiere à l'amitié qu'elle lui supposoit. La jeune Emilie , fille de la Carville , avoit un amant , nommé Thomas , riche , & qui aidait à faire rouler la maison , mais à qui on n'avoit rien accordé encore ; comme donc tout contribuoit à rendre cette maison opulente , ce n'étoit continuellement que plaisirs , cadeaux & festins ; chacun avoit sa chacune , & l'on pouvoit dire que l'amour avoit choisi cette retraite pour vaquer aux soins de son empire ; mais la discorde , jalousie de l'intelligence de ces amans , vint y semer la zizanie , & se servit de la Carville pour troubler les charmes de la paix qu'on goûtoit dans ce temple fortuné ; en voici le fait.

La Carville qui ne pouvoit s'accoutumer à l'humeur de Merières , & qui , toute sa vie , avoit menés ses amans par le nez , voyant les occasions favorables , se servit du pouvoir de ses yeux , pour rendre le Comte infidèle à Gaumine ; leurs charmes séducteurs le rappellerent à elle , & dès ce moment elle résolut de se défaire de Merières. Celui-ci lui en donna bientôt lieu , en lui faisant le lendemain quelques reproches , au sujet de ce Persan dont j'ai parlé plus haut , avec lequel elle

avoit souvent des conversations à l'Opéra , à quoi elle répondit de grand air & de froideur ; de maniere que Merières , qui ne prétendoit pas être sa dupe , la traita de catin , & lui rappella quelqu'une de ses aventures.

La Carville outrée , l'appella insolent , le mettant à la porte , avec un air que sa vanité lui a donné , & vint faire un sacrifice de ce bannissement au facile Comte , qui , pour lui en marquer sa reconnoissance , se jetta à ses pieds , s'exprimant dans les termes les plus forts , qui , par malheur pour les amans réunis , furent entendus de la Gaumine ; son caractère furieux s'éclata lorsqu'elle les surprit , & voulant tout tuer , son désespoir , vrai ou faux , pensa lui être fatal , par un coup de couteau qu'elle se donna dans le sein : le Comte fut plus effrayé que touché de cette scène ; cependant on pacifia les choses , & on se défit à petit bruit de cette furieuse , qui , peu de temps après , fut renvoyée de l'Opéra pour une aventure semblable à celle que sa rivale avoit eue à Lyon ; depuis ce temps je n'en ai pas entendu parler. Nos amans paisibles & sans crainte , goûtoient à longs traits les douceurs de l'amour. Le premier trouble qui vint , & qui fit un peu changer les affaires de face , fut causé par la jeune Emilie sa fille , à qui la mere avoit oublié d'inculquer le respect que les enfans doivent à ceux dont ils ont reçu le jour : mais trop occupée d'elle-même , & d'un autre côté idolâtre de cet

enfant, elle l'avoit gâtée au point de n'avoir plus aucune autorité dessus, quoique d'ailleurs elle étoit fort en état de lui donner une bonne éducation. Le soin en fut donc confié à la grand'mere, brutale comme un charretier, & plus propre à vendre de la morue, qu'à faire la Dame & à porter un habit de damas. La mere néanmoins avoit toujours toute l'attention possible à sa conduite, & quoiqu'engagée elle-même à ménager plusieurs amans; elle ne privoit pas entièrement cet enfant de ses leçons, ayant fort à cœur que cette fleur ne fût cueillie que par des mains dorées: mais cette fille, à qui on avoit inspiré de trop bonne heure le goût des plaisirs, s'impatiente, dès que son cœur sentit ses inclinations, de perdre un bien qui la fatiguoit infiniment, & qui l'échauffoit au point que sa mauvaise humeur s'étendoit sur tout le monde, jusques-là que quelquefois elle en étoit furieuse & rapoit des pieds de rage: enfin, résolue de faire tout ce que son amour lui inspireroit, elle ne tarda plus long-temps à mettre la théorie en pratique: c'étoit sans doute l'exemple de sa gouvernante, qui l'engagea plus que tout à risquer le paquet. Une nuit qu'elle avoit été obligée de passer le sanctuaire de sa grand'mere sans chandelle, elle en trouva la porte entr'ouverte; curieuse d'en savoir la raison, elle y passa doucement la tête; & voyant, à la faveur d'une chandelle mise sur une table devant le lit, un homme qu'elle reconnut pour

le savetier du coin , tailler en plein cuir sa grand'mere , elle pensa se renverser d'étonnement & de plaisir. Enluminée plus que jamais , il y falloit du remede ; un jeune laquais assez malotru ne couchoit pas loin de-là dans une souppente , ses pas la porterent vers lui , se disant à elle-même , qu'elle jouiroit des plaisirs secrets sans que sa honte souffrît , ou qu'elle fût reconnue , y ayant dans la maison d'autres femmes qu'elle ; escaladant donc en héroïne une échelle , elle se glissa vers le matériel laquais , qui , surpris de trouver sous sa main un bijou de cette espece , ne se méprit pas à la qualité de la personne pour avoir des fausses idées du bien qui lui venoit en dormant ; tout d'un coup la souppente fut si fort ébranlée , que quatre planches en tombèrent , aussi-bien que l'échelle , avec un bruit épouvantable : la grand'mere , les domestiques se leverent , la mere en fit autant. Emilie & le laquais eurent beau se cacher , ils furent exposés à leur vue. Ils étoient tous si émerveillés de cette apparition , qu'ils demeurèrent une demi-heure dans les attitudes où ils se trouverent en entrant ; enfin , la grand'mere fut la premiere à rompre le silence , & commença à faire un tel vacarme , que si la Carville n'y eût mis le hola , tout le voisinage en auroit été instruit sur le moment ; mais comme la plus intéressée dans cette affaire , elle fit retirer chacun & ramena sa fille avec elle : deux jours après , elle en fit marché avec M. Tho-

mas, qui avoit déjà souhaité depuis long-temps d'en être paisible possesseur : celui-ci, comme il ne voulut pas avoir sur les bras toute la famille, il donna une somme une fois payée : & pour que le public n'en fût point scandalisé, on répandit que la jeune personne s'étoit fait enlever par son amant, étant trop gênée par la vertu de sa mere, qui feignit d'en être désolée ; mais se lassant bientôt de ce personnage, elle songea sérieusement à se faire un avenir qui la mît à l'abri de la misere. Le Comte lui-même étoit embarrassé, & ne fournilloit qu'en paroles. Il falloit se consoler de la dureté du présent, par l'abondance qu'on lui promettoit de l'avenir. Un homme de condition, dont les ouvrages, bons ou mauvais, inondent aujourd'hui le public, lui promettoit plus de beurre que de pain. Il étoit venu habiter dans son quartier, sa maison donnant sur le derriere de celle de la Carville. Leur curiosité mutuelle ; l'un, de voir toujours un homme occupé parmi ses papiers : l'autre, de voir une Dame, qui ne sortoit presque point de sa toilette, fut cause que, sous prétexte de Musique, ils firent connoissance en peu de temps. Tout laid qu'il étoit, il plut, & devint collègue du bénin Comte, au point que la Carville ne pût plus se passer de lui. On ne peut démêler sur quel ton ce nouveau venu, qui se dit Chevalier, est avec elle. On diroit, par l'étroite union du Triumvirat, que les parties sont d'accord. Cependant tous ceux qui

connoissent les caracteres de ces personnes ; prétendent que la Carville dupe les deux hommes ; que le Comte dupe la Carville sur les espérances à venir ; & que le Chevalier , qui vit aux dépens de tout le monde , les ronge tous deux jusqu'aux os. Voilà ce que j'en fais jusqu'à présent : l'avenir justifiera ou détruira ces soupçons.

La Rabon , que vous connoissez , vit toujours à son ordinaire , avec la même décence & la même vertu. Je vous ferai , si vous souhaitez , amplement son histoire dans ma premiere Lettre : j'ai pour cela , en main & en tête , des anecdotes autant curieuses que véritables , & qui vous feront d'autant plus de plaisir , que vous ne l'auriez jamais cru capable ni assez intrigante pour faire naître les aventures & les scènes qui se sont passées pour l'amour d'elle : nonobstant le nombre de ses occupations , elle est toujours brillante , & conserve un embonpoint & une fraîcheur , qui doublent journellement le nombre de ses adorateurs.

Mademoiselle Pelissier piaille toujours sur le même ton ; l'amour lui sort à présent par les oreilles : elle a cependant bon nombre de partisans , qu'elle gardera autant que leur prévention peut durer. Si vous le souhaitez , je vous dirai tout ce que je sais de ses nouvelles , quoique peut-être ce que je ne sais pas seroit le plus important : elle m'a tout l'air d'avoir fait des actions plus héroïques que celles dont

je suis instruit. Il me coûtera très-peu de la mettre sur le trottoir : j'ai bonne occasion d'être informé de tout , jusqu'aux minuties mêmes.

La vive & pétulante Juliane ne vieillit que par la voix , elle conserve toujours les mêmes inclinations. Je vous rapporterai au premier jour les circonstances d'un souper où je me suis trouvé avec elle ; vous serez surpris des progrès que nos filles de spectacles font dans la galanterie : elles portent aujourd'hui le raffinement au comble de l'excès ; & si Arétin se trouvoit au milieu d'elle , il conviendrait qu'il n'a donné que des essais à l'amour.

Voilà , Monsieur , le contenu de la présente : j'ai assez de matériaux pour vous entretenir une autre fois plus amplement à ce sujet , pourvu que je sache que vous êtes content de ma Lettre. Je suis, MONSIEUR , votre , &c.

DE P***.

FIN.





L E T T R E S

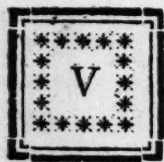
D E

M. LE MARQUIS

D' A R G E N S,

S U R

DIVERS SUJETS.

 LETTRE PREMIERE.
Sur les Italiens.

OUS croyez, Monsieur, m'avoir fait une grande grace, en bornant les éclaircissemens que vous me demandez sur les différens Peuples que j'ai vus, à deux seuls points. Je ne sais si vous avez réfléchi qu'ils emportent avec eux l'examen de plusieurs au-

tres. Vous voulez, dites-vous, que je vous instruisse de leur façon de penser sur la Religion, & de l'état où sont chez eux les Arts & les Sciences. Quelque pénible que soit ce que vous exigez, vous avez trop d'empire sur mon cœur pour que je puisse vous le refuser. La sincérité, dont j'ai toujours fait gloire, vous sera garant de la vérité des faits que j'avancerai; & s'il en est quelqu'un qui vous paroisse douteux, vous verrez aisément, en approfondissant, que je ne l'ai écrit qu'après l'avoir mûrement examiné.

Je commencerai par les Italiens. Leur pays est le centre & la patrie des Arts. C'est chez eux que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture se sont dépouillées de cette barbarie dans laquelle les Goths & les Wandalés les avoient plongées. La tranquillité dont les Etats du Pape jouissoient avant Charles - Quint, avoit favorisé l'avancement, & pour ainsi dire la perfection des Arts. La rapidité avec laquelle ils furent portés au plus haut degré, est surprenante. Pierre Pérugin, Maître de Raphaël, avoit lutté pendant un temps contre le mauvais goût. Mais n'ayant pas assez d'imagination ni de génie pour le surmonter entièrement, ses Tableaux, où on voyoit éclater des beautés inconnues jusqu'alors, étoient remplis de mille défauts. La Peinture étoit chez lui dans son enfance. Dix ou douze ans après, elle fut poussée par son Ecolier au point le plus parfait. Michel-Ange, aidé

de l'antique , porta dans le même-temps la Sculpture au plus haut degré , & Jean de la Porte , qui fut son Maître dans cet Art , étoit aussi éloigné de son Eleve , que Pierre Pérugin l'étoit de Raphaël. Ces deux Grands hommes en formerent un nombre d'autres , qui , quoique moins parfaits qu'eux , firent des Ouvrages dignes de l'admiration de la postérité. L'Italie n'eut plus de Ville considérable qui n'eût quelque habille Peintre. Le Titien , les deux Caraches , Jules-Romain , le Tintoret , Paul de Véronne , le Dominichin , le Corrège vécurent tous à-peu-près dans le même temps. Cette quantité d'habilles gens garantit l'Italie de retomber dans l'ignorance des Arts , lors de la guerre de Charles-Quint & de François Premier , qui troublèrent ce pays-là ; & du théâtre de la tranquillité , en firent le théâtre du sang & du carnage pendant le cours de leurs regnes.

Il sembloit que le nombre des Peintres & des Sculpteurs dût augmenter à proportion. Cependant , trente ou quarante ans après ces Grands hommes , à peine l'Italie en a-t-elle compté un ou deux par siècles. Elle a eu depuis cent ans , le Guide & le Carlo Maratte , dont les noms iront à la postérité. Le reste est aussi inconnu , que le sont les derniers Ouvrages de Rousseau , ou les Tragédies de la Serre. Lorsque j'étois en Italie , je n'ai connu que Solimaine à Naples , & Trévisani à Rome , qui méritassent l'estime des connoisseurs. Le

plus jeune des deux avoit soixante & douze ans. Solimaine avoit atteint au grand. Le Trevisani alloit au gracieux, il dessinoit correctement. Il y avoit dans son coloris quelque chose de fade & de gris, défaut ordinaire de l'Ecole Romaine. Un Peintre de Portraits, nommé David, est au-dessous de bien de nos Barbouilleurs de Province. Il passoit cependant pour le plus supportable qu'il y eût à Rome. Jugez combien il étoit éloigné de Rigaud & de l'Argillière.

La Sculpture a eu un sort pareil à la Peinture. Michel-Ange eut plusieurs successeurs illustres. Un des plus fameux fut la Legarde. A la fin du siècle passé, l'Italie avoit encore des hommes célèbres dans cet Art. Le Chevalier Bernin & Camillo Roscondi étoient de ce nombre. Actuellement il n'y a pas un Sculpteur qui soit connu. Un Pensionnaire de l'Académie de France, habille, quoique jeune, appelé Bouchardon, étoit ce qu'il y avoit de mieux à Rome. M. le Duc d'Antin l'a fait revenir en France depuis peu de temps.

Dans l'idée que vous vous êtes faites, vous croyiez sans doute que tous les Peintres d'Italie étoient des Raphaëls, ou du moins que le moindre surpassoit de beaucoup nos Français. Il est vrai qu'ils sont éloignés de la perfection de ceux qui sont morts; mais ils sont au-dessus de ceux qui vivent.

Rigaud & l'Argillière n'ont eu, pour le Portrait, que le Titien qu'on puisse leur oppo-

ser. Le Carle Maratte , dans ses derniers temps , en a peint quelques - uns. On voit qu'ils sortent d'une habile main. Cependant ils n'effacent pas les nôtres , & on peut donner la préférence à ceux de Rigaud & de l'Argillière , sans craindre de passer pour injuste , ou pour prévenu en faveur de sa patrie. Nous avons autant d'avantage pour l'Histoire que pour le Portrait. Le Moine , Casc , Vanlo , sont au-dessus des Peintres qui se trouvent aujourd'hui en Italie.

Vous me demanderez sans doute quelle est la raison de ces changemens , & comment ces fameuses Ecoles de Rome , de Boulogne , de Venise ont pu cesser tout-à-coup. Je vous répondrai qu'il en est des Grands hommes qui excellent dans les Arts , comme de ces feux aériens , qui ne paroissent que dans certaines saisons , ou comme de ces prodiges qui ne sont produits que dans une longue suite de siècles. Il est aussi difficile à la nature de former un homme tel que Michel-Ange ou Raphaël , qu'il est rare qu'elle enfante souvent des Virgile & des Horace. Pour produire des chef-d'œuvres dans les Arts & dans les Sciences , ce n'est point assez que l'exemple des Grands hommes , le loisir de travailler , l'application assidue. Il faut encore un génie supérieur. Il faut que le Ciel , en nous créant , ait mis en nous une disposition naturelle pour aller à la perfection , que ne donne point l'étude la plus pénible & la plus longue.

Si vous examinez les Arts en France, vous connoîtrez aisément la vérité de ce que je vous dis. François Premier les amena d'Italie dans son Royaume. Ils y parurent comme une fleur brillante, qu'un même jour voit éclore & flétrir. Les guerres civiles qui survinrent pendant cinq ou six regnes, les firent gémir dans l'obscurité. Ils commencèrent à reparoitre sous Henri IV. Le Cardinal de Richelieu, le Restaurateur, le Pere, le Protecteur des Sciences & des Arts, prépara, par les bienfaits dont il encouragea les hommes médiocres qui vivoient de son temps, cette foule de Peintres illustres, de Sculpteurs & d'Architectes habiles, qui vécurent sous le siècle de Louis XIV. Ce fut alors qu'on vit le Poussin, le Sueur, Jouvenel, le Brun, Girardon, le Gros, Puget, Rivaux, des Carache, des Guide & des Bernin, moins loués qu'eux, peut-être aussi louables. Voilà le temps où les Beaux-Arts ont été chez nous dans leur plus haut degré. On peut marquer leur naissance sous Henri IV; & leur enfance, sous le Cardinal de Richelieu. Si on avoit pu les perpétuer dans leur degré de perfection, Louis XIV l'auroit fait, par l'aisance, le soulagement, les commodités qu'il leur avoit procurées dans son Royaume. Cependant les Académies de Peinture & de Sculpture, enrichies des plus belles figures moulées sur les antiques, & ornées des Tableaux des plus célèbres Peintres; les jeunes gens en qui on

reconnoît de la disposition, entretenus à Rome aux dépens du Roi; les pensions accordées à ceux qui se distinguoient par leur savoir, tout cela n'a pu empêcher que les Arts n'aient infiniment tombé en France depuis vingt ans. Ceux qui passent pour y exceller aujourd'hui sont au-dessous de leurs Maîtres, & bien inférieurs au Poussin & à Jouvenel. Ils ont pourtant des avantages que les autres n'avoient pas. Avant Mr. le Brun, il falloit qu'un Peintre & qu'un Sculpteur allassent chercher bien loin, & avec des peines infinies, ce que la grandeur & la magnificence de Louis XIV a rendu commun dans son Royaume.

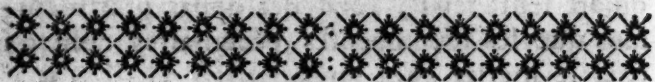
Avouez donc que les Ouvrages des Grands hommes, le loisir de travailler, l'espérance même des honneurs, ne peuvent élever quelqu'un jusqu'au degré où le génie seul a droit de conduire ceux qu'il veut distinguer des autres.

Peut-être, dans le moment que je vous écris, il est quelqu'un de ces génies heureux qui se développe, & dans cinq ou six ans d'ici, nous pourrons voir les Ouvrages de quelque Romain ou Vénitien, auprès de qui ceux de nos Français d'aujourd'hui paroîtront fort inférieurs.

Les Arts auront, en Italie, un avantage pour former des Grands hommes, beaucoup plutôt qu'en France. Les égards qu'on a pour ceux qui s'y distinguent, & les honneurs

qu'on leur rend , sont des appas plus séduisans que les récompenses pécuniaires dont on paie le mérite chez nous.

En France , Rigaud est estimé de quelques connoisseurs. Cinq ou six Seigneurs de la Cour , & quelques gens de condition , auront pour lui des égards. Le reste du Royaume ne distingue pas un Peintre d'un Cordonnier , ni un Sculpteur d'un Savetier. Un Provincial , dont le nom se terminera en *ac* , & dont tout le mérite est de chasser , de jurer Dieu , & de battre des payfans , se croiroit déshonoré , s'il savoit toucher une palette ou un pinceau. En Italie , au contraire , il est peu de gens qui ne sachent dessiner assez pour pouvoir se connoître en Tableaux. On ne rougit point dans ce pays de savoir s'occuper agréablement. L'ignorance profonde paroît aussi ridicule aux Seigneurs Romains , que la fureur des seize quartiers dans un homme qui meurt de faim , paroît absurde aux Anglois & aux Hollandois. Ne croyez pas que je veuille vous dire que les Arts soient universellement méprisés en France. Je fais qu'ils y fleurissent encore. Mais vous m'avouerez aussi qu'ils sont bien déchus de ce qu'ils étoient sous Louis XIV & sous le Duc d'Orléans. Il faut espérer que la fin de nos guerres les ranimera plus que jamais.



LETTRE II.

Sur la Musique, l'Opéra & la Comédie.

À A Musique, chez les Italiens, est, selon
eux, à son plus haut degré. Les Français
étoient qu'elle a baissé depuis quelque-temps,
& que le goût de Vivaldi, Tartini & Mouchi
ne vaut pas celui de Corelli. Que sert, disent-
ils, qu'un air soit difficile, s'il n'enchanter
pas, s'il ne peut pas m'émouvoir, agir sur
mon cœur, le passionner? Est-ce la science
du Musicien qui doit flatter mon goût, ou
l'harmonie dont il doit enchanter mes sens?
On a beau dire que c'est notre faute, si les
Concerts de Tartini ne nous touchent point. La
belle Musique est de toutes les nations, &
elle doit avoir des beautés sensibles pour tous
les hommes. Corelli n'étoit pas Français. Il a
plu à Paris autant qu'à Rome. Buononcini
fait les délices de Londres. Macéti a trouvé
le secret de consoler les connoisseurs de la
perte de Corelli. Si la prévention, ou le dé-
faut de goût, rendoit un Français incapable de
juger de la Musique Italienne, pourquoi au-
roit-il pu goûter les ouvrages de ces Au-
teurs, autant estimés en Italie qu'ils le sont
en France?

Quelques bonnes que paroissent ces raisons , les Italiens n'y sont point sensibles. Ils ne démordent pas de l'idée qu'ils ont de leur Musique , & ils l'estiment autant qu'ils estiment peu la nôtre , qu'ils affectent de mépriser , plus qu'ils ne la méprisent réellement.

Entre des sentimens si opposés , il y a un juste milieu , dont les connoisseurs des deux Nations conviennent aisément. Buononcini , Maceri , grands dans l'harmonie , gracieux dans le chant , savans dans la composition , avoient tâché de plaire universellement. Ils n'avoient point osé risquer des sons trop recherchés & uniquement faits pour les connoisseurs. Vivaldi , Tartini , Andreani , & les autres Compositeurs dans le goût d'aujourd'hui , ont travaillé plutôt pour les Musiciens , que pour les amateurs de la Musique. Leurs ouvrages ne peuvent souffrir ni des oreilles ignorantes , ni une exécution médiocre. Cependant on doit leur rendre la justice de n'avoir point ignoré le gracieux. Ils ont réussi , lorsqu'ils ont voulu l'allier au difficile , & rien n'est plus brillant & plus chantant que les quatre Saisons de Vivaldi.

Le mépris que les Italiens affectent pour notre Musique , est un effet de leur prévention , bien plus que de la foiblesse de nos Compositeurs. J'ai vu Montanari , premier Violon de Rome , enchanté des Sonates de le Clerc. J'ai connu Philipppo & Silvestrino , deux

des meilleurs Musiciens qu'il y eût en Italie. Tous deux rendoient justice aux Sonates que Maceti a faites en France , quoique cinquante personnes me disent , sans les avoir jamais entendues , que puisqu'il y avoit mêlé le goût Français , elles ne valoient pas grand' chose. Ce ne sont pas les Musiciens de la première classe qui méprisent nos Compositeurs. Ils leur rendent la justice qui leur est due. C'est une foule de racleurs , à qui elle est aussi inconnue qu'ils le sont eux-mêmes de nous. Ne croyez pas cependant que je veuille égaler nos Violons Français aux Italiens. Je sais combien ils en sont encore éloignés. Mais peut-être si nous n'avions à combattre que ceux d'aujourd'hui pour la composition , nous ne leur serions pas aussi inférieurs qu'ils le pensent.

Je viens à la Musique vocale. C'est celle où les Italiens prétendent avoir un avantage infini sur toutes les Nations. Ils sont aussi jaloux de la gloire de leur Opéra , qu'un Janséniste l'est de celle de Quesnel. J'ai vu pendant long-temps les meilleures Tragédies en musique. Elles ont des beautés auprès desquelles les nôtres n'arrivent pas. Mais aussi ont-elles des défauts , qui ne peuvent se souffrir que par l'usage & l'habitude. Le corps d'un Opéra , ou , si vous voulez , le corps de ceux qui le forment , n'est ordinairement que de six ou sept personnes , trois Femmes , trois Châtrés & un Ténore , qui est ce que nous appellons Basse-taille. Voilà pour les sujets

un Opéra complet. Ils n'ont point de Chœurs, excepté un seul à la fin du cinquième Acte, chanté par les mêmes Acteurs. Leurs Ballets ne sont point amenés. On danse dans les intervalles des Actes, comme on joue du violon à la Comédie Française, aussi peu à propos & aussi mal. Au lieu de nos Filles de Chœur, qui parent & embellissent notre Théâtre, les Suivantes ou les Gardes des Princes & Princesses, sont des Portefaix qu'on loue à un demi teston par représentation. Il y en a ordinairement une vingtaine de chaque côté du Théâtre. Ils y font le rôle de la statue au Festin de Pierre. Leurs décorations sont superbes. La Salle d'Aliberti à Rome a sept rangs de loges. On a vu souvent sur le Théâtre, un carrosse traîné par six chevaux effectifs. On peut juger par-là de son étendue. Leurs machines en récompense, sont infiniment au-dessous des nôtres, soit pour la quantité, soit pour la promptitude & la vitesse de l'exécution. Leur récitatif est excessivement court. Un Acteur ne dit gueres que six ou sept vers qu'ils ne soient suivis d'une ariette. Cette quantité d'airs, qui se succèdent mutuellement, empêche l'Opéra de languir, & diversifie infiniment la Musique. Les Italiens disent leur récitatif beau. Je l'ai toujours trouvé ridicule & incapable d'aller au cœur. Il est vrai qu'il seroit assez difficile de faire un récit touchant, sur des vers aussi mauvais que les leurs le sont ordinairement. Leurs airs sont

d'un goût infini. Ils sont encore plus au-dessus des nôtres qu'ils ne le disent eux-mêmes. Quelque plaisir qu'on ait à les entendre en France, on ne sauroit comprendre combien ils perdent, dès qu'ils ne sont pas chantés par un gosier Italien. J'ai souhaité, après avoir entendu la Cazzoni, de n'entendre plus qu'elle, pour ne pas troubler l'idée flatteuse qui m'en restoit.

L'Opéra Italien n'a, ni la majesté du spectacle, ni la diversité des danses & de Chœurs, ni le fréquent usage des machines. Malgré ces défauts, il plaît à tout le monde, & risque moins d'ennuyer que le nôtre. Les airs, qui se suivent de moment en moment, & dont le goût, l'harmonie, la variété est toujours plus surprenante & plus agréable, suspendent si fort l'attention, sans la fatiguer, qu'un Opéra de trois heures paroît ne durer qu'un instant.

J'ai parlé à plusieurs Italiens qui ont été long-temps en France, & qui en connoissent parfaitement la langue. Ils trouvoient notre récitatif beau, mais long. Ceux qui ne savent pas le français le trouvent long & ennuyeux. Il m'est arrivé quelquefois d'être mal placé à l'Opéra & de n'entendre pas les paroles. Le chant alors me sembloit excessivement monotone. Lulli a été le plus Grand homme que nous ayons eu chez nous pour la composition. Le goût de Quinault pour le Poëme Lyrique n'a point nui à la beauté de son récitatif. J'ai

toujours remarqué que le récitatif d'un Opéra est bon ou mauvais, selon la bonté des vers. Thétis & Pélée a peut-être moins coûté de peine à mettre en Musique, que Tarsis & Zélide. Quelle différence pour la beauté du chant ! Mais les paroles de Thétis sont de Fontenelle, & celles de Tarsis sont de la Serre. Nos airs ne sont point assez variés. Ils se ressembtent trop, & il y en a trop peu dans nos Opéras. Nous avons souvent cinq ou six scènes de récitatif sans interruption. Pour qui n'aime que la Musique, dit un Italien, cela devient ennuyeux. L'Opéra est fait pour le chant, & point du tout pour la déclamation. Je vais voir représenter l'Andromaque de Racine, lorsque je veux être touché par la représentation d'une Tragédie. Mais c'est pour entendre chanter que je vais à l'Opéra. Si on y récite long-temps, on m'ennuie bientôt.

Vous connoissez les Comédies Italiennes. Leurs principales Pièces sont celles que vous avez vu jouer à Paris. Il y en a quelques nouvelles qui sont dans le même goût. Je doute qu'ils les exécutent aussi bien qu'elles le sont chez nous. Du moins, je n'ai pas vu de Troupes en Italie, qui m'ait paru aussi bonnes que celle que nous avons de cette Nation à Paris.

Les Italiens goûtent fort le Théâtre Français. Ils rendent justice à nos Tragiques, & Corneille & Racine sont aussi estimés chez eux que chez nous. Il y a souvent à Turin

& à Gênes des Comédiens Français, ainsi que dans toutes les Cours de l'Europe. Mais je doute qu'il y ait de nos Opéras ailleurs qu'en France. J'ai vu dans tous les Pays étrangers où j'ai été, une Comédie Française & un Opéra Italien. Ce goût universel de l'Europe ne semble-t-il pas fixer le mérite de nos Théâtres ? Puisque les Etrangers recherchent nos Comédiens : s'ils trouvoient notre chant aussi bien que nos vers, pourquoi n'auroient-ils pas des Opéras Français, comme ils ont des troupes de nos Comédiens ?



LETTRE III.

Sur les Comédiennes, Italiennes & Françaises.

IL y a plus de différence entre les caractères des Comédiennes Italiennes & celui des Françaises, qu'il n'y en a entre notre Opéra & le leur. L'éducation, le préjugé, la coutume, les récompenses, sont les quatre choses qui produisent l'éloignement qu'il y a des mœurs & de la façon de vivre des unes aux autres.

Il semble que nous ayons été jaloux du progrès qu'avoit fait notre Théâtre, & de l'applaudissement qu'il a eu chez toutes les Nations. Nous avons affecté de répandre

l'ignominie & l'infamie sur ceux qui , par leur talent , illustrent notre Patrie. Contens de louer & d'estimer le Poète , nous avons poussé le mépris jusqu'à l'excès pour les Comédiens , quoique le Public leur fût autant redevable de ses plaisirs qu'aux Auteurs mêmes. La Cham-mêlé , Baron , Beaubourg , ont été dans leur art d'aussi grands personnages que Corneille & Racine. Il faut autant de peine , de soin , de travaux , de génie & de naturel pour former un grand Comédien , que pour faire un grand Poète. L'un est même plus rare que l'autre. Nous voyons dix Poètes fameux dans le siècle d'Auguste. Roscius est le seul bon Comédien qu'il ait produit.

Lorsque j'examine ce qui peut avoir occasionné ce caprice , je n'en saurois deviner la cause. Successeurs des Grecs pour le goût du Théâtre , pourquoi n'avons-nous point imité leur façon de penser sur ceux qui le font valoir ? Je ne puis revenir de ma surprise , lorsque je regarde la sépulture accordée avec peine à Moliere , à qui notre Nation est plus redevable qu'aux gens à qui on élève des Mausolées. L'Europe entière nous regarde , ou comme des barbares , ou comme des insensés , quand on apprend dans les Pays étrangers , qu'une Actrice , qui fut unique dans son genre , & qui joignit mille vertus aux plus rares talens , a été enterrée à la voirie , & qu'on lui a refusé une grace qu'on

accorde à des scélérats qui meurent sur l'échaffaut.

Les Italiens sont bien éloignés d'avoir des préjugés aussi ridicules. Véritables amateurs des beaux Arts, ils se gardent bien de flétrir ceux qui les font briller. Senesini, Scalfi, Fafarlini, sont aimés, chéris à Rome. Non-seulement on ne les regarde pas comme indignes de la sépulture; mais lorsqu'on sera assez malheureux pour être obligé de leur rendre les derniers honneurs, on joindra, avec le regret de les perdre, tout ce qui pourra faire connoître combien on les estimoit.

Ce ne sont pas les seuls Italiens, amateurs du spectacle, qui pensent de cette façon. Les Anglois, qui se sont acquis à bon droit la réputation de penser juste, nous ont fait sentir notre barbarie, dans les honneurs funébres qu'ils ont rendus à la célèbre Mademoiselle Oldfields (+), la le Couvreur de Londres, enterrée au milieu de leurs Rois & de leurs Généraux.

Ce sont ces distinctions & ces récompenses qui inspirent aux Comédiennes Italiennes des sentimens qui sont inconnus aux nôtres. Elles participent à tous les honneurs de la société civile. Elles sont encouragées par les égards qu'on a pour leur talent, & leur profession n'ayant rien que de brillant, elles tâchent de

(+) Voltaire, Lettres sur les Anglois, pag. 146.

ne point se rendre méprisables par des débauches outrées.

Nos Comédiennes Françaises , au contraire , semblent vouloir profiter de l'idée que nous avons d'elles. Elles usent de l'avantage d'être regardées comme libertines ; & comme leur art les expose à être méprisées , elles ne sont plus retenues par des sentimens qui leurs deviennent inutiles. Je fais qu'il en est quelques-unes que leur tempérament , soutenu par un caractère d'honneur , a garanties de ces excès , & qui , malgré le préjugé commun , ont forcé le Public à leur accorder son estime. Il est vrai que ce cas arrive beaucoup plus aisément chez les Comédiennes que chez les Filles de l'Opéra. Ces dernières regardent la vertu comme un pays inabordable.

Nous ne devons accuser que nous du peu de conduite de nos Actrices ; lorsque j'avilis quelqu'un , que je l'abaisse , que je le plonge dans le néant , que je le couvre d'ignominie , j'éteins en lui toutes les semences d'honneur , j'étouffe dans son cœur tout sentiment de la vraie gloire , & je ne laisse d'autre passion en lui que l'intérêt & l'amour du gain.

L'avidité des richesses est encore , pour nos Filles de l'Opéra , un appas plus séduisant que pour nos Comédiennes. Celles-ci ont , pour la plupart , de quoi vivre. Mais les autres , & principalement celles qui sont dans les Chœurs , n'ont pas de quoi acheter des

gands & de la poudre de leurs appointemens. Il faut nécessairement qu'elles fondent leur cuisine sur la bourse d'un amant.

Les Chanteuses Italiennes ont des gages très-considérables. La Faustine en Angleterre, avoir près de trente mille livres par an de notre monnoie. Comme il n'y a jamais plus de trois ou quatre femmes dans un Opéra, elles ont toujours des appointemens qui vont au-delà de leur nécessaire.

Je ne saurois mieux vous faire connoître la différence des mœurs de notre Opéra à celles du Théâtre Italien, que par la vie abrégée de deux ou trois de nos Actrices, opposée à celle de quelques Chanteuses d'Italie. Je me flatte que ce parallele vous réjouira. Vous l'aurez par la premiere poste.



LETTRE IV.

Histoire de la Campourfi.

DE mille aventures galantes que m'offre le Palais Royal, je me contente d'en choisir une ou deux des moins chargées d'incidens. Je commence par la Campourfi, que vous connoissez. Son pere montroit à jouer de la viole. Le joli minois de la Granier) c'étoit ainsi qu'on appelloit sa fille) lui attiroit un

grand nombre d'Ecoliers. Parmi ces jeunes gens, il y en eut un qui fut mieux l'art de plaire que les autres. Il toucha le cœur de la jeune Granier. Le Ciel ne l'avoit pas douée d'un tempérament fort cruel. Elle aimoit trop son amant pour le faire languir ; il fut heureux. Son bonheur fut interrompu par le départ de sa Maîtresse, dont le pere vint à mourir. Elle partit avec sa mere & une de ses sœurs, pour aller à l'Opéra de Marseille. L'éloignement eut bientôt effacé le souvenir de son amant. Mais son cœur étoit trop tendre pour rester sans occupation. Elle prit du goût pour un Acteur, appelé Galaudet, jeune homme d'une jolie figure. Il ne fut pas long-temps à s'appercevoir de sa bonne fortune. Il aimait tout autant qu'il étoit aimé. Plaisirs secrets, jouissance parfaite, tout lui fut prodigué. Mais comme c'est le sort de l'amour, de s'éteindre lorsqu'il n'a plus rien à désirer, la Granier s'aperçut que les feux de Gaullet devenoient moins violens. Elle se flatta de les ranimer par un peu de jalousie, & voulut lui donner un rival. Elle choisit un nommé Campourfi, qui, touché des agaceries de sa nouvelle Maîtresse, lui offrit de l'épouser. Elle y consentit, d'autant plus aisément, que son amant quitta l'Opéra dans ce temps-là pour aller à Lyon. Le mariage fut conclu aussi-tôt que proposé.

La Campourfi, c'est ainsi que je l'appellerai dorénavant, n'avoit pas fait choix par goût

de son époux. Aussi, dès le troisième jour de ses nœces, elle lui donna pour collègue le Comte de Vintimille.

Pendant un temps, elle se contenta d'un seul amant. Mais Vintimille ayant été obligé d'aller pour quelques mois dans ses terres, le Duc de Popoli passa malheureusement pour lui à Marseille. Il vit la Campourfi à l'Opéra, elle lui plut, les premières propositions se firent par une coëffeuse, & le marché fut conclu à vingt-cinq louis. Le Duc soupa dès le soir même avec elle. Il fut si content de sa bonne fortune, qu'il ajouta vingt louis à ceux qu'il avoit promis. Il lui fit présent d'un cachet d'or qu'il lui envoya le lendemain; & la Campourfi, en quinze jours de temps, tira bien de son nouvel amant deux cens pistoles, ou en argent, ou en bijoux. Le Duc étant parti pour l'Italie peu de jours après, l'Opéra vint à Aix. La Campourfi y fit un nouvel amant, appelé de Jouques, aussi aimable qu'il étoit facile à tromper. Il ne languit pas davantage que ses Prédécesseurs; & dès le second jour, il fut le possesseur des charmes les plus secrets de sa Maîtresse.

Elle avoit avec elle une sœur qu'on appelloit Toinon. Comme sa présence étoit quelquefois incommode, de Jouques résolut de lui trouver un amant qui l'occuperoit, & empêcheroit qu'elle ne lui fût à charge. Il choisit pour cet emploi un jeune Conseiller au Parlement, nommé Monvallon, qui accepta
cette

cette charge avec plaisir. La difficulté étoit de voir Toinon en liberté. Elle étoit toujours avec sa sœur, qui ne la quittoit que dans les momens où elle étoit avec son amant, & alors elle la remettoit en garde à sa mere. La cause de ces soins redoublés pour Toinon, consistoit dans un prétendu pucelage qu'on disoit qu'elle avoit, & dont on exigeoit cinquante louis. Monvallon n'étoit point en état de donner pareille somme, & il vouloit pourtant trouver le moyen de se rendre heureux.

Pour y réussir, il s'avisa d'un plaisant expédient. Un jour que la Campourfi ne chantoit point, & qu'elle avoit mené sa sœur avec elle à l'Opéra, tu devrois bien : dit Monvallon à de Jouques, me rendre un service signalé. Si tu pouvois mener ta Maîtresse dans quelque endroit, où tu l'occupasses assez gracieusement pour l'obliger à y passer une demi-heure, je prendrois ce temps-là pour obtenir les dernières faveurs de Toinon. Je t'entends, répondit de Jouques. Je vais proposer à la Campourfi de descendre dans sa loge ; & je te promets, si elle y consent, de l'amuser de façon qu'elle ne pensera pas à sa sœur. Ce projet réussit, ainsi que ces amans l'avoient projeté. La Campourfi, auprès de qui de Jouques faisoit des prodiges, s'applaudissoit d'être seule avec lui. Elle ne se figuroit pas qu'il y eût rien à craindre pour sa sœur qu'elle avoit laissée dans l'amphithéâtre.

Cependant, cette cadette s'occupoit aussi

gracieusement que son aînée. A peine Monvallon avoit jugé que son ami retenoit l'Argus de Toinon, qu'il étoit sorti avec elle de la salle de la Comédie; & dans le premier détour de la rue, il étoit entré dans une maison qu'il connoissoit, & où il trouva toute l'aisance dont il avoit besoin pour l'expédition qu'il alloit faire. Comme il craignoit que de Jouques ne retînt pas la Campourfi assez longtemps, il fut obligé de se contenter, dans moins de demi-heure, de donner trois seules marques de sa tendresse à Toinon, qui, malgré le soi-disant pucelage & la demande de cinquante louis, lui parut n'être point novice dans pareil cas. Il arriva assez à temps pour que la Campourfi, qui étoit encore entre les bras de de Jouques, qui s'étoit surpassé, ne pût avoir aucun soupçon.

Quelque-temps après cette aventure, il en arriva une à de Jouques, qui ne lui fut pas aussi agréable. Le Duc de Popoli étoit revenu d'Italie. Il passa par Aix, & voulut voir la Campourfi. Ayant su qu'elle avoit un amant en titre, il lui fit proposer un rendez-vous secret. La Dame lui avoit trop d'obligation pour lui refuser cette bagatelle. Il ne fut différé que jusqu'à neuf heures du soir. Le Duc se rendit à cette heure chez elle. De Jouques ignoroit parfaitement ce qui se passoit. Sa Maîtresse lui avoit dit qu'elle se trouvoit incommodée, & qu'elle se coucheroit de fort bonne heure. Il l'avoit cru pieusement, &

s'étoit retiré. Le hasard lui fit rencontrer le Marquis d'***, qui le mena avec Monvallon, souper chez la Catalane, dont il étoit amoureux, & qui logeoit dans la même maison que la Campourfi.

Sur la fin du repas, Monvallon s'étant levé de table, descendit dans la cour pour quelques nécessités. En passant devant la chambre de la Campourfi, il aperçut un homme assis sur les pieds de son lit, & la servante qui portoit un consommé. Surpris de la vision, il remonta chez la Catalane, & dit à de Jouques : je crois, mon ami, que la Dame de tes pensées se doit trouver mieux. Car j'ai vu un homme en habit galonné avec un point d'Espagne en or, qui lui faisoit avaler un bouillon. De Jouques crut d'abord qu'il plaisantoit. Mais l'habit galonné d'un point d'Espagne en or, ayant frappé la Catalane ; je parie, dit-elle, que c'est le Duc de Popoli. Je ne sais, continua Monvallon, si c'est un Duc ou un Marquis. Mais je sais bien que si c'est un Médecin, son déshabillé n'a rien de lugubre.

De Jouques voulut descendre pour voir ce dont il étoit question. On lui fit comprendre combien seroit sot le personnage qu'il joueroit, & que ce qu'il y avoit de mieux pour lui étoit d'avalier la pilule. Je vais voir, dit la Catalane, si c'est le Duc de Popoli ; & si la porte n'est plus entr'ouverte, nous attendons qu'il sorte. Nous n'avons qu'à descen-

dre dans la salle sans faire de bruit. Ce parti fut jugé le plus sage. Ils n'attendirent pas long-temps à être éclaircis. Il étoit deux heures après-minuit , & le Duc , qui , selon toutes les apparences , avoit bu la moitié du bouillon qu'on avoit porté à la Campourfi , n'ayant pas jugé qu'il eût assez rétabli ses forces pour travailler jusqu'au jour , sortit une demi-heure après. La Catalane le reconnut , Monvallon en rit , & de Jouques en resta pétrifié.

Comme son air embarrassé augmentoit les plaisanteries qu'on lui faisoit ; vous avez tort , dit-il , de croire que je sois sensible , autant que vous vous le figurez , à cette aventure. La maniere dont je la prendrai vous désabusera. Il tint parole. Le lendemain il fut le premier à en badiner , & vécut toujours avec sa Maîtresse , comme s'il ne s'étoit passé rien du tout. Son système étoit , qu'il falloit que chacun fît son métier , & qu'un homme qui aimoit une fille de l'Opéra , devoit savoir qu'elle ne faisoit pas vœu de chasteté.

Deux jours après cette aventure , il en arriva une à-peu-près semblable à Monvallon. Il avoit , à force d'y penser , trouvé le secret de voir sa Maîtresse en particulier. L'endroit qu'il avoit choisi , n'étoit pas , à la vérité , bien charmant. Mais enfin , l'amour lui en rendoit l'odeur moins désagréable. Le frere de de Jouques , appelé d'Arbaud , Officier des Galeres , qui venoit souvent chez la

Campourfi , s'apperçut du manége de Toinon.

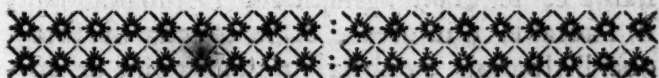
Il avoit une fort belle bague , dont elle avoit envie. Il lui propofa de la troquer pour un des rendez-vous qu'elle donnoit à fon amant. Le parti fut accepté après maintes minauderies. Monvallon fe trouvant preffé de quelque néceffité , fut fort étonné de voir la porte des lieux fecrets fermée , & d'y entendre un bruit qu'il étoit coutumier d'y causer. La curiosité l'ayant porté à regarder par la serrure , quelle fut fa furprife d'y voir d'Arbaud avec fa Maîtrefse , qui ne s'amufoient pas à perdre le temps en discours frivoles ! Il fit un tapage d'entrage à la porte. Ah ! de par tous les diables , difoit-il , vous payerez les cinquante louis , Monsieur d'Arbaud. Il ne fera pas dit que vous veniez dépuceler *gratis* d'honnêtes Filles de l'Opéra. Les Amans furent obligés d'ouvrir la porte. Toinon eut recours aux larmes. D'Arbaud paroiffoit honteux du cas. Ho , ho , difoit Monvallon , & qui a appris à M. d'Arbaud les plaifirs qu'on goûte dans ces retraites odoriférentes ? Je croyois être le feul à qui le chemin en fût connu. Puisqu'il n'en eft point ainfi , je lui cede tous mes droits. Allez , vivez en paix tous les deux. croiffez & multipliez. Je ne vous troublerai plus dorénavant. Il leur tint parole. Car il quitta Toinon dès ce moment.

Quelque-temps après , l'Opéra retourna à Marseille , & Vintimille étant arrivé de fes terres , de Jouques comprit qu'il alloit être

sacrifié à l'ancien Amant. Il se retira , & prit lui-même son congé. Vintimille se remit avec la Campourfi. Mais ils ne restèrent pas longtemps ensemble. Il avoit appris une partie de la conduite de sa Maîtresse , & des gens charitables , prirent le soin de ne pas lui laisser ignorer le reste. Ils se brouillèrent , & Vintimille s'étant attaché ailleurs , la Campourfi partit pour l'Opéra de Lyon.

En y arrivant , elle y trouva Galaudet , cet Acteur de l'Opéra qu'elle avoit aimé autrefois. Ses feux se rallumerent. Elle ne put le voir sans sentir qu'il lui étoit toujours cher. L'absence avoit aussi réveillé l'amour de son amant ; ils s'aimèrent de nouveau. Mais il leur arriva une étrange catastrophe , quelque-temps après le renouvellement de leur connoissance. Ils se plaignirent tous deux que l'amour leur avoit prodigué des fruits , dont les fleurs se fement dans les Temples de Cythere. Ils s'accusèrent mutuellement de l'altération de leur santé. Les Chirurgiens qui se mêlèrent du cas , leur certifièrent en forme que leur maladie étoit certaine. Galaudet fit un éclat infini. Il prétendit que sa Maîtresse seule pouvoit lui avoir fait présent du bijou dont il étoit possesseur. La Campourfi jura devant le Corps des Filles de l'Opéra , auquel présidoit la Mariette , qu'elle n'avoit vu que lui , & qu'elle ne doutoit point qu'il ne fût cause de l'état douloureux où elle étoit. Ce procès n'ayant pu être plaidé , sans que le Public en fût infor-

mé , la Campourfi quitta Lyon , & fut à Paris quelque-temps à chercher pratique. Comme elle est fort jolie , elle n'eut pas de peine à trouver. Le Comte de M. . . . fut quelque-temps sur son compte. Elle a passé de lui , au Comte de S. . . . F. . . . , & est entrée depuis à l'Opéra de Paris , par le crédit de sa bonne amie la Mariette.



LETTRE V.

Histoire de la Mariette.

LE premier amant de la Mariette , fut le Comte de Mirand. Elle étoit Danseuse à l'Opéra de Toulouse , lorsqu'il devint amoureux d'elle. Il fut bientôt aimé. Aussi le méritoit-il par sa figure , par son esprit , & par les manieres qu'il avoit pour elle. Ces bonnes qualités ne le mirent cependant pas à couvert de ses infidélités.

La premiere que sa Maîtresse lui fit , fut en faveur d'un Albanois nommé Marc , venu à la suite de l'Ambassadeur de. . . . Il la vit , il en devint amoureux. Il étoit riche & bien-fait. En faut-il davantage pour émouvoir une fille de l'Opéra ? *amour , tu perdis Troye. Or , précieux métal , que tu gagnes de cœurs !* Le Comte fut sacrifié , & l'Albanois obtint autant de rendez-vous qu'il en voulut.

Il sembla que le Ciel voulût faire tomber sur lui la perfidie de sa Maîtresse. L'Ambassadeur..... devint amoureux d'elle , & trouva mauvais qu'un Gentilhomme de sa suite voulût lui disputer le cœur d'une femme qu'il aimoit. L'Albanois ne croyoit point que l'amour exigeât des égards ; & quand il l'auroit cru , il étoit trop amoureux pour en avoir. La haine & le dépit agissant sur l'Ambassadeur , il l'accabla d'injures , & le toucha si fort , que l'Albanois s'oublia jusqu'au point de porter la main sur son Maître. Celui-ci jura de le faire périr. Il se plaignit au Ministre. L'infortuné amant de la Mariette fut réduit à se sauver ; & quelque-temps après , se trouvant sans argent dans le cœur du Royaume , où il se tenoit caché , il fut obligé de s'engager. L'Ambassadeur étant retourné à..... Marc crut pouvoir reparoître. Il étoit Soldat , & n'avoit pas un sol pour se dégager. Heureusement son Capitaine étoit de Toulouse. La Mariette , touchée du souvenir des plaisirs passés , obtint son congé absolu. N'ayant plus aucune ressource , il se mit Danseur à l'Opéra. Vous l'avez revu depuis à Marseille , où la Mariette arriva peu après. Elle y fit , au bout de huit jours , la conquête d'un nommé Bouifson , à qui , pendant dix-huit mois , elle a plus fait verser de pleurs , que les sœurs de Phaéton n'en répandirent.

Il aimoit véritablement , & n'étoit point du tout aimé. Comme il payoit excessive-

ment , il passoit pour l'amant en place. La Mariette avoit soin de lui choisir bon nombre de Substituts. Le Chevalier d'Albert Saint Hippolite , étoit le premier. On prétend même qu'il étoit le maître du cœur ; & que les autres , ainsi que Bouisson , n'étoient faits que pour apporter à l'offrande. Son départ pour Lyon , fut un coup de poignard pour son amant. Le pauvre garçon fut près d'un an à pouvoir se consoler.

Elle n'étoit point dans une pareille affliction. Aussi ne fut-elle pas long-temps sans faire un nouvel amant. Elle choisit Terrasson , Conseiller à la Cour des Monnoies , qui jouissoit de trente mille livres de rente. Quoiqu'il fût marié , cela n'empêcha pas que ses affaires ne fussent bientôt conclues. Mais ce fut si malheureusement pour lui , qu'en deux ans il fut réduit au point d'abandonner sa femme , ses enfans , & de faire une banqueroute de plus de cinq cents mille livres.

L'éclat que ce désordre avoit causé , obligea la Mariette de partir pour Paris. Elle est actuellement à l'Opéra avec Monsieur le P... de G... qui , dit-on , l'aime passionnément. J'ai d'autant moins de peine à le croire , qu'elle joint beaucoup d'esprit au manège le plus rusé.





LETTRE VI.

Histoire des deux Sœurs Gaumini.

L'Histoire de Mariette vous aura laissé quelque chose de rude dans l'esprit. Celle des deux Gaumini l'adoucirait. Vous connoissez la cadette, qui chante dans les Chœurs à Paris, & vous pouvez avoir vu l'aînée à Rouen & à Bourdeaux. Il lui est arrivé à Toulouse une aventure assez plaisante.

Le Baron de S..... en étoit excessivement amoureux. Elle se figura qu'il l'aimoit assez pour pousser la folie jusqu'au point de l'épouser. Elle le proposa au Baron, qui, surpris d'une extravagance pareille, ne put s'empêcher de lui dire ce qu'il pensoit d'une telle proposition.

La Gaumini ne se rebuta point par le peu de réussite qu'avoit eue une première tentative. Elle revint souvent à la charge, & le menaça de le quitter entièrement. Le Baron qui l'aimoit à l'excès, n'osoit rompre avec elle, il songeoit à gagner du temps tant qu'il pouvoit. Enfin, fatigué de ses importunités, il eut recours à un stratagème des plus comiques.

Il avoit un homme d'affaires, qui demouroit dans une de ses terres auprès de Tou-

louse. Il lui proposa de s'habiller en Prêtre & de le marier avec sa Maîtresse dans la Chapelle du Château. Le Domestique consentit à tout ce que voulut son Maître. Le Baron, charmé de l'expédient qu'il avoit trouvé pour jouir en paix de sa Maîtresse, lui dit qu'il étoit résolu à l'épouser. Mais qu'il falloit, par les égards qu'il devoit à sa famille, que ce mariage fût ignoré. Il ajouta qu'il avoit gagné un Prêtre qui les épouseroit dans une de ses terres.

La Gaumini, au comble de la joie, voulut partir sur le champ. Il n'y avoit que deux lieues de Toulouse au Château du Baron. Ils y arriverent à l'entrée de la nuit. L'homme d'affaires s'étoit déjà masqué. Les amans passèrent dans la Chapelle, & reçurent la bénédiction nuptiale du Prêtre, après quoi ils retournèrent à Toulouse.

La Gaumini resta un an dans la bonne foi. Mais le Baron étant venu à se dégoûter, lui apprit l'état & le nom de celui qui les avoit mariés. Cette nouvelle la rendit furieuse. Elle vouloit porter ses plaintes au Parlement. Les amis du Baron lui conseillèrent de ne point laisser éclater cette affaire. Il donna cinq cents écus à la Gaumini, & le mariage fut rompu.

Elle alla ensuite à Lyon, où elle ruina un Négociant. De là elle vint à Marseille. Mais n'ayant trouvé que des amans qui ne suffisoient pas à la dépense qu'elle fai-

soit, elle alla à Rennes, où je crois qu'elle est encore.

Sa sœur, que vous voyez tous les jours dans les Chœurs, à Paris, perdit son pucelage pour douze cerises, c'est d'elle-même que je le sais. Elle étoit fort jeune. Un homme l'ayant emmenée dans sa chambre, sous prétexte de lui faire présent d'une corbeille de fruits, en eut les dernières faveurs; & comme il n'étoit ni amant, ni discret, il fit venir un de ses amis, qui s'étoit caché dans une chambre prochaine, & qui fut aussi heureux que lui. Elle eut ensuite plusieurs amans, parmi lesquels elle aima à la fureur un Comédien nommé du Lac, dont elle eut un enfant. Ayant été obligée de le quitter, elle entra à l'Opéra de Marseille. De là elle alla à Lyon, où elle resta quelque-temps. Dans la suite, la Mariette trouva le moyen de la faire entrer dans les Chœurs à Paris.

Je vous avois promis quelques aventures de nos Filles de Théâtre. J'ai choisi celles qui sont les moins connues. Il auroit été inutile que je vous entretinsse de celle de la Pelissier & de la le Grand. Elles ont fait trop de bruit pour que vous les ignoriez.





LETTRE VII.

Histoire d'Angelina.

JE vais vous mettre à même , par le récit
des aventures d'une Comédienne Italienne,
de comparer les mœurs des deux Théâtres.
Angelina nâquit à Naples de parens excessi-
vement pauvres. Son pere étoit Sculpteur en
bois , mais si ignorant dans son métier , qu'il
avoit grand' peine à entretenir sa femme &
sa fille. Vis-à-vis de chez lui logeoit un jeune
homme nommé Antonio , fils d'un riche
Négociant. Il voyoit souvent Angelina , il en
devint passionnément amoureux , & fut assez
heureux pour ne lui être pas indifférent. Quel-
que distance qu'il y eût entr'eux deux , il de-
manda à son pere la permission d'épouser
Angelina. Ce fut inutilement. Ce Négociant,
uniquement touché de l'appas des biens ,
s'emporta contre son fils , & lui défendit
absolument de voir sa Maîtresse.

Antonio étoit trop amoureux pour obéir. Il
continua ses assiduités auprès d'elle. Son pere
l'ayant appris , crut que l'absence le guériroit.
Il l'envoya en Espagne auprès d'un Commer-
çant de ses amis. L'adieu de ces amans fut
tendre. Ils versèrent des pleurs , ils se plai-
gnirent du sort , ils firent mille sermens de ne

s'oublier jamais. Mais enfin il fallut céder. Antonio partit pour Cadix.

Angelina, éloignée de lui, se consolait, dans l'espérance de le revoir. Quel fut son désespoir, lorsqu'elle apprit que le vaisseau sur lequel il étoit, avoit été pris par un Corsaire d'Alger ! La nouvelle de l'esclavage de son amant, pensa lui coûter la vie. Les pleurs étoient la seule consolation qu'elle eût dans son malheur.

Au milieu de ces inquiétudes, elle se vit réduite à de nouveaux embarras. Son pere, ennuyé d'un métier qui ne lui donnoit pas de quoi vivre, quitta la sculpture ; & s'étant aperçu que sa fille avoit une fort belle voix, il la fit entrer à l'Opéra de Naples.

Dans peu de temps, elle fit de si grands progrès dans la musique & dans le goût du chant, qu'elle gagna bientôt des appointemens considérables. De Naples ayant été à l'Opéra de Gênes, elle y apprit une nouvelle qui redoubla tous ses malheurs.

Le pere d'Antonio avoit été obligé de faire banqueroute pour la perte d'un navire. Il étoit réduit dans l'état le plus pitoyable. L'amoureuse Angelina ne put savoir la situation du pere de son amant, sans y être sensible. Elle lui fit remettre quarante pistoles à Livourne, où il avoit été obligé de se sauver, sans qu'il pût connoître la main charitable d'où lui venoit ce bienfait.

Elle n'oublioit pas cependant de travailler

aux moyens de retirer son amant d'esclavage. Elle épargnoit le plus qu'il lui étoit possible , & amassoit ainsi de l'argent pour sa rançon. L'occasion lui eût procuré le moyen d'abréger tant de soins , si elle avoit pensé comme nos Comédiennes Françaises. Le Marquis Massimiani , Gentilhomme Romain , vit Angelina à l'Opéra de Gênes. Il en devint éperdument amoureux , & fit tout ce qu'il put pour s'en faire aimer , mais inutilement. L'idée d'Antonio étoit trop parfaitement gravée dans son cœur , pour que rien ne pût l'en effacer. Il lui offrit mille pistoles pour le prix des dernières faveurs. C'étoit la rançon de son amant. Le pas étoit glissant. Elle crut qu'elle feroit indigne de lui , si elle lui procuroit la liberté par un moyen aussi honteux. Elle refusa généreusement les offres du Marquis , qui , surpris de trouver sa Maîtresse inattaquable de tous côtés , se douta qu'elle avoit le cœur pris.

Il la pria de l'avouer naturellement. Angelina lui raconta de quelle manière elle s'étoit attachée à Antonio , & les mesures qu'elle prenoit pour sa liberté. Le Marquis , touché au vif de la générosité & de la vertu d'une fille aussi sage , la força d'accepter quatre cents pistoles , qui manquoient à l'argent qu'elle avoit épargné pour la rançon de son amant , qui montoit à huit cents. Au lieu de votre amour , lui dit-il , belle Angelina , accordez-moi dorénavant votre amitié. Votre

candeur & votre constance me la rendent chere. Je veux que vous me regardiez comme votre frere, & vous verrez que je vous servirai utilement.

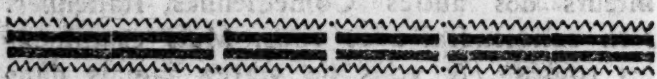
Il lui tint parole ; & par son crédit , les affaires du pere d'Antonio s'accommoderent en partie. Angelina remit les huit cents pistoles au Résident de France , qui les fit tenir à Alger au Consul de la Nation , pour payer la rançon d'Antonio. Cet amant fortuné arriva à Gênes peu de temps après.

Sa Maîtresse , après ce qu'elle avoit fait , crut pouvoir espérer que le pere ne s'opposeroit plus au mariage de son fils. Le Marquis Massimiani se chargea de lui en écrire. Le Négociant , qui avoit mille obligations à ce Seigneur , dont il ne pouvoit pénétrer la cause , n'hésita pas un moment à consentir à ce qu'il vouloit. Le seul éloignement de son fils , dont on ne lui avoit pas appris le retour , sembloit rendre ce consentement inutile. Mais quelle fut sa joie , lorsqu'il le vit arriver chez lui , dans le temps qu'il s'y attendoit le moins , & qu'il apprit qu'il devoit sa liberté à sa Maîtresse ! Angelina resta encore quelque-temps à l'Opéra après son mariage. Elle entra ensuite dans les Concerts du Cardinal Ottoboni ; & ayant , par sa conduite , gagné de quoi rétablir entièrement les affaires de son beau - pere , elle se retira avec lui.

Cette histoire a quelque chose de si sage & de

si vertueux , que vous penserez qu'il est impossible d'en tirer un juste préjugé pour les mœurs des autres Comédiennes Italiennes. J'en conviendrai avec vous. Mais examinez-les toutes , & vous ne verrez jamais dans leur conduite des déréglemens outrés. Vous avez connu la Cossioni à Londres. Elle avoit un amant. Pourroit-on se récrier là-dessus sans une espèce de pédantisme ou de cagotterie ? Une femme peut avoir une inclination , sans qu'on soit en droit de la mépriser. Il n'est pas un homme qui ait le moindre usage du monde , qui ne soit pénétré de la vérité de cette proposition , qu'il faut qu'une femme soit plus sage pour n'avoir qu'un amant , que pour n'en point avoir. Quel effort fait-elle de se passer d'un plaisir qu'elle ignore ? Mais lorsqu'elle a senti la douceur d'être trouvée aimable , que l'amour lui a prodigué ses faveurs les plus chères , qu'elle a été initiée aux mystères les plus cachés , je soutiens qu'il faut une vertu infinie pour ne pas succomber à la tentation de multiplier ces plaisirs. Vous savez la maxime de Bussi , *ce n'est pas l'amour qui nous perd , c'est la manière de le faire.* Je finis cette réflexion. Il y auroit du ridicule à exiger que les Comédiennes Italiennes fussent plus sages que les autres femmes. C'est bien assez qu'étant plus exposées qu'elles , elles aient autant de vertu. Si après avoir lu ma lettre , vous n'êtes pas de mon sentiment , examinez à Paris la Troupe Française &

l'Italienne. Vous y verrez des argumens vivans & démonstratifs.



LETTRE VIII.

Sur le caractère des Italiens.

IL ne peut y avoir , parmi les Italiens , ni Historiens , ni Philosophes. Les grands sujets sont défendus chez eux. L'Inquisition est ennemie de la Métaphysique. Cette science donne à l'esprit trop de liberté. La vérité de l'Histoire passée ne peut se montrer dans un pays où elle condamne perpétuellement les actions & la conduite de ceux qui vivent. Les Italiens n'ont qu'un seul Historien. Encore est-il Vénitien. Fra-Paolo a saisi le moment pour écrire , que la République étoit brouillée avec la Cour de Rome.

Vous connoissez leurs bons Poètes , le Tasse , l'Arioste , le Guarini , le Pétrarque. Depuis eux , le temps n'a pas formé de Poètes qui les aient égalés , ou même approchés. Les Théologiens écrivent perpétuellement en Italie & ne causent jamais de schismes. Ils font de gros volumes , qu'ils n'entendent point , & ils n'exigent pas que les autres les entendent. Plus une chose est obscure & mystérieuse , & plus elle devient respectable pour le petit peuple. Les Grands ne se donnent ni la peine

de la croire , ni celle de l'éclaircir. Je pense qu'après les Hollandois , il n'est pas de peuple qui ait autant de bon sens. Pendant six mois que j'ai été à Rome , j'ai toujours vu dans la conduite des gens chargés des affaires , la sagesse la plus consommée.

On s'égosille dans les pays protestans à force de crier contre la Cour de Rome. Le Pape & les Cardinaux sont ordinairement le sujet des déclamations des Réformés. J'en ai fait convenir plusieurs avec qui j'ai été en société à Rome , que c'étoit bien injustement. Le luxe des Cardinaux , dont on parle tant , a beaucoup moins de splendeur & de faste que la simplicité chrétienne d'un Evêque Anglican , dont les revenus sont fort considérables , & qui porte le titre de Lord. Il est vrai que quelques Cardinaux , qui ont de grands biens de patrimoine , soutiennent la dignité de leur rang. Mais n'est-ce pas exiger une chose absurde , que de vouloir réduire plusieurs Fils de Maisons souveraines , qui sont revêtus de la Pourpre , à la façon de vivre d'un Curé Janséniste , ou d'un Ministre Luthérien , qui ne crie si fort , que parce qu'il ne peut jouir d'un pareil bonheur ?

Depuis que l'Inquisition est établie à Rome , je doute qu'elle ait jamais fait arrêter un Etranger. Lorsqu'il y en a quelqu'un qui tombe dans un cas de sa Jurisdiction , elle se contente de lui ordonner de sortir de l'Italie. Il est aisé de constater la vérité des faits que j'avance.

Nombre de Français & d'Anglois ont été à Rome, & ne s'y sont pas plus contrainsts qu'ailleurs : la chose leur est impossible. Vous n'avez jamais oui dire que quelqu'un se soit plaint d'avoir été arrêté. Ce n'est pas la faute de bien des Réformés. Ils parlent aussi librement à Rome qu'à Londres. Mais les Italiens n'y font pas attention ; & s'ils ne voyoient pas des Anglois, qui affectent de parler & de tourner le dos dans les Eglises lorsqu'on dit la Messe, je crois qu'ils ignoreroient s'il est des Réformés.

Il n'en est pas de même chez les Protestans. Il semble que l'idée de la Cour de Rome soit un poison qui les rendent furieux. Quelques Ministres se prêtent à cette manie, & la poussent jusqu'à l'excès. Je ne fais si vous avez jamais lu un livre fait par Mr. Jurieu, intitulé : *l'Accomplissement des Prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Eglise : Ouvrage dans lequel il est prouvé que le Papisme est l'Empire Antichrétien, que cet Empire n'est pas éloigné de sa ruine, que la persécution présente peut finir dans trois ans & demi, après quoi commencera la destruction de l'Antechrist, laquelle s'achèvera dans le commencement du siècle prochain.* Ce livre est en deux volumes in-douze. L'Auteur y a expliqué à sa mode toute l'Apocalypse, & a prétendu démontrer la vérité de son sentiment. Je ne conçois pas comment un homme qui avoit du génie, car on ne sauroit lui en refuser, a pu

donner dans une pareille vision. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il croyoit fermement que Dieu avoit fait naître le Roi Guillaume pour être l'exécuteur de ses grands desseins, & pour détruire les persécuteurs de France. *Il s'imagina, dit l'Auteur de la vie de Bayle, qu'il devoit lui-même aider à la chose, & après avoir rêvé toute une nuit, il se figura avoir trouvé une maniere de ponton pour faire débarquer en France autant de soldats qu'on voudroit, en dépit des Milices qui seroient sur les Côtes.*

Cependant, ces écrits, tout ridicules qu'ils sont aux yeux d'un Philosophe, ont persuadé plus de Réformés, que les fameux Ouvrages du Ministre Claude, pleins de force & d'érudition. Le peuple veut être leurré de chimères. Dès le commencement de la séparation des Protestans, on l'amusoit de pareilles sottises. J'ai lu à Worms un livre de Luther. Le Pape y est peint à la tête avec ses habits Pontificaux. Il a de grandes oreilles d'âne & une troupe de diables auprès de lui, qui lui mettent la thiâtre sur la tête. Le peuple n'a pas été le seul sur qui de pareilles folies aient fait quelque impression. Il y a eu des gens de lettres à qui elles ont paru une suite de la révélation de Dieu. Voici les termes dont se sert Sleidan. (*) *Luther fit faire une peinture*

(*) Histoire de l'état de la Religion & République sous Charles-Quint, par Jean Sleidan. Liv. 16, p. 264.

pour rire, ce semble, toutefois prédisante ce qui devoit advenir. Le Pape revêtu chevauche une grosse Truye qui a amples tetins, laquelle il broche de ses esperons. Cependant il fait la bénédiction à ceux qui, d'aventure, se rencontrent; de la gauche il tient l'excrément humain encore tout chaud. La Truye sentant l'odeur, leve le grouin vers sa proie. Mais lui se moquant d'elle, & reprenant l'excrément, il faut, dit-il, que tu endures que je monte dessus toi, & que je te donne de mes esperons malgré que tu en ayes. Il y a long-temps que tu me romps la tête du Concile, pour me diffamer plus librement. Voici le Concile que tu me demandes. Par cette Truye il signifioit l'Allemagne. plusieurs rapistes reprenoient en lui les railleries comme messéantes & peu honnêtes. Mais il avoit ses raisons qui le mouvoient, & gens sensés estimoient qu'il voyoit plus loin. Car même en ses livres on trouve plusieurs prophéties des choses de grande conséquence déjà accomplies.

Vous voyez que ces sortes d'images étoient regardées comme quelque chose de bien essentiel à la dispute dont il s'agissoit. Qu'auroit-on dit, grand Dieu, si Mr. de Meaux avoit été mettre pareille pasquinade à la tête de ses Variations? Si les Théologiens qui ont causé des différends dans la Religion, il y a deux cents ans, revivoient aujourd'hui, ils seroient étonnés de voir combien les habiles gens, qui sont venus après eux, ont poussé

loin une matiere qu'ils n'entendoient que médiocrement. Calvin & Beze feroient fort heureux de servir de Freres Lais à du Moulin & à M. Claude. Je ne pense pas que les Théologiens Catholiques du Colloque de Poissi eussent brillé auprès de Messieurs Nicole & Arnaud , & de M. de Meaux.



LETTRE IX.

Sur les Espagnols.

UN bonne Philosophie est inconnue en Espagne. Il n'est pas de pays dans l'Europe où il soit plus expressement défendu de penser & d'agir en conséquence. Il en coûta cher à Galilée , d'avoir rendu publique une découverte que la vérité a confirmée. En un mot , ce Philosophe fut enfermé dans l'âge le plus avancé , pour avoir démontré une proposition que l'ignorance des Moines n'approuvoit point. C'auroit été encore pis en Espagne.

Les Italiens n'écrivent pas , mais ils pensent ce que les autres écrivent. Gênés par l'Inquisition , ils se contentent de nourrir leur esprit des ouvrages des autres Nations. Les Espagnols n'écrivent ni ne pensent. Leurs Livres Philosophiques sont des ramas d'idées fausses & gigantesques , puisées dans les ouvrages intelligibles d'Aristote & de ses Dis-

exemples , dont les Moines leur permettent la lecture. L'étude de la Philosophie ne sert chez eux , qu'à augmenter les ténèbres & le cahos de leur imagination.

Leurs Bibliothèques ne sont composées que de Théologiens , de Romans & de Poètes. Ils ont eu quelques grands Ecrivains. Mais quelque talent que la nature leur eût prodigué , ils n'ont pu s'affranchir entièrement du génie de la Nation. Vous connoissez la conquête du Mexique. Cette histoire , un morceau à comparer avec ce que l'Antiquité nous a laissé de plus parfait. L'Auteur est malheureusement tombé dans le récit d'une foule de miracles , dignes d'être écrits par un Pere Servite ou par un Mathurin.

Miguel de Cervantes , est le seul Espagnol dont les Ouvrages ne soient pas mêlés de plusieurs traits de dévotion. Il n'a pourtant pas été entièrement exempt du défaut de sa Nation , & tout grand homme qu'il étoit , il n'a pu éviter cet écueil dans l'Histoire de l'Esclave Algérien. Il fait avoir plusieurs conversations à sa Maîtresse avec *Lesa Maria* ; la *Madona* vient toutes les nuits lui ordonner d'aller en Espagne , & le nœud de cette épisode , une des plus touchantes du livre , n'est fondé que sur un miracle.

Quelque génie qu'ait un Auteur , il ne put jamais vaincre entièrement les préjugés de l'éducation. Tout homme qui connoîtra les mœurs des Peuples , distinguera de quelle na-

tion est un Auteur , dans quelque langue qu'il ait écrit. Je n'ai jamais lu de Livres Anglois , où il n'y ait quelque chose contre les Français ; d'Italiens , où il ne se trouve d'idées folles ; d'Espagnols , qui ne soient farcis de miracles ; & de Français , où l'Auteur ne se loue dans sa Préface.

La dévotion des Ecrivains Espagnols , s'étend jusqu'à leur Théâtre. La Vierge , les Apôtres , St. Jérôme , St. Chrysostome , les Mystères les plus augustes de la Religion , sont le sujet de plusieurs de leurs Comédies. Ce n'est pas que bien des Poètes , & entr'autres Don Lopès de Vega , excellent Comique , n'ait fait des Pièces profanes. Mais elles ne plaisent qu'aux Grands , & à quelques gens de bon goût. Le Peuple aime mieux voir deux Saints sur le Théâtre , qu'Achille & Agamemnon.

Tout homme en Espagne , qui sait lire & signer son nom , prend grand soin d'orner son nez d'une paire de lunettes fort amples , dût-il voir beaucoup moins que s'il n'en portoit pas. Il faut qu'il se résolve de passer pour ignorant , ou de se soumettre à l'usage.

On dit que ce pays est le pays de la galanterie. Je le regarde comme l'antipode. Peut-on appeller galanterie , de racler pendant toute une nuit une maudite guitare sous une fenêtre , d'entendre huit ou dix Messes , pour donner de l'eau bénite en sortant de l'Eglise à

sa Maîtresse , & de se morfondre à s'orgner à la promenade de deux cents pas de loin ? Ceux qui ont parlé de cette façon , n'ont connu les amours des Espagnols que dans des Romans faits à Paris.

Le cérémonial est une des choses que cette Nation observe avec le plus d'exactitude. Les affaires les plus pressantes , dussent-elles périlcliter , il faut que l'étiquette soit respectée. Les titres sont ici en si grande abondance , que , joint à la quantité des noms de Baptême , un homme peut former un volume de leur seule énumération. Je vous envoie , pour vous amuser , l'adresse de l'Épître Dédicatoire de l'Histoire du regne d'Auguste II , Roi de Pologne , dédiée par l'Abbé de Parthenay à l'Ambassadeur d'Espagne.



L E T T R E X.

Sur les Flamands.

LE quart des habitans de Bruxelles sont appellés Monseigneur. Il y a plus d'Excellences dans cette ville , qu'il n'y a à Rome d'Evêques *in partibus*. En Flandre , tout est Baron , Comte , Marquis. Les Allemands sont des Bourgeois , sur le préjugé de la Noblesse , en égard aux Flamands. Un homme , dès

qu'il s'éveille le matin , prend grand soin de se dire à lui-même qu'il est Gentilhomme ; le reste de la journée , il ne le laisse ignorer à personne , & quiconque l'approche , l'apprend bon gré malgré qu'il en ait. Les Seigneurs Bruxellois sont dans une consternation infinie , de ce que la présence de l'Archiduchesse les empêche de se promener dans la ville en carrosse à six chevaux. Leurs seize quartiers sont blessés de n'être voiturés que par deux.

La Peinture est ici dans un triste-état. Il ne reste plus , de l'Ecole de Rubens & de Van Dyk , que quelques tableaux dans les Eglises & dans les Cabinets des curieux. Les Peintres répandus aujourd'hui dans la Flandre , sont de véritables barbouilleurs. Il y en a un à Bruxelles qui copie parfaitement. Mais qu'est-ce que cela , eu égard aux Grands hommes qui ont vécu dans ce pays ?

Une Comédie Française de Province , roule dans les grandes villes. Je lui ai vu estropier le Rhadamiste de Crébillon.

Rousseau est ici. On y pense sur lui comme nous faisons à Paris. On estime son édition de Soleurre ; on ne lit point ses derniers Ouvrages.



LETTRE XI.

Sur les Allemands.

TOUT Livre en Allemagne, qui n'est pas en trois volumes *in-folio*, est regardé comme nos brochures de deux ou trois feuilles d'impression le sont à Paris. Un Auteur Allemand, dont la matiere ne sera pas vaste, s'il n'a ni Commentateur, ni Glossateur, ne passe gueres six ou sept volumes. Mais si un Commentateur a pris soin de l'éclaircir, ses remarques font aller le livre jusqu'au douzieme volume. Il arrive quelquefois qu'on donne de nouvelles explications sur le Commentaire. Alors un Auteur fait une Bibliothèque. Vous me demanderez de quoi sont remplis ces *in-folio*. *Sunt verba & voces, pretereaque nihil.*

Il n'est pas que vous n'ayez jetté les yeux sur le *Theatrum vite humane*, en dix volumes énormes. Vous y trouverez moins de bonnes choses, que dans la seule premiere feuille du Dictionnaire de Bayle.

Il y a pourtant de Grands hommes en Allemagne. Vous avez lu le Traité *De jure belli & pacis*, de *Grotius* (*): Ouvrage utile

(*) *Grotius* est né en Hollande, mais il a écrit cet Ouvrage en Allemagne.

aux Princes & aux Peuples. *Le droit de la Nation & des Gens*, par le Baron de Pufendorff, qui étoit Allemand, ne lui est pas inférieur, & on estime avec raison son introduction à l'Histoire Universelle. Ces deux Ouvrages n'ont rien de l'horrible cahos des Livres des Savans en us.

La Poésie n'est pas faite pour les Allemands. Pégase seul peut les inspirer. Les Muses fuyent une langue aussi dure. Charles-Quint disoit, que s'il vouloit parler à Dieu, ce seroit en Espagnol; à sa Maîtresse, en Italien; à ses amis, en Français; à ses chevaux, en Allemand. Leurs Comédies & leurs Tragédies sont si mauvaises, qu'ils ne se donnent pas la peine de les voir représenter. Il y a des Troupes Françaises dans toutes les Cours d'Allemagne.

Les beaux Arts sont chéris & cultivés dans ce pays, & quoiqu'il n'y ait pas de Peintres ni de Sculpteurs d'une grande réputation, les Etrangers qui excellent, y sont parfaitement bien reçus. La Musique y est fort aimée, & sur-tout l'Italienne. C'est le goût de l'Europe entière. On n'y méprise pourtant pas la nôtre, & les Allemands ne se laissent pas surprendre aisément à la prévention.

Ils sont francs, honnêtes gens, braves soldats, remplis de candeur & de probité, incapables de se prévenir pour une nation plutôt que pour l'autre. Quoique nous soyons en guerre, la vérité n'en doit pas moins être

dans la bouche d'un Français qui se fait gloire
de l'aimer.



LETTRE XII.

Sur les Turcs.

MILLE gens en France, regardent les Turcs
comme une Nation barbare, à qui le
Ciel n'a donné que les idées les plus com-
munes & les plus grossières. On revient bien
de ce préjugé, pour peu qu'on les ait fré-
quentés. Quand je vous parle des Turcs,
c'est des Lévantins, ou Sujets du Grand-
Seigneur, des Arabes & des Persans. Je n'y
comprends point cette foule de voleurs & de
bandits, ramas & excrément de toutes les
Nations, établis sur la Côte d'Afrique.

Pendant six ou sept mois que j'ai demeuré
à Constantinople, j'ai étudié avec un soin
infini, les mœurs & les coutumes des habitans.
J'ai reconnu dans tous les Musulmans beau-
coup de bon sens, de probité & de candeur.
Les banqueroutes, si fréquentes en France,
sont presque inconnues dans le Levant. La
bonne-foi y sert de Notaire. On y ignore les
contrats d'assurance & de garantie. Les dépôts
s'y font sur la bonne-foi, ou tout au plus,
sous seing-privé. Il seroit absurde de croire
qu'il n'arrive jamais aucune fripponnerie. Les

Turcs sont hommes & sujets à l'humanité. Mais sur ce qui regarde la probité, je les crois plus exacts que les autres.

Nous les regardons comme des gens à qui les Sciences sont inconnues. C'est avec aussi peu de raison. Ils n'étudient pas le Grec & le Latin. Ces langues ne leur sont d'aucun usage. Mais il y a des Colléges publics, où ils apprennent l'Arabe & le Persan. Leurs meilleurs Ecrivains ont écrit dans ces langues, & ce sont les seules qui leur deviennent nécessaires. Il n'y a, chez les Turcs, ainsi que chez nous, que deux sortes de personnes qui s'appliquent à l'étude, les Ecclésiastiques & les gens de loi, ce qui revient à nos Théologiens & à nos gens de robe. Il leur seroit aussi inutile d'entendre St. Augustin, St. Thomas, Cujas & Bartole, qu'aux nôtres de savoir les Commentaires sur l'Alcoran, le Recueil des Fetfa, des Muphtys, & les Ordonnances du Grand Seigneur.

Ils ont quelques Historiens assez bons, mais en fort petit nombre. Les Philosophes ne leur manquent pas. La plupart sont Arabes & Persans, mauvais, obscurs & diffus, mais pourtant plus sensés, plus nets, plus intelligibles, & moins en état de brouiller le jugement, que le Docteur Scot & les autres Docteurs subtils de l'Ecole. Lisez Avicenne & Averroès, vous n'y trouverez rien qui approche du ridicule des *à parte rei*, ou *à parte mentis*, Que diroit un Turc, si, après dix ans

d'étude, son Maître ne lui avoit rempli l'esprit que de mots bizarres de forme substantielle, d'argument *in Baroco*, de syllogisme *in baralipon*? Il jugeroit de nous peut-être moins avantageusement que nous ne pensons de lui.

La Poésie n'est pas inconnue chez ces Peuples. Ils ont plusieurs Poètes. A la vérité, ces Ecrivains ont le cerveau un peu échauffé, & leurs métaphores & leurs images sont excessivement hyperboliques. Il y a pourtant du beau & du bon dans leurs ouvrages.

Je connoissois un jeune Poète Turc, nommé Achmet Chelebi, qui parloit fort bien Italien. Il m'a appris une chose assez particulière, & qui eût servi infiniment à Madame Dacier, dans ses disputes sur Homere. Comme nous parlions souvent des talens que demande la Poésie, il me dit que la langue Persane & l'Arabe étoient une des choses les plus essentielles à la versification Turque, par la quantité de mots & de tours de phrases; qu'on étoit obligé d'emprunter de ces langues étrangères, pour donner à la Turque plus de force & plus de douceur en même-temps. Comment, lui dis-je, vous mêlez des termes & des expressions de plusieurs idiômes dans vos Poésies? C'est ainsi, me dit-il, que tous les Ouvrages qui sont pour les Savans doivent être écrits. Cette langue s'appelle le Turc Farsi. On ne la parle que dans le Sérail & chez les Gens de science. L'Arabe sert à donner plus de force,

le Persan plus de tendresse ; & le mélange de ces trois idiomes ne fait qu'un langage plus parfait. Il y a à la vérité bien des Livres qui ne sont écrits que dans un seul idiôme. Tels sont principalement les Historiens , qui doivent être à la portée de tout le monde. Mais pour les Poètes , sur-tout les bons , ils se servent du Turc , de l'Arabe & du Persan , selon qu'ils jugent qu'il convient à leurs Ouvrages.

Je trouvai ce qu'Achmet Chelebi m'avoit dit , si extraordinaire , que j'en parlai au Comte d'Aillon , neveu du Marquis de Bonac , qui savoit parfaitement le Turc. Il me dit la même chose. Le Noir & Fournetis , deux Dragomans de l'Ambassadeur , me confirmèrent dans cette opinion.

J'ai réfléchi depuis que c'étoit avec quelque espèce d'injustice que Mr. de Fontenelle avoit comparé Homere , lorsqu'il avoit employé plusieurs dialectes dans son Iliade , à un homme qui composeroit un Poème en Picard , en Champenois , en Languedocien & en Breton. Ces idiômes n'ont point entr'eux le même rapport que les dialectes différentes des Grecs. Il y a même apparence qu'il en étoit chez les Grecs comme chez les Turcs ; c'est-à-dire , que leurs Savans se servoient de ce qu'ils trouvoient de beau dans les idiômes différens. Aussi voyons-nous que Pindare en a employé quelquefois deux différens dans ses Odes.

Je ne fais point cette réflexion pour condamner Mr. de Fontenelle. Les Grands hom-

mes tels que lui , méritent , que quelque raison qu'on croie avoir , on suspende son jugement ; & quand il y auroit encore plus d'apparence à ce que je dis , l'autorité d'un génie aussi beau & aussi étendu , me feroit douter de la justesse de mon raisonnement.

Les Turcs sont mauvais Musiciens , ou , pour mieux dire , ils ne le sont point du tout. Ils jouent de la guitare , du tamboura , du tympanon quelques airs , qu'ils apprennent par routine , comme nos borgnes & nos aveugles apprennent à jouer du violon & de la vieille.

J'ai vu des Comédies Turques à Constantinople. Les Troupes qui jouent devant les hommes n'ont point de femmes , & il n'y a point d'hommes dans celles qui représentent devant les femmes. Ces Comédiens n'ont pas de Salle. On les envoie chercher dans les maisons des particuliers qui veulent les voir. Les Pièces qu'ils représentent sont des in-promptus , tels que la plupart des scènes de notre ancien Théâtre Italien. Voici le sujet d'une Pièce , que je vis représenter chez l'Ambassadeur de Moscovie.

Un pere part de Constantinople pour s'en aller à Alep. Il recommande à son fils une Esclave Georgienne qu'il avoit achetée , & dont il étoit amoureux. Son fils devient lui-même sensible aux attraits de la Maîtresse de son pere. Il ne peut s'empêcher de le lui dire. Elle l'écoute , & vient à l'aimer à son tour.

Le fils forme le dessein de l'enlever & d'aller à Andrinople. Le pere arrive dans ce temps-là & rompt tous les projets. Le fils tombe dans une affreuse mélancolie. Le pere craignant que son fils ne meure , cherche le sujet de sa tristesse , & l'ayant appris , il lui donne sa Maîtresse , dont il lui fait un sacrifice.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'extravagant dans ce sujet. Il est vrai que la Piece dure trois ans , au lieu de la regle des vingt-quatre heures ; que les bienséances n'y sont pas mieux observées , que le style en est si ordurier , qu'il n'y a point de soldats aux Gardes qui ne fût scandalisé de certaines scenes.

Les Comédiens qui jouent les rôles de femmes , sont des jeunes gens d'une très-jolie figure. J'ai vu chez la femme du Chancelier de France , nommée Madame Belin , une Troupe de Comédiennes Turques. Nous étions cinq ou six , qu'on avoit fait entrer en secret. J'ai trouvé une Troupe aussi mauvaise que l'autre. Celle des hommes me paroissoit même plus supportable.





LETTRE XIII.

Sur la Religion des Turcs.

JE n'avois pas moins d'envie de m'instruire de la Religion des Turcs, que de leur façon de penser sur les sciences. Achmet Chelebi n'étoit pas propre à me fournir ces éclaircissemens. Il étoit aussi mauvais Turc, que bien des Poëtes Français sont mauvais Catholiques. Je sentoient qu'il ne me donneroit que de nouveaux doutes sur le ridicule affreux que nous attachons à la croyance Musulmane. Je voulois un homme, qui, persuadé de sa Religion, voulût la défendre sincèrement. Je me faisois un plaisir de voir si on pourroit excuser cet amas d'extravagances qui sont répandues dans l'Alcoran. Un Médecin Juif me fit connoître un Effendi, appelé Osman, grand Théologien Turc, & parlant parfaitement l'Italien.

Je lui proposai d'abord plusieurs questions. La première fut sur la façon dont Mahomet avoit étendu sa Religion ; je veux dire, sur les violences & les brigandages qu'il avoit exercés pour la faire recevoir. Ecoute, me dit-il, tu es dans le préjugé de tous ceux de ta Nation. Notre Prophète ne s'est porté à ces excès, que parce qu'il y a été forcé par le Tout-puissant, qui vouloit l'obliger à punir

un Peuple dont les vices avoient comblé la mesure. Regarde dans la Bible , qui est un Livre Sacré dans ta Religion. Tu verras que Dieu ordonna aux Juifs de massacrer & d'exterminer jusqu'aux enfans à la mamelle , de certaines Nations qui avoient mérité sa colere. Pourquoi loues-tu & approuves-tu dans les uns , ce que tu blâmes dans les autres ? Avant de condamner une action , il en faut regarder le motif. D'ailleurs , Mahomet avoit des droits pour recouvrer le *Cherifat* de la Mecque , que ses ancêtres avoient possédé pendant plusieurs générations , & ayant été traversé dans cette entreprise , par plusieurs Princes voisins , il usa de représailles. Si tu veux regarder Mahomet comme l'Envoyé de Dieu , tu ne peux point lui faire un crime d'avoir obéi , ainsi que les Chefs du Peuple Juif firent autrefois. Si tu veux le considérer comme un Prince , pourquoi condamnes-tu en lui , ce que tu loues dans Alexandre , dans Jules-César , & dans une partie des Monârcques du monde.

Notre Prophète n'a jamais condamné personne à mort , à cause de sa Religion. Il s'est contenté d'imposer un tribut à ceux qui ne vouloient point embrasser la Loi. Regarde toutes les Religions , tu les verras permises & exercées , au milieu de la Ville Impériale , avec autant de tranquillité que dans les Etats de ton Prince.

Je viens , continua *Osman Effendi* , à la
R iiij

pluralité des femmes , & à la liberté que nous avons d'entretenir plusieurs concubines. Cette maxime , que vous condamnez , vous autres Chrétiens , est aussi ancienne que le monde. *Lamech* n'épousa-t-il pas deux femmes , peu de temps après la création de la terre ; c'est-à-dire , dès qu'il y eut quelques femmes de plus qu'il n'y avoit d'hommes ? Cependant , il ne fut pas censuré de Dieu pour une telle conduite. Jacob ne prit-il pas les deux sœurs en mariage dans le même-temps , & n'avoit-il pas , outre cela , des concubines ? David le Prophète , n'eut-il pas plusieurs femmes ; & dans les derniers jours de sa vie , qui furent destinés à la pénitence , se fit-il un scrupule de faire choix d'une jeune beauté ? Salomon , le plus sage des Rois , inspiré de Dieu , n'en fut point abandonné pour avoir un nombre infini de concubines , mais pour avoir idolâtré par complaisance pour elles , ce qui lui fût également arrivé , s'il n'en eût eu qu'une , & qu'il l'eût assez aimée pour pousser la complaisance jusqu'à cet excès horrible. Considerez combien notre coutume est plus utile à la société , que celle des Chrétiens. Lorsqu'une femme , chez toi , se trouve stérile , son mari devient inutile à l'Erat. Il est puni lui-même , sans l'avoir mérité , des défauts de son épouse , & privé pour jamais du doux nom de pere. De là viennent les mauvais ménages , & la débauche outrée dans laquelle se plongent ceux de ta Religion , &

que tu reproches à tort aux Musulmans , à qui la loi divine , que leur a donné leur grand Prophète , permet , par une sage maxime , la pluralité des femmes , que la nature semble nous conseiller.

Tu te récries mal-à-propos sur les plaisirs de notre Paradis. Les railleries que tu en fais ne décident rien , à moins que tu ne veuilles exiger que des plaisanteries servent de raisons. Je veux te convaincre , poursuit Osman , par tes propres préjugés. Tu penses qu'un jour tu reprendras ton même corps , & que tu seras dans le Paradis , comme tu es actuellement dans le monde. Or , si tu crois donc que l'odorat , la vue , le goût , le toucher , seront rendus aux hommes , comme il faut nécessairement que cela arrive , pour qu'ils aient leurs corps parfaits , quelle difficulté , ou plutôt , quelle honte trouves-tu aux plaisirs délicieux que Mahomet nous promet ? Lorsque Dieu créa Adam & Eve dans l'état d'innocence , supposé qu'ils y eussent toujours resté , n'auroient-ils pas goûté les charmes de l'amour , ses transports , ses soupirs , cette jouissance qui nous attend dans le Ciel ? Tout cela ne leur eût point paru honteux. Ils auroient pourtant été dans un état aussi pur & aussi saint que celui où seront les Justes. S'il y avoit de la bassesse à contenter des desirs aussi innocens que ceux de l'amour , il y en auroit autant à jouir des plaisirs des autres sens. Or , c'est ce qui n'est point , puisque les

Anges mangent en Paradis. Aussi est-il dit dans la Bible, que la manne que le Tout-Puissant fit tomber dans le désert, en faveur des Juifs errans, étoit la nourriture des Anges.

Quelques foibles que fussent ces raisons, j'étois surpris de voir qu'elles eussent une apparence de bon sens. Je ne m'étois pas persuadé qu'on pût colorer de pareilles impertinences. Son excuse pour la pluralité des femmes, n'étoit pas ce qui me surprenoit. J'avois fait les mêmes réflexions que lui sur leur stérilité, & il est peu de gens à qui elles ne soient venues dans l'esprit. Mais quant au ridicule Paradis de Mahomet, j'ignorois entièrement ce qu'il pourroit me dire. *Nil est tam absurdum quod disputando non fiat probabile.*

Je comptois que cette conversation ne serviroit qu'à m'éclaircir si les Turcs avoient quelque'idée de leur Religion, qui pût en pallier le ridicule. Elle produisit en moi, une réflexion que j'ai fait faire depuis à bien de mes amis Protestans & Arméniens. Messieurs, leur ai-je dit, vous ne voulez que l'écriture, & vous l'expliquez à votre fantaisie. Les Turcs en font de même. Elle leur sert à prouver que les Anges mangent en Paradis. Je ne suis pas plus obligé de croire l'un que l'autre. Vous permettrez, dans le doute, que je m'en rapporte à Origene, à Tertulien, aux premiers Peres de l'Eglise. Ils avoient vu les

Disciples du Messie, ou peu s'en faut. Vous aurez assez de bonne-foi pour m'avouer qu'ils devoient être mieux instruits que ceux qui sont venus douze ou quinze cents ans après.



LETTRE XIV.

Sur les Hollandois.

C'EST ici le pays du bon sens & de la liberté ; la première de ces qualités entraîne l'autre nécessairement. L'homme, en Hollande, n'est sujet qu'aux Loix. C'est elles seules qu'il craint & qu'il respecte. Libre dans tout ce qui ne va point contre l'Etat, il ne connoît d'autres Maîtres, que la vertu & son devoir.

On croiroit qu'il y a deux Nations en Hollande, le bas Peuple & les Bourgeois. Le caractère des uns, est aussi éloigné de celui des autres, que celui des Français l'est des Portugais. Les Bourgeois sont affables, polis, serviables, incapables d'aucun mauvais procédé. La populace y est brutale & insolente, jusqu'à l'excès. Il est difficile de la réduire à changer. On peut faire des Loix qui ordonnent de servir l'Etat, de payer des impôts. Mais on n'en fait point sur la politesse, & tout ce qui n'a pas force de Loix, n'oblige en

rien les Hollandois. Une espece d'égalité ; qu'il faut qu'il y ait dans les Républiques , est en partie la cause de l'insolence du Peuple. Un Seigneur des Etats-Généraux , dont le carrosse rencontre en chemin le chariot d'un payfan , doit se ranger , ainsi que le manant. Il faut que tous les deux aient la moitié de la peine. Ses valets se garderoient bien d'insulter le charretier , ou encore moins de le battre. Il est Citoyen de la République , il ne reconnoît le Magistrat que lorsqu'il est dans ses fonctions. Ailleurs , chacun est égal.

De cette liberté , naît l'amour de la Patrie. Chaque Hollandois regarde la République comme une bonne mere , dont il doit conserver les privilèges. Ces sentimens sont si parfaitement gravés dans les cœurs , que rien ne peut les en effacer. La différence de Religion , par-tout ailleurs si nuisible , ne cause pas le moindre trouble. Celle de l'Etat est la Protestante ; mais loin de tyranniser les autres , elle assure leur repos.

De ce ramas de Religions , s'élève une foule de Grands hommes , & d'illustres Ecrivains. La liberté qu'ils ont de donner l'essor à leur génie , leur donne un avantage considérable sur les autres Savans.

La Hollande semble être la Patrie des Philosophes. Libres du joug qu'on impose ailleurs à la raison , ils sont les maîtres d'en faire usage.

C'est à la sage Police de ce Pays , que

l'Europe est redevable des Ouvrages des plus Grands hommes. Sans cette liberté, si bien établie, la moitié des Œuvres de Bayle n'eussent jamais vu le jour. Une foule de Moines eussent fait supprimer l'impression, ou peut-être l'Auteur gêné, n'eût jamais songé à composer ses Livres.

Le Commerce est l'occupation d'une bonne partie des Hollandois. Comme il n'y a gueres d'autre Noblesse chez eux, que celle que donne la vertu & le mérite, on y voit peu de ces illustres fainéans, dont le métier est de ne rien faire, & souvent de mourir de faim. Un Commerçant ici, ne croit point que son état soit vil; & comment le penseroit-il, puisqu'il est tous les jours à même, en sortant de son Magasin, de remuer l'Europe entière! Il y a tel Marchand à Rotterdam & à Amsterdam, dont la voix peut décider du sort de la guerre ou de la paix.

On ne se prévient point dans ce Pays, ni pour ni contre aucune Nation. L'esprit, la science, le mérite sont chers aux Hollandois par-tout où ils le trouvent. Je les ai entendu parler de nos dernières guerres. Ils ne dissimuloient point leurs avantages; mais ils ne cachotent pas leurs pertes. Plusieurs, avec qui j'ai été en relation, rendoient justice à la sagesse de notre Ministère d'à présent. Ils louoient la conduite & le secret des affaires. Ils avouoient que ceux qui sont à la tête de l'Etat, le conduisoient parfaitement; & j'ai

trouvé chez eux, cent fois plus de candeur ; que chez des Français, à qui j'ai entendu tenir là-dessus des discours pitoyables.

Le Duc de Richelieu a été quelque-temps en Hollande. On dit ici de lui, ce qu'on en dit à Paris. Aimable, poli, plein de génie, gagnant tous les cœurs, & fait pour être aimé : voilà comme le représentent tous ceux qui m'en ont parlé. Tous m'ont tenu le même langage. On est heureux, quelque rang qu'on ait, lorsqu'on peut avoir une pareille réputation dans l'Europe entière.

Plusieurs personnes m'ont demandé s'il y avoit chez nous d'autres Seigneurs de son caractère. Je leur ai répondu que j'en connoissois qui méritoient les mêmes éloges. Vous voyez bien que cela tombe sur Mr. le Duc de Vaujour, & sur Mr. le Comte d'Ayen. Quoique je n'aie pas l'honneur de connoître le dernier, je ne craignois point de dire qu'il étoit fait pour plaire. La voix du Peuple est la voix de Dieu. Il est estimé trop généralement, pour que j'eusse peur de mentir en le louant.

J'ai été, pendant mon séjour à la Haye, à un fort beau Concert, que donne le célèbre Francisco Lopez de Liz, Juif Portugais, qui a des richesses immenses. Cette assemblée se tient chez lui tous les mardis, dans une salle superbe par la dorure & les ornemens. Tout honnête homme peut y aller. Il est sûr d'être parfaitement bien reçu. Les rafraîchissemens & les confitures y sont répandues avec pro-

fusion. On dit que la dépense de ce Concert , va à plus de quatre-vingt mille livres de notre monnoie par an. Je le croirois sans peine. Je n'ai vu , chez aucun Prince Souverain , rien d'aussi magnifique.

J'ai eu une conversation assez plaisante avec ce riche particulier , sur les Filles de l'Opéra. Il doit les connoître mieux que personne. Elles lui ont assez coûté. C'est en vérité , un fort honnête homme , & généralement aimé dans ce pays. Après avoir été deux heures avec lui , il a eu une impatience infinie de me connoître. Quelque fâché que j'aie été de ne pouvoir pas le satisfaire , je n'ai point voulu violer la ferme résolution que j'avois prise , de ne point me nommer en Hollande.

F I N.

8 AP 67

M I 7

#

